



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>





Vet. Fr. III A. 331





PARIS, IMPRIMERIE DE LEBEL,
Imprimeur du Roi, rue d'Erfurth, n. 1.





*J'avais presque perdu connaissance,
par l'excès de la douleur.*

LA TANTE

ET

LA NIÈCE.

Poëman traduit de l'allemand,

PAR MADAME ISABELLE,

BARONNE DE MONTOLIEU;

ORNÉ DE FIGURES.

Even suit was with me when I was young :
It is show and seal of nature's truth ,
Were love's strong passions impressed to youth
By our remembrances of days foregone
Such were our faults wen we thought them none.

SHAKESPEAR, *All is well, that ends well.* Acte I, scène 3.

Il ne me reste plus qu'à vous demander pardon des
maux que je vous ai causés ; je vous ai beaucoup
tourmenté par mon orgueil et par mes caprices.

M. DE CHATEAUBRIAND, *Atala.*

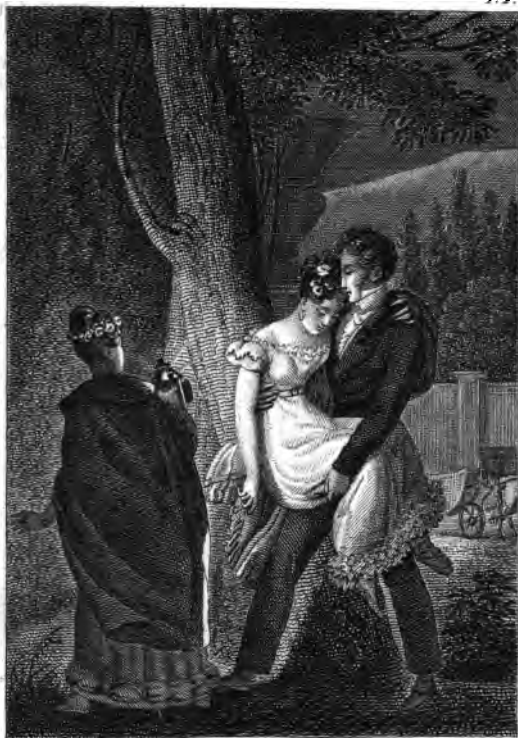
TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1825.



*J'avais presque perdu connaissance,
par l'excès de la douleur.*

LA TANTE

ET

LA NIÈCE.

Roman traduit de l'allemand,

PAR MADAME ISABELLE,

BARONNE DE MONTOLIEU;

ORNÉ DE FIGURES.

Even suit was with me when I was young :
It is show and seal of nature's truth ,
Were love's strong passions impressed to youth
By our remembrances of days foregone
Such were our faults wen we thought them none.

SHAKESPEARE, *All is well, that ends well.* Acte I, scène 3.

Il ne me reste plus qu'à vous demander pardon des
maux que je vous ai causés ; je vous ai beaucoup
tourmenté par mon orgueil et par mes caprices.

M. DE CHATEAUBRIAND, *Atala.*

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BÉRTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

1825.



LA TANTE

ET

LA NIÈCE.

CHAPITRE XIII.

Continuation de l'histoire de la tante

« Vous n'avez sûrement pas oublié mon indigne conduite avec Adolphe de Léven ? à présent encore je ne puis comprendre par quelle espèce de délire j'y fus entraînée. Je me croyais sûre de le ramener par un sourire, par quelques douces paroles, je jouissais d'avance de mon pouvoir sur son âme ; et je l'avais perdu, perdu pour jamais ! son regard me l'avait dit, et je le sentais au fond de mon cœur. En proie aux plus sinistres pressentimens, combien je trouvai longue et

pénible la nuit qui suivit cette odieuse scène, je crus qu'elle ne finirait jamais ; un poids écrasant pesait sur mon cœur ; dans l'obscurité qui couvrait les cieus, il me semblait que je ne méritais plus qu'un nouveau jour se levât pour moi : en vain mes yeux appesantis par des larmes brûlantes, se fermaient dans l'espoir d'un instant de sommeil consolateur, qui semblait aussi me fuir. C'était la première nuit de ma vie que je passais entière sans dormir et dévorée de remords ; son ombre lugubre s'est répandue sur toute ma vie, et le souvenir ne s'en est jamais entièrement effacé. D'autres nuits bien tristes et sans sommeil lui ont succédé en grand nombre, mais aucune ne m'a apporté un pareil désespoir, parce que je n'ai plus été depuis lors aussi mécontente de moi-même. Pendant cette première nuit je ne pouvais me trouver aucune excuse. En vain je m'efforçais d'alléger le poids qui m'étouffait, en palliant ma faute, en ne la taxant que d'étourderie de jeunesse ; l'amour le plus brûlant me représentait sans cesse Adolphe blessé par moi dans tous ses sentimens les plus nobles, me fuyant comme un monstre d'ingratitude et d'inhumanité. Le repentir le plus

amer me conduisait à me mépriser profondément; ma vanité s'évanouissait au milieu de mes efforts pour la conserver.

Enfin le jour parut; il rend ordinairement un peu de courage, il amène avec lui pour les plus infortunés quelques consolations, il eut aussi cet effet sur moi. Je commençai à me flatter qu'Adolphe ne pouvait avoir voulu me quitter pour toujours, ou plutôt je cherchais à me persuader que j'avais cet espoir. Je me levai promptement pour me délivrer, s'il était possible, de mes terreurs nocturnes; mais un regard jeté sur mon miroir m'inspira une nouvelle frayeur, en me montrant mon image comme celle d'un spectre, d'une pâleur mortelle, et tous mes traits altérés. Pour la première fois de ma vie je fus obligée de recourir aux petits artifices de toilette, que jusqu'alors j'avais dédaignés avec un profond mépris. J'étais cependant décidée, si j'avais le bonheur de revoir l'homme que j'adorais, à l'aborder avec une noble franchise, à lui ouvrir mon cœur sans réserve et avec la plus entière vérité; je voulais descendre jusqu'à lui faire l'aveu humiliant des erreurs de mon esprit, et le supplier de le diriger à son gré, de me ren-

sans fixer le temps. Mais qui me répondait qu'Adolphe n'avait pas aussi cherché un refuge chez elle ? Dans ce cas, était-il décent et sensé de m'attirer le reproche de l'avoir suivi ? et, en supposant qu'il n'y fût pas, comment aurais-je pu, avec mon cœur déchiré, être encore une compagne agréable aux princesses, partager des conversations gaies, indifférentes, répondre à toutes les questions qu'on m'aurait adressées sur *le cher Léven*, comme elles l'appelaient, entendre redire ses louanges sans mourir de honte et de chagrin ?

» Plus je réfléchissais à ma position, plus elle me paraissait désespérée ; je ne pouvais pas continuer mon ancien genre de vie, je le sentais trop bien ; cette futilité, ce mauvais ton, ces conversations puériles ou méchantes qui avaient éloigné Adolphe m'inspiraient à présent une répugnance invincible ; mais comment pouvais-je quitter mes habitudes sans déplaire à mon père, et me donner le ridicule d'apprendre à tout le monde ma passion malheureuse ? j'aurais mille fois préféré la mort. Je ne pouvais pas exiger de mon père chéri de renoncer pour moi à sa société habituelle, au genre de vie qui, de-

puis tant d'années, était son seul plaisir. Je ne pouvais trouver aucune issue pour sortir de ce fatal labyrinthe ; je me consumais en vaines réflexions pour savoir comment je pourrais quitter ce monde, qui peu de jours auparavant était le théâtre de mes triomphes, dont je ne croyais pouvoir me passer, et qui m'était tout-à-coup devenu si odieux.

» Probablement ma santé aurait tout-à-fait succombé à cet état d'agitation continuelle s'il avait duré ; mais heureusement une lettre, que j'étais loin d'attendre, vint, comme un messager du ciel, mettre un terme à mes inquiétudes : elle ne contenait uniquement qu'un ordre de la supérieure de mon chapitre, de remplir enfin le règlement si long-temps éludé, par lequel, depuis ma majorité, j'étais obligée de faire chaque année une résidence de quelques mois au chapitre. On y ajoutait l'avertissement qu'on n'aurait plus aucune indulgence pour un nouveau délai, puisque j'en avais déjà si long-temps abusé.

» Avec une joie que je pouvais à peine dissimuler, je communiquai cette lettre à mon père, en lui annonçant ma résolution de me soumettre, aussitôt que possible, à l'obligation qu'on me forçait à subir. Ce bon père ne

me fit aucune objection; il s'empessa de tout disposer pour mon prochain départ, mais en s'occupant de ce soin il était si triste, si concentré, que mon cœur en fut navré. Je voyais dans chacun de ses regards, dans toutes ses démarches, non-seulement qu'il avait deviné tout ce qui se passait dans mon âme, mais qu'il commençait à douter intérieurement si l'éducation distinguée qu'il m'avait donnée avait vraiment fondé mon bonheur. Cette inquiétude, hélas ! trop tardive, le tourmentait, l'abattait évidemment. Peu de personnes ont assez de force, lorsqu'un de leurs plans favoris n'a pas réussi, pour ne songer qu'au but qu'elle s'étaient proposé, pour ne pas oublier que, bornés comme nous le sommes, nous devons nous contenter d'avoir voulu le mieux, même lorsque le plaisir de l'avoir atteint nous est refusé.

» Contente, comme si je sortais d'une prison, je quittai la maison paternelle par une nébuleuse matinée d'automne pour me réfugier avec mes peines dans un séjour qui m'était tout-à-fait inconnu, et dans une profonde retraite. Caroline, ma jeune sœur, alors âgée de douze ans, m'accompagnait, d'après le désir de mon père, d'accord avec le mien.

Notre route traversait une riche et belle contrée, mais qui, ainsi que la figure de beaucoup de jolies femmes, exigeait le printemps pour plaire. Alors à la fin de l'automne, un vent froid et perçant soufflait sur des champs dépouillés, et les arbres perdaient leurs feuilles jaunissantes : tout ce que je voyais m'offrait un aspect triste et sévère, sans la moindre trace des beaux jours de l'été. Ma pauvre Caroline se serra contre moi avec une angoisse visible, lorsque enfin, à la tombée de la nuit, nous arrivâmes sous la voûte sombre et basse de l'antique portail par lequel on entrait dans l'ancien couvent, maintenant habité par une partie des chanoinesses ; moi-même j'eus un léger frisson en traversant le long cloître obscur au bout duquel était situé l'appartement qu'on me destinait. Avant d'y arriver, nous passâmes devant plusieurs petites portes basses et ceintrées, qui conduisaient probablement dans les anciennes cellules ; derrière une de ces entrées j'entendis des voix glapissantes de femmes qui paraissaient se quereller ; derrière une autre, le chant aigu de quelques serins de Canarie ; puis des aboiemens de carlins enroués, ou des miaulemens de chats, ou le caquetage et

les cris aigus de perroquets et de cacadoux. Caroline, toujours plus effrayée de tous ces différens bruits, tenait fortement mon bras ; ma femme-de-chambre aussi se rapprochait de moi le plus possible et jetait des regards inquiets de tous côtés, lorsqu'une porte pareille aux autres fut ouverte ; nous étions sur le seuil de ma chambre. Le soleil couchant, tout-à-fait à l'horizon, perçait dans ce moment les nuages épais et grisâtres qui l'avaient voilé pendant toute la journée et semblait nous jeter un dernier regard amical à travers les feuilles pourprées de la vigne du Canada, qui rampait autour des fenêtres gothiques. L'ombre de ses branchages agités par la brise du soir, se répétait en se mouvant sur la boiserie d'un vert pâle. Tout l'appartement nous parut si riant et si joli que nous reprîmes courage, et regardâmes ce rayon du soleil comme un présage de bon augure. Cette petite habitation était assez spacieuse pour nous, il était facile, en l'arrangeant un peu, de la rendre très-commode, et Caroline aidée avec tant de zèle notre femme-de-chambre à ouvrir les paquets et à mettre tout en ordre, qu'on aurait dit qu'il s'agissait de nous y établir pour le reste de notre vie. Je choisis pour

moi le cabinet le plus retiré, afin de pouvoir, sans être importunée, me livrer à mes réflexions.

» La solitude dans laquelle je passai dès lors plusieurs mois pouvait être comparée à celle du cloître, et formait un contraste frappant avec mon genre de vie précédent ; mes sentimens ressemblaient, dans les premiers temps, aux efforts pénibles que l'on fait pour recouvrer la faculté de réfléchir lorsqu'en vient d'échapper à quelque danger. Cet état dura long-temps, cependant peu à peu mon âme devint plus calme, et je pus regarder autour de moi avec plus de clarté. Je contemplai le passé et mon avenir avec la volonté la plus ferme et la plus sincère d'être, non-seulement franche, mais juste aussi avec moi-même, et je me proposai sérieusement d'employer ce moment de repos dans ma vie, pareil au calme sur la mer, de manière à en tirer les plus utiles résultats. Je sentais alors avec une entière certitude, que ni le temps ni aucune puissance ne pourraient jamais arracher de mon cœur l'image d'Adolphe de Léven, elle devait y demeurer éternellement comme dans un sanctuaire. Plus je reconnaissais le tort que je m'étais fait si

gratuitement, ainsi qu'à lui, plus toutes mes idées, tous mes sentimens, toutes mes espérances se concentraient sur cet ami si cruellement offensé, et plus je me proposais, comme une expiation, de travailler sur moi-même pour devenir ce qu'il aurait voulu que je fusse. Je fis le vœu, de me considérer désormais comme appartenante à lui seul, dussé-je ne jamais le revoir, et du reste à me résigner à tout ce que le sort déciderait. Je conservais cependant au fond de mon cœur la secrète espérance que quelque génie favorable, peut-être son propre cœur, me le ramènerait, et alors... Je n'osais pas songer à ce qui arriverait au-delà; le revoir, obtenir son pardon était le terme de mes vœux et des chimères de mon imagination; mes alentours actuels me laissaient assez de loisir pour m'enivrer en repos de ces douces pensées.

« Je consacrais régulièrement, chaque jour, quelques heures à l'instruction de ma chère Caroline; cette aimable enfant passait le reste du temps, en grande partie, chez une famille du voisinage, où elle trouvait des compagnes de son âge et tous les agrémens d'une vie tranquille et casanière.

« J'étais presque toujours seule dans mes

appartemens ; des jeunes chanoinesses étaient absentes et devaient passer l'hiver chez leurs parens ; et les plus âgées, qui étaient restées au chapitre, s'embarrassaient assez peu de moi. Dès que leur première curiosité, que mon arrivée si présumptue avait excitée, fut apaisée, elles retournèrent toutes avec empressement à leurs récréations accoutumées, à leur café, qu'elles se donnaient réciproquement les unes chez les autres, à leur trisset, à leur hombre, à leurs petits animaux favoris, sans se formaliser de ce que je ne témoignais aucune envie de prendre part à leurs plaisirs. Ma seule société se borna donc uniquement à l'abbesse. C'était une comtesse de S., d'une des plus anciennes et des plus illustres familles d'Allemagne ; mais la noblesse de son âme l'élevait encore au-dessus du rang que lui donnait celle de sa naissance. Une maladie longue, incurable et douloureuse la consumait, et la retenait alitée depuis bien des années. Ses souffrances m'attirèrent d'abord auprès d'elle ; mais son humilité vraiment chrétienne, sa parfaite résignation à la volonté divine, qui lui faisait supporter, sans aucun murmure, les épreuves auxquelles elle était

appelée, lui acquirent bientôt ma vénération, mon admiration et mon intérêt le plus vif. Je fus assez heureuse pour obtenir aussi son amitié; elle désirait que je passasse auprès d'elle tous les momens où, libre de douleurs, elle pouvait s'entretenir avec moi. La conversation, les lectures, la plupart religieuses, que je lui faisais, mais plus encore le sublime exemple de cette femme vraiment pieuse, sa ferme confiance en Dieu, l'amour respectueux et filial qu'elle avait pour lui, produisirent l'effet le plus salutaire sur mon âme, de même que jadis la trop courte apparition de la duchesse de B., et les momens que j'avais passés près d'elle avaient contribué à cultiver, à former mon esprit. Jamais je ne pourrai rendre assez de grâces à la main divine qui dirigeait mon sort, de m'avoir conduite au moment le plus propice auprès de ces deux femmes si éminemment distinguées, dont la dernière acheva, à quelques égards, ce que l'autre avait commencé. Tout ce que je suis devenue plus tard, tout ce qui m'a donné des consolations et des lumières au milieu des écueils de la vie, c'est à elles que je le dois. Deux êtres souffrans se sont bien vite devinés; ma nouvelle amie ne

tarda pas à sentir que moi aussi je n'étais pas heureuse, quoique je ne me permisse aucune plainte, ni elle aucune question ; mais ses propres peines lui donnaient la perspicacité de lire dans mon cœur : elle profita de l'ascendant qu'elle avait pris sur moi. D'une main douce et bienfaisante, avec une sollicitude vraiment maternelle, dont j'avais été trop tôt privée, elle me conduisit à la source de la vraie lumière qui descendait du ciel pour lui faire supporter ses souffrances. J'appris d'elle à croire et à espérer, même lorsque toute consolation humaine et tout bonheur terrestre s'évanouissent dans le néant.

» Avec une âme forte et élevée, avec un courage péniblement acquis, mais d'autant plus grand, avec l'intention sincère de ne plus faire le moindre sacrifice à l'ambition de briller, je quittai enfin, après un séjour de huit mois, la solitude qui m'était devenue si chère. Je revins dans la maison paternelle, meilleure et moins malheureuse. La santé de mon père, très-chancelante, exigeait plus que jamais les soins de ses enfans ; après ma sollicitude pour conserver les jours de ce père chéri, que je retrouvais bien plus abattu que



je ne m'y étais attendue, l'unique emploi de ma vie fut l'éducation de ma chère Caroline. La fleur de sa jeunesse se développait avec des charmes toujours plus attrayans; échappée à l'enfance, elle se faisait déjà remarquer par sa délicieuse figure, et réjouissait les yeux et le cœur de son père.

» Je m'aperçus, à ma grande satisfaction, que, pendant mon absence, il s'était fait un grand changement dans sa manière de vivre : mon père, devenu plus faible et maladif, n'avait plus été en état de recevoir le cercle nombreux qui se rassemblait tous les soirs chez lui, n'ayant plus sa fille aînée pour en faire les honneurs; la société s'était dissoute et ne se composait plus que de quelques anciens amis; une petite réunion choisie qui se formait encore dans les soirées autour de lui l'avait remplacée. Il était trop accoutumé dès sa jeunesse à voir du monde pour pouvoir y renoncer tout-à-fait, même dans son âge avancé. La conversation était sûrement bien différente de ce ton brillant et superficiel qui y régnait autrefois, mais moi-même j'étais devenue un autre être, et j'étais ravie de pouvoir adopter un autre genre de vie. Je pensais à mon ami, j'espé-

rais encore qu'il n'était pas entièrement perdu pour moi, et cette pensée remplissait le vide de mon existence actuelle. Souvent je me livrais aux rêves séduisants d'un avenir plus heureux, où je me flattais de pouvoir réparer tous les maux que nous avions soufferts par ma propre faute ; seulement je ne concevais pas quelle heureuse étoile pourrait ramener ces temps fortunés, et je m'égarais de nouveau dans les chances et dans les chimères. Mon ignorance absolue de ce qu'Adolphe était devenu, de son séjour actuel, de son sort, me devenait chaque jour plus pénible. Depuis l'instant fatal qu'il m'avait quittée, il semblait avoir disparu de dessus la terre ; un sentiment bien naturel paralysait ma langue lorsque je voulais m'informer de son sort, et je n'avais pas même entendu prononcer ce nom sans cesse présent à mes pensées. Mon père lui-même ne faisait pas plus mention de lui que s'il ne l'avait jamais connu, en partie, sans doute, pour me ménager, mais aussi par dépit contre lui.

Quoique le nombre de nos visiteurs fût très-borné, cependant notre maison hospitalière était constamment ouverte à tous les étran-

gers. D'après les relations étendues que mon père avait dans tous les pays, on lui adressait souvent des voyageurs, et nous étions appelés à recevoir quelquefois des gens intéressans, dont la présence passagère animait et variait agréablement la monotonie de notre vie casanière. Un soir, environ une année après le départ de Léon, le hasard avait ainsi rassemblé chez nous plusieurs étrangers, dont quelques-uns possédaient le don de la conversation, et lui donnèrent une impulsion plus vive. L'un d'eux se distinguait par la manière brève et tranchante avec laquelle il courait après des paradoxes, uniquement, à ce qu'il paraissait, pour exciter l'étonnement et l'admiration, sinon du monde entier, au moins de ceux qui l'écoutaient. Ce héros disputeur n'était cependant point aussi importun et désagréable qu'on pourrait le croire d'après le portrait que j'en ai fait; il ne paraissait point méchant, il était maître de ses expressions, qui n'avaient rien d'amer ni d'offensant; il déployait souvent beaucoup d'esprit et de ce que les Anglais appellent *humour*, et lorsqu'il sentait qu'il avait été trop loin, il laissait entrevoir avec adresse que ce n'était pas sérieusement qu'il soutenait ses

thèses extraordinaires. On voyait évidemment qu'il ne visait qu'à l'effet et ne cherchait qu'à éblouir ses auditeurs par le flux de ses paroles, semblable à un enfant qui s'efforce d'imiter avec sa bouche le son du tambour, sans penser à ce qu'il fait. Il était donc impossible de se fâcher contre lui, quoique souvent il pût y donner lieu; on riait des opinions singulières qu'il avançait, et parfois on cherchait à les réfuter doucement. Je ne sais comment il arriva que, vers la fin de la soirée, la conversation vint à rouler sur de belles actions remarquables, sur de grands sacrifices faits dans un noble but. Chacun avait à en citer quelques exemples, et le faisait avec une grande effusion de paroles. Rien n'est plus contagieux, et en même temps plus nuisible au bon genre de la conversation, que cette démangeaison de raconter, qui saisit tout le monde dès que quelqu'un commence; rien n'est plus rare que le don de raconter agréablement. Ce soir-là, nous eûmes plusieurs occasions de vérifier cette observation. Les récits de l'un étaient communs et ennuyeux, ceux d'un autre si exagérés que l'on ne pouvait les croire; un troisième citait quelque trait connu de tout le

monde; enfin, le plus impitoyable de tous les conteurs eut son tour. C'était un de ceux qui ne savent jamais arriver à la fin de leur histoire, parce qu'ils l'embrouillent par des épisodes et qu'ils répètent toujours, en voulant dire mieux, ce qu'ils ont déjà dit et redit.

» Lothario, c'est ainsi que je nommerai l'étranger disputeur, dont j'ai oublié le nom, ne l'ayant vu que cette seule fois, laissa pendant quelque temps bourdonner sans avoir l'air d'y faire attention, ce flux de paroles dans lequel on entassait et confondait les mots de *générosité*, de *reconnaissance*, de *sacrifices*, de *grandeur d'âme*, etc., etc.; enfin sa patience fut à bout, d'autant mieux qu'il lisait sur nos visages allongés l'ennui profond que donnait ce prolixe conteur.

» Lothario se leva brusquement, et s'écria d'un ton tragique en joignant les mains avec un geste comique : « Laissez-nous en paix, je vous en supplie, avec vos maudites vertus, qui, lorsqu'on y regarde bien, ne sont que de l'ostentation, de la vanité, et peut-être même de grandes injustices, car l'on peut aussi être injuste envers soi-même. L'homme doit avant tout *être juste*; que cela le regarde personnellement ou non, la justice doit être

son premier devoir, avant même de vouloir être généreux. Ce que nous nommons de la générosité, ajouta-t-il du ton le plus sérieux, n'est ordinairement que de l'orgueil déguisé; et quant à la reconnaissance, ne m'en parlez seulement pas, continuait-il presque en criant, lorsque plusieurs personnes voulurent élever la voix pour le combattre; mais la sienne prit le dessus: la reconnaissance n'est dans le fond qu'une mauvaise habitude, sous de certaines modifications; on pourrait même quelquefois la nommer un vice. Celui qui l'exige d'autrui me paraît semblable à un vendeur d'esclaves, qui croit avoir acheté par une misérable complaisance, ou par une poignée de vil métal, l'âme de celui à qui il a cru faire du bien; et celui qui se donne à jamais, parce qu'un homme l'a sauvé du feu ou lui a donné de son superflu, est, pour parler bien poliment, un imbécile qui ne sent pas que celui qui fait une telle action reçoit déjà sa récompense par le plaisir qu'il a trouvé à la faire. »

» Les paroles de Lothario firent sur moi un effet inconcevable et bien triste; elles me replacèrent au temps où moi aussi j'émettais et soutenais de semblables opinions, mêlées

d'erreurs et de vérités, uniquement pour faire briller mon génie et pour paraître originale. Cependant presque tout le monde se révolta contre lui; il eut beaucoup de peine à tenir tête à tous ceux qui l'attaquaient. La discussion était toujours plus vive et plus bruyante, sans qu'on en vint cependant aux injures. Enfin on s'arrêta à combattre la thèse que Lothario défendait avec assez d'adresse, savoir qu'on était tout aussi coupable en sacrifiant son propre bonheur par une partialité souvent aveugle pour quelqu'un, que lorsqu'on cherche à faire tort à d'autres pour son propre avantage.

« Eh bien, donc, s'écria Lothario de la voix la plus forte, je demande la parole; presque tout le monde a raconté sa petite historiette excepté moi, et je demande la permission de citer un seul exemple à l'appui de mon opinion, car il paraît qu'on ne veut pas absolument la comprendre. Madame, dit-il en s'adressant à moi, décidera la querelle; dans des cas difficiles je m'en rapporte toujours volontiers au sens clair des femmes, qui, sans beaucoup réfléchir, savent mieux que les hommes ce qui est bien ou mal. »

» Chacun se tut et prêta l'oreille; Lothario commença :

« Il y avait une fois un jeune homme sain de corps et d'esprit, bon, sensé, instruit, qui n'était point gâté par le tumulte du grand monde, et qui cependant le connaissait assez pour ne pas l'aimer généralement; en un mot, un homme tel qu'il devait l'être pour relever des terres considérables long-temps négligées qui lui étaient échues après la mort de son père. Ce jeune seigneur, devenu propriétaire de ce majorat, n'avait pu, jusqu'alors, par plusieurs circonstances, s'occuper beaucoup de sa fortune; mais enfin, après une longue absence et de grands voyages, il arriva inopinément dans le château de ses ancêtres, qui tombait presque en ruine, avec le dessein de se consacrer exclusivement à améliorer le sort de ses pauvres vassaux, que la misère avait presque réduits à l'état de barbarie, et à améliorer ses vastes propriétés restées à peu près incultes.

» Il fut très-surpris d'y trouver un frère unique, son cadet de plusieurs années, que, par de singulières circonstances, il n'avait jamais vu, et avec lequel il n'avait entretenu

aucun rapport. Ce jeune homme, qui venait d'atteindre sa majorité, avait quitté l'Italie, où il avait toujours habité, uniquement pour se jeter dans les bras de son frère aîné. Il était issu d'un autre lit; leur père s'était remarié et séparé de sa seconde femme après peu d'années d'une union malheureuse, dont l'unique rejeton, ce fils cadet, avait vécu de sa plus tendre enfance à Rome, la patrie de sa mère. Elevé dans un couvent et par les soins d'un oncle maternel, prélat du premier ordre et très-puissant favori du saint Père, dont il obtenait tout ce qu'il voulait, ce jeune homme avait déjà reçu au berceau, malgré les lois et les réglemens, la survivance d'une riche commanderie de l'ordre de Malte, et il était sur le point d'en prendre possession et de faire ses vœux. Sa position n'était donc rien moins que malheureuse quant à la fortune; au lieu de la tonsure, il allait prendre la croix des chevaliers de Malte. Mais il était amoureux, amoureux fou, ou peut-être seulement croyait-il l'être. Une jeune demoiselle, belle comme le jour, élevée pour être riche lorsque ses charmes lui auraient assuré un brillant mariage, mais alors ne possédant rien, était la dame de ses pensées, et les parens de cette

belle avaient de grandes prétentions, fondées sur les merveilleux attraits de leur fille ; elle-même n'en avait pas moins, aimait passionnément le grand monde et le plaisir ; il ne pouvait donc être question de lui faire adopter une vie champêtre. En général, les jeunes amoureux ne devraient jamais songer à faire des idylles, à moins qu'ils n'y soient accoutumés dès leur enfance, soit dit en passant. Il était donc tout naturel que ce jeune homme préférât le mariage à la croix de Malte ; et du matin au soir il étourdissait son frère de ses doléances et de son amour.

» Savez-vous ce que résolut l'aîné ? Au lieu de faire des sermons au chevalier, et de lui parler raison, il se laisse attendrir par ses plaintes et ses élégies, ne se donne pas seulement la peine d'examiner si son amour, était de bon aloi et bien vraiment de l'amour, il aime mieux jouer le rôle d'un frère généreux que celui d'un frère raisonnable ; il renonce formellement à son droit d'aînesse, en faveur de son cadet, et lui cède en même temps toutes ses possessions pour le mettre en état d'acquérir celle de sa dulcinée ; il prend à sa place la croix de Malte et la commanderie, et l'oncle cardinal favo-

rise avec grand plaisir ce singulier échange, il fait plus, il en obtient à Rome la confirmation. Ce prélat y trouvait son compte, puisque le fils de sa sœur y gagnait des terres immenses, et l'espoir d'avoir des héritiers.

« Eh bien, le monde admire cette action qu'on nomme le comble de la générosité; quant à moi je la trouve tout bonnement folle, insensée, et surtout souverainement injuste, pour le prétendu héros lui-même, et surtout pour ses pauvres paysans, que la nature lui avait assignés pour les tirer de leur misère. Dans son paroxisme de générosité magnanime, il les livre à un enfant amoureux, que son éducation monastique a rendu incapable de prendre soin de ces malheureux, et qui, probablement, s'embarrassera aussi peu que ses ancêtres, de ce qu'il y aurait à faire pour les soulager. Décidez maintenant, madame, dit Lothario en s'inclinant devant moi, si ma manière de voir est la meilleure. D'ailleurs je vous assure que je n'ai point inventé cette histoire; j'ai assisté, il y a quelques mois, à la remise des terres. Peut-être quelques-uns de ceux qui m'écoutent, connaissent-ils ce don Quichotte de générosité; il se nomme Adolphe de Lé-

ven, et l'on m'a même assuré qu'il avait passé quelque temps dans cette ville. Pour mettre le comble à sa folie, il allait partir pour Venise, lorsque je le quittai, dans l'intention de s'embarquer pour La Vallette, où il doit maintenant être arrivé; il se promettait de passer au moins quelques années, et peut-être sa vie entière dans la capitale de son ordre.»

» Presque tous les assistans avaient connu Adolphe de Léven, et la surprise qu'avait excitée le récit de Lothario, s'exprima si haut et si vivement, que, par bonheur, la question litigieuse qui y avait donné lieu fut oubliée; on ne le discuta plus, et je fus dispensée de décider sur ce qui m'intéressait si profondément.

» Combien je rendis grâces à Dieu lorsqu'ils furent tous partis, et que, sans témoins, je pus me livrer en liberté à ma douleur. L'édifice artificiel de mon repos, je dirai même de mon bonheur futur, composé de désirs, de projets et d'espérances, et auquel j'avais travaillé sans cesse avec tant d'efforts, depuis qu'Adolphe était parti, venait d'être renversé d'un seul coup; il me semblait que mes torts et le malheur dont ils avaient été suivis venaient m'assaillir avec plus de violence qu'au

premier moment. Je me trouvais en effet plus infortunée que jamais; je voyais clairement que tout espoir d'une réconciliation et d'une réparation, même celui de le revoir, m'était ravi. J'avais horreur de moi-même comme si j'eusse commis un crime; car seule j'étais la cause de ce funeste voyage, pendant lequel il avait fait la connaissance de son frère. Le chagrin que je lui avais causé avait obscurci la belle clarté de son âme et l'avait poussé par désespoir à cette démarche précipitée, qui peut-être n'avait pas même assuré le bonheur de ce frère, en le bannissant de sa patrie, qui changeait son avenir, le dépouillait de sa fortune, de la paix et du bonheur d'une vie de famille si bien faite pour lui, et le condamnait à errer dans le monde, sans but, sans intérêt. Permettez, mes chers enfans, que je ne m'étende pas sur cette fatale époque de ma vie, afin que ce souvenir déchirant ne réveille pas tous les tourmens que j'endurai. Je ne veux point passer en revue les jours, les mois, les années sans fin qui se succédèrent sans que je reçusse de ses nouvelles, sans aucune consolation; cependant le temps passait, et je faisais de continuels efforts pour

paraître calme et heureuse, pour ménager mon père. Ce respectable vieillard s'inclinait chaque jour davantage vers la tombe, tandis que ma jeune sœur croissait en grâce, en beauté, en agrémens de tout genre. Souvent les regards de mon père se portaient avec une profonde tristesse sur cet être charmant, puis ils se tournaient vers moi avec une expression suppliante; j'en étais très-affectée, mais je n'osais pas avoir l'air de comprendre ce que ces regards signifiaient; je le comprenais trop bien. Comment m'aurait-il été possible de me décider pour un des hommes vraiment estimables qui prétendaient alors à ma main, tandis que l'image d'Adolphe, ma sollicitude sur son sort, le repentir amer de mes fautes passées qui ne pouvaient plus être réparées, remplissaient mon âme? Mon excellent père le devinait sans doute, et me traitait aussi avec son indulgence ordinaire; jamais il ne m'avait parlé sur ce sujet, il n'en lisait pas moins dans mon cœur et ne se permettait pas la plus légère allusion à son désir bien naturel de me voir unie avant sa mort à un époux digne de moi, qui aurait assuré mon avenir et celui de ma sœur; mais sans qu'il proferât

un seul mot là-dessus, je savais aussi ce qui se passait dans son âme, et les tourmens auxquels je me trouvais en proie étaient augmentés par le chagrin de ne pouvoir faire ce qu'il désirait pour notre bonheur.

» L'inclination de ton père pour Caroline à peine âgée de seize ans, qui se déclara tout-à-coup d'une manière inattendue, mit une fin heureuse et soudaine à nos inquiétudes sur le sort de cette chère enfant. M. Kleeborn était le fils unique d'un des premiers négocians de cette ville, qui, de tout temps, avait été le meilleur et le plus constant des amis de mon père; il venait d'achever son tour d'Europe, ce que l'on croyait alors indispensable pour compléter l'éducation d'un jeune homme; et son père, immensément riche, n'avait rien négligé pour atteindre ce but. Le jeune Kleeborn rentrait dans sa ville natale pour y choisir une épouse, et suivre la carrière du commerce pour laquelle il avait été élevé : la beauté, la simplicité, la gaité de ma jolie sœur le charmèrent, ainsi que tous ceux qui la voyaient, et décidèrent son choix d'autant plus promptement, que les femmes qu'il avait vues dans les pays étrangers lui faisaient apprécier, par l'effet des

contrastes, le prix d'une pareille compagne. Le cœur de Caroline encore libre était disposé à rendre amour pour amour; elle était trop enfant pour sentir toute l'importance de la démarche qu'on lui demandait de faire; ton père était jeune, beau, très-amoureux, possédait une brillante fortune qui le mettait à même de satisfaire tous les innocens désirs de sa femme : elle donna donc sans résistance, et même avec plaisir, son consentement à cette union en voyant combien cela satisfaisait son père. Celui-ci et le vieux Kleeborn étaient trop heureux de resserrer encore les liens de leur ancienne et très-intime amitié, par un mariage entre leurs enfans, pour qu'un préjugé quelconque de naissance ou de richesse pût influencer sur leur résolution.

» Ils conduisirent donc à l'autel le plus tôt possible les deux jeunes époux, remplis de l'espoir du plus bel avenir. Pendant la cérémonie, les yeux de mon père brillaient d'un feu extraordinaire, toute sa figure ressemblait à celles des bienheureux, qui goûtent déjà la félicité éternelle. Hélas ! bientôt il devait en effet être de ce nombre et entrer dans le séjour où toutes les peines s'oublient,

où toutes les larmes tarissent. Trois jours après la riante cérémonie des nocés, nous pleurions sur son cercueil; le génie de la mort avait éteint doucement le flambeau de sa vie, et conduit sans douleur ce père chéri dans la paix du tombeau, et son âme, alors éclairée, dans le sein de Dieu.

» En quittant le cimetière, où nous avions déposé le corps inanimé de cet excellent père, je m'empressai de retourner dans la solitude tant aimée de mon chapitre, où la vie de l'abbesse, ma digne amie, semblable à la faible lumière d'une lampe prête à s'éteindre, combattait encore avec sa cruelle maladie. Je ne voulais pas rester accablée de mes peines avec les nouveaux époux, je craignais *d'assombrir* l'astre brillant de leur bonheur conjugal; j'avais d'ailleurs grand besoin de repos, sans pouvoir précisément me dire malade. La diminution progressive de mes forces devenait tellement sensible, que mon médecin lui-même crut devoir me conseiller d'aller habiter la campagne, où je mènerais un genre de vie plus simple et plus tranquille.

» Je trouvai en effet dans ma solitaire demeure la paix extérieure; je reçus aussi de douces et pieuses consolations auprès de mon

amie, qui était presque déjà au nombre des anges; mais je ne pouvais fuir la douleur qui minait sourdement et lentement ma vie, et qui s'était augmentée de la perte du meilleur des pères.

» Quelques semaines après mon arrivée, j'étais un matin seule, plongée dans mes tristes réflexions, lorsque j'en fus tirée par l'entrée brusque et soudaine de ma vieille bonne, Rebecca, qui, ordinairement, n'était point aussi vive. Cette fidèle créature avait pour moi, ainsi que pour ma sœur, une affection vraiment maternelle, nous ayant élevés et soignées l'une et l'autre depuis notre naissance; aussi avait-elle voulu absolument me suivre dans ma retraite, parce que ma santé demandait des soins, et que personne ne savait mieux qu'elle ceux dont j'avais besoin.

« Mademoiselle Minette, c'est ainsi qu'elle avait continué à m'appeler depuis mon berceau, n'ayant jamais pu s'accoutumer à me nommer madame; mademoiselle Minette, avec qui croyez-vous que je vienne de parler et de me promener dans le jardin? M. de Léven. Vous ne l'avez pas oublié, je pense, ce beau baron qui venait tous les jours chez nous, il y a quelques années, et qui partit tout

d'un coup? Eh bien, le voilà revenu! Je l'ai bien reconnu tout de suite, et il a eu bien du plaisir à me revoir. Il m'a fait beaucoup de questions sur vous, sur votre santé; il m'a fallu lui montrer vos fenêtres; la belle vigne sauvage lui a plu, il n'a cessé de la regarder.

— Grand Dieu! Adolphe de Léven! » Comment vous peindre ce que j'éprouvais; je croyais rêver ou me réveiller du sommeil de la mort. Je serrai la bonne vieille contre mon sein, je riais et je pleurais tout à la fois, j'étais dans une espèce de délire de joie. Je me jetai à genoux et je rendis grâces à Dieu à haute voix, de m'avoir ramené Adolphe, et de ce qu'il pensait toujours à moi; mais au même instant je retombai dans des angoisses mortelles; un bonheur si grand, si inespéré, me parut impossible. Je priai ma bonne, qui m'écoutait et me regardait avec surprise, de bien réfléchir si elle ne s'était pas trompée; je lui fis la description la plus minutieuse de la figure d'Adolphe, ce qui dut lui prouver que je ne l'avais pas oublié; je lui demandai vingt fois s'il avait dit qu'il viendrait me voir; je ne pouvais me persuader qu'il fût venu pour moi.

Rébecca ne cessait de me répéter tout ce qu'elle m'avait dit, à m'assurer que c'était bien lui-même. « Mon bon maître l'aimait tant, me dit-elle, et la petite Caroline aussi ; il était si affable avec tous les gens de la maison !

— Oui, dis-je en saisissant cette excuse de mes folies, nous l'aimions, nous avons cru qu'il était mort ; c'est pour moi comme une résurrection, et je pense au plaisir qu'aurait eu mon père à le revoir.

— Et vous aussi, mademoiselle Minette, vous en serez bien aise ; et ce sera ce soir, m'a-t-il dit en me quittant. »

» Bonne Rébecca , combien elle me devint encore plus chère ! Je n'ai jamais voulu me séparer d'elle, je lui ai témoigné ma reconnaissance en soignant sa vieillesse prolongée ; elle s'est endormie entre mes bras dans l'âge le plus avancé. Toujours je me souviendrai que c'est elle qui m'annonça l'heureuse nouvelle du retour d'Adolphe.

» Peu d'heures après il vint lui-même ; je le revis réellement, chers enfans. Je suis bien vieille, bien des années se sont écoulées depuis ce moment ; mais, quand j'y pense, il me semble que mes cheveux gris repren-

nent la couleur brillante qu'ils avaient alors, qu'ils parent de nouveau mon front de leurs boucles ondoyantes, que mon cœur palpite encore d'émotion et de bonheur, et qu'un rayon céleste descend sur moi et me rend ma jeunesse. Je crois voir encore ses nobles traits embellis par la joie de me revoir. Dans ce moment fortuné le ravissement donnait à ma figure altérée l'apparence de la santé, et colorait mes joues, ordinairement si pâles, des douces teintes du bonheur.

» Adolphe me dit qu'ayant appris dans ma ville natale que j'étais dans un état de langueur alarmant, il n'avait pu supporter plus long-temps ses inquiétudes, et qu'il était venu au chapitre uniquement pour me voir, ne fût-ce que de loin. Il me disait cela d'une manière interrompue, en aussi peu de mots que possible, mais son âme entière était dans ses yeux. Nous parlâmes peu dans cette première réunion; nous ne pouvions que sentir notre bonheur, comme si jamais rien dans le passé ne l'avait troublé.

» Le jour suivant il revint; mais de nouveaux doutes semblaient s'être réveillés dans son âme; il me parut sombre et réservé. Je supportai ce changement dans sa manière

avec calme et résignation ; je savais que je l'avais mérité, que je m'étais fait un funeste jeu de perdre peut-être à jamais son estime et sa confiance. Je restai telle, à peu près, qu'il m'avait vue la veille ; je ne voulais que me montrer à lui franche, sans dissimulation, sans affectation, sans aucune ruse, autant du moins que je le pouvais sans faire trop d'avances, sans déroger à ce que je me devais à moi-même, sans risquer de hasarder de nouveau la perte de son estime, d'une autre manière que la première fois.

Le troisième jour il revint encore pour prendre congé ; je le conduisis chez l'abbesse, qui n'avait pu le recevoir plus tôt à raison de ses souffrances. Elle se sentait encore très-malade, et mes pressantes instances avaient pu seules la déterminer à recevoir un étranger, que je présentai comme un ancien ami. Il m'importait infiniment de me ménager au moins la consolation de pouvoir quelquefois prononcer son nom lorsqu'il m'aurait quittée pour toujours, d'entendre parler de lui, fût-ce même du ton le plus indifférent ; mais je savais bien qu'il était impossible de parler de lui avec indifférence, ne l'eût-on vu qu'une fois. Une affaire imprévue, dont

l'abbesse ne pouvait s'occuper dans son état de maladie, me força de sortir de chez elle au moment où je venais d'y introduire Adolphe. Cette affaire me retint près d'une heure, et lorsque je revins, je fus surprise de le trouver encore auprès de mon amie. Mais toute sa manière me parut complètement changée; une agitation qui ne lui était point naturelle régnait dans tous ses mouvemens, un feu extraordinaire animait son regard, une contraction dans ses lèvres, que je connaissais trop bien être chez lui la preuve d'une douloureuse émotion intérieure, tout me disait qu'il s'était passé en lui quelque chose de nouveau depuis que je l'avais quitté. L'abbesse était encore couchée sur sa chaise longue, pâle et épuisée; mais elle me regarda avec un sourire céleste, me fit signe de m'approcher d'elle, et me pria à voix basse d'emmener M. de Léven, et de l'excuser auprès de lui de ce que sa faiblesse ne lui permettait pas de l'entretenir plus long-temps.

» Dès que j'eus fait signe à Adolphe de me suivre, il le fit avec un empressement marqué. Son bras, sur lequel je m'appuyais, tremblait en descendant l'escalier; on voyait qu'il était en proie à la plus vive émotion;

mais j'ignorais encore si elle était douce ou pénible. A peine fûmes-nous entrés dans mon appartement qu'il ne put retenir plus long-temps l'explosion de ses sentimens. « Mina, s'écria-t-il, chère Mina ! c'est vous que je retrouve enfin ! » puis il me contemplait comme on contemple un objet précieux que long-temps on a cru égaré, avec des yeux où brillait le plus pur ravissement, et en élevant au ciel ses mains jointes.

« Oui, c'est bien vous, c'est bien ma Wilhelmine, continua-t-il d'une voix tremblante, toujours pure, bonne, sensible, vertueuse, comme vous n'avez jamais cessé de l'être. Je fus seul coupable : un instant d'erreur de l'esprit devait-il effacer à mes yeux tout ce qui m'avait attaché pour la vie ? Sans savoir ce qu'elle faisait, votre amie a déchiré le voile qui si long-temps vous a dérobée à ma vue ; elle m'a parlé de sa chère Mina, avec toute la reconnaissance, toute l'affection qu'elle ressent pour vous à tant de titres. Je connais à présent votre conduite angélique, depuis le jour où j'eus le malheur de vous fuir ; je puis dire à présent que je sais la manière dont vous avez employé chaque minute pendant ce long espace de temps.

Tout ce que je pressentais en vous voyant, en me défendant d'y croire dans mon aveuglement, est à présent devenu pour moi la plus réelle des certitudes, et je suis en même temps le mortel le plus heureux et le plus infortuné. »

» Mes chères filles, comment vous répéterais-je les discours de deux êtres partagés entre le bonheur et la douleur ? Adolphe m'avoua qu'il était arrivé dans son château avec l'âme profondément blessée, sans aucun plan, incapable même d'en former aucun, si ce n'est celui de me fuir à jamais comme l'ennemie de son repos ; il avait trouvé là son jeune frère, luttant aussi avec le plus violent désespoir. Je pus envisager alors tout ce que Lothario avait représenté avec les couleurs les plus dures, comme le plus noble sacrifice, expliqué et adouci par mille circonstances. Son frère n'était point cet être insignifiant qu'on m'avait dépeint comme incapable de remplacer Adolphe et de s'occuper du bonheur de ses vassaux, il ne manquait ni de vertus ni de connaissances, obscurcies alors par l'amour et le malheur. Adolphe voulut à tout prix lui assurer un bonheur qu'il paraissait lui-

même avoir perdu pour jamais. Sans se donner le temps de la réflexion, il alla à Rome, fit ses vœux et passa à Malte, résolu de ne plus en sortir que pour les devoirs de son ordre. « Mais, continua-t-il, je n'ai pu y trouver le repos intérieur que je venais y chercher ; il m'eût été impossible d'y rester plus long-temps, un sentiment invincible semblable aux *Heimweh*, ou mal du pays des Suisses éloignés de leur patrie, s'était emparé de moi et m'a entraîné ; je ne pouvais plus supporter l'existence, sans entendre au moins parler de ma chère Mina, sans connaître sa destinée. Je demandai un congé, et je suis revenu en Allemagne, seulement pour avoir la certitude que vous viviez et que vous étiez heureuse. Je croyais que cela me suffirait ; mais, lorsque j'ai respiré l'air de notre commune patrie, je n'ai pu résister au désir de vous voir. Oh ! Mina ! et comment vous ai-je retrouvée ? Telle, et mieux encore, s'il est possible, que je vous ai toujours vue dans mes plus beaux rêves. » Hélas ! le charme de ce moment n'était aussi que le rêve passager d'une félicité céleste, qui devait bientôt faire place à la triste réalité.

» Dès que le premier enthousiasme de no-

tre bonheur fut passé, nous sentîmes que nous ne nous étions retrouvés que pour nous séparer de nouveau ; mais il nous restait au moins la ferme assurance de nous être toujours aimés et de nous aimer jusqu'au tombeau. Mon amour et mes remords avaient agrandi mon cœur et relevé mon courage. J'eus la force d'avouer tous mes torts à mon ami, de lui en demander pardon, de lui dire que c'était un abus d'esprit et un orgueil insatiable qui m'avaient fait agir contre mon sentiment : je lui découvris mon cœur en entier, et je le fis lire dans le fond de mon âme. Lui aussi s'accusait et voulait me procurer le plaisir de lui pardonner comme il me pardonnait.

» Lorsque nous devînmes plus calmes, nous cherchâmes à envisager notre position actuelle aussi clairement qu'il était possible, pour découvrir s'il n'y avait aucun moyen de la changer à notre avantage, aucun espoir de recouvrer le bonheur que nous avions laissé échapper. Mais hélas ! nous fûmes forcés de nous faire le douloureux aveu que chacun de nous avait de son côté et à sa manière, anéanti toute possibilité d'un hymen si désiré. Adolphe était catholique, je

l'avais ignoré lors de notre première connaissance, quoiqu'il n'en fit pas un mystère. Dans mon insouciance complète de tout ce qui avait rapport à la religion, je ne m'étais pas donné la peine de m'en informer. Conformément à sa croyance, Adolphe s'était voué à jamais au célibat en prenant la croix de Malte. Le pape aurait pu le relever de ses vœux, et peut-être il ne lui eût pas été difficile d'obtenir cette faveur, mais alors il perdait les revenus de sa commanderie, et c'était tout ce qu'il possédait pour vivre, outre une petite rente viagère qu'il s'était réservée en cédant ses propriétés à son frère. Celui-ci n'aurait pas été en état, malgré la meilleure volonté, de lui donner davantage. La prodigalité de sa jeune femme accoutumée au luxe et à un genre de vie dispendieux l'avait jeté dans des embarras, et obligé à faire des dettes en hypothéquant des terres déjà en si mauvais état; à peine lui restait-il de quoi vivre.

» Moi-même, comme chanoinesse, mais protestante, je n'étais pas liée par des vœux indissolubles; mais mon père m'avait laissé très-peu de fortune; les revenus de mon mince capital, joints à ceux de ma prébende,

suffisaient pour me faire vivre commodément, mais pas au-delà.

» Adolphe frémissait à l'idée de m'entraîner, en m'épousant, moi, qu'il aimait si tendrement, dans un abîme de soucis et de privations. Il fallait donc renoncer à nous unir. Mon ami était prêt à se livrer au désespoir; il regardait notre triste sort comme la suite d'une précipitation irréfléchie, qui était loin de son caractère et l'avait conduit à élever entre nous deux cette barrière insurmontable : moi je me reprochais amèrement de lui avoir causé les peines qui l'avaient poussé à cette démarche. La conviction que son frère n'avait pas trouvé dans son mariage, si chèrement acheté, le bonheur qu'il avait espéré, mettait le comble à son chagrin et lui ôtait tout motif de consolation. J'avais éprouvé des peines si vives en me croyant méprisée et abandonnée de lui sans retour, que j'étais alors moins malheureuse que lui. Je fis tout ce que je pus pour communiquer à mon ami ce calme mélancolique que j'ai conservé depuis ce moment que je n'oublierai jamais; mais son affliction résista longtemps à toutes mes instances, à toutes mes exhortations. » Adolphe, lui disais-je, croyez-

moi ; je suis, non-seulement résignée, mais je porte même avec une satisfaction secrète la peine de la légèreté, de la cruauté dont je me rendis coupable. Dès ce moment ma vie entière est consacrée au bonheur de vous appartenir par l'union de nos âmes ; quelles que soient nos destinées, dussions-nous même ne jamais nous retrouver ensemble comme aujourd'hui, dussé-je, après la cruelle séparation que nous allons subir, ne jamais revoir les traits chéris de mon ami, je suis et serai toujours à vous, je vous serai fidèle jusqu'à la mort ; jamais un autre n'aura des droits sur moi ; nous ne sommes plus qu'un seul être, et ce vœu me lie autant que les vôtres. »

» Adolphe parut très-effrayé de ma résolution ; il me conjura à genoux de m'en désister : « Vous ne savez pas, Mina, me dit-il, à quel sacrifice vous pouvez être appelée par votre générosité : la vie et la jeunesse, qui ne reviennent jamais, fleurissent encore pour vous, ne les laissez pas flétrir pour un malheureux qui doit être puni de n'avoir pas su lire dans votre cœur, et qui, dans son aveuglement, s'est forgé des fers qu'il ne peut plus rompre. Chère, trop chère Mina, à da-

ter d'aujourd'hui, pensez que je suis mort; conservez dans votre âme, si pure et si constante, mon souvenir comme celui d'un ami qui vous fut cher, mais qui n'existe plus; pensez à moi avec une douce tristesse lorsque vous serez heureuse; je ne puis rien exiger de plus; mais promettez-moi du moins de ne pas repousser le bonheur s'il se présente sous des formes dignes de vous, comme cela doit nécessairement arriver. Je suis mort au monde et à tout le bonheur qu'il peut offrir, si j'en excepte celui de vous savoir heureuse, avec un époux qui vous appréciera comme vous méritez de l'être. »

» Ses touchantes supplications, les larmes qui remplissaient ses yeux si beaux, si expressifs, m'émurent profondément, mais les motifs qu'il m'alléguait n'ébranlèrent pas ma résolution. C'est ainsi que nous nous séparâmes, le même soir, pour de longues années; il était obligé de retourner à Malte, son congé étant près d'expirer.

» Il partit, et je me trouvai seule de nouveau. Mais combien ma situation était différente! pouvais-je me plaindre après ce que j'avais souffert! Je jouissais de mon sort en le comparant avec ce qui l'avait précédé. Les

lettres d'Adolphe, assez rares, vu son grand éloignement, devinrent l'aliment de ma vie; toute mon existence morale se composait de leur réception et du plaisir de lui répondre. Chaque nouvelle année nous trouvait plus étroitement liés; malgré l'absence et la séparation, nos destinées s'entrelacèrent, si je puis m'exprimer ainsi, par notre correspondance où nous nous faisions part mutuellement avec un entier abandon de ce qui nous arrivait; toutes nos idées, tous nos sentimens étaient en commun, et si jamais deux êtres ont pu être censés n'en faire qu'un, c'était bien nous.

» Je quittais quelquefois ma chère solitude pour aller voir ma sœur qui vivait dans le tumulte du grand monde, mais j'y revenais avec ravissement, dès que je le pouvais sans trop affliger Caroline. Quand j'apercevais de loin, à mon retour, les tours gothiques de mon ancien monastère, mon cœur battait de plaisir, comme si j'eusse été sûre de retrouver celui pour qui et en qui je vivais uniquement; je ne connaissais plus d'autre jouissance ici-bas que celle de m'occuper de lui, et c'était seulement dans ma retraite que je pouvais me livrer à cette douce occupa-

tion sans être importunée. La société m'oublia peu à peu, comme il arrive toujours quand on la fuit, et je menai pendant quelques années une vie tranquille, sérieuse, je puis même dire heureuse, sans être connue, et moins encore enviée.

» Cependant le monde était en proie aux combats les plus cruels; la révolution française venait d'éclater, et tout, dans le domaine des opinions, comme dans la réalité, était menacé d'un violent et terrible bouleversement; peu de gens avaient les moyens de s'y soustraire. Mon ami aussi ne put se résigner à rester spectateur lointain d'une telle époque, à continuer de vivre tranquille sur ses rochers, ce qui, dans l'agitation qui s'était emparée de l'Europe, lui paraissait une coupable oisiveté. Il parvint à s'en arracher, et revint en Allemagne, où son premier soin fut de me visiter dans ma retraite, et nous célébrâmes, pour la seconde fois, avec un bonheur inexprimable, quoique mêlé de tristesse, la fête de notre réunion; puis il me quitta encore pour se jeter au milieu de la tourmente et l'observer de près. La lueur trompeuse de la liberté et des vertus civiques, que l'aurore de la révolution

répandit d'abord, avait ébloui par ses premiers rayons la jeunesse de tous les pays, et mon Adolphe lui-même se sentait de loin saisi de ce vertige général; mais ce fantôme s'évanouit lorsqu'il parut de près à ses yeux pénétrants, à son esprit si juste et si vrai.

» Les puissances alliées s'élevèrent enfin pour étouffer de leurs forces réunies l'hydre de l'affreuse anarchie; mon ami alla joindre leur armée, et partagea avec ses nobles frères d'armes tous les désastres de ces temps à jamais déplorables. La campagne ayant amené les plus tristes résultats, il se rendit auprès de moi avec l'âme navrée; il venait chercher du calme et de la consolation chez le seul être auquel il tint encore sur la terre; puis il repartit pour entrer dans une carrière d'activité plus étendue. Il y acquit l'estime et la faveur d'un grand monarque, qui, pendant la malheureuse guerre, avait appris à le connaître et à l'apprécier. Les observations de son ordre étaient alors anéanties ou du moins suspendues. Malte était tombé, par une indigne trahison, au pouvoir des ennemis. Se trouvant libre alors, Adolphe commença une vie très-importante, et qui lui donna l'influence la plus étendue et la

plus active sur tous les grands événemens. Il sut profiter avec succès de ses relations multipliées avec les hommes les plus distingués et les plus puissans ; son esprit, son érudition remarquable, son expérience, ses manières si engageantes, si agréables, son bel extérieur lui en facilitèrent les moyens et lui concilièrent l'estime générale. Un grand changement s'était fait aussi dans ma position. Après une longue et pénible lutte, l'âme pure et noble de notre abbesse s'était enfin dégagée de ses liens terrestres et s'était envolée, bien préparée, pour les demeures éternelles. Depuis nombre d'années je remplissais, sous son inspection, tous les devoirs de supérieure du chapitre, sa maladie l'ayant empêchée d'y vaquer elle-même. Contre mon attente, et sans que j'y eusse contribué, je fus élue unanimement à sa place après sa mort. L'administration des terres considérables et des revenus qui appartenaient au chapitre m'offrit l'occasion d'exercer mes facultés intellectuelles, et me donna les moyens de faire un peu de bien. J'y étais encouragée par l'exemple et les conseils de mon ami, maintenant ambassadeur. Il représentait son roi dans une cour étrangère et fort éloi-

gnée; l'éclat dont il était environné me privait du bonheur de le voir et de converser avec lui, mais il me restait toujours uniquement attaché, et ses longues et excellentes lettres m'en donnaient fréquemment l'assurance. J'étais la seule confidente de tous ses plans, de toutes ses pensées, de toutes ses actions, et quelquefois même j'eus le bonheur de lui être utile, soit par mes conseils, soit plus directement. Cette correspondance suivie, le désir ardent de le soutenir, de l'aider, et ma participation constante et souvent active à des choses qui sont ordinairement hors de la portée de notre sexe, me donnèrent insensiblement une fermeté de caractère rare chez les femmes. A mesure que mon âme acquérait plus d'énergie, je gagnais aussi plus d'ascendant sur celle des personnes au milieu desquelles j'étais appelée à vivre. Mon existence était remplie par des occupations continuelles, ce qui eut l'effet le plus salutaire sur ma santé. J'ose me flatter, sans m'en enorgueillir, j'ose me flatter, dis-je, d'avoir fait quelque bien dans ce long espace de temps; pourquoi n'avouerais-je pas que j'ai dirigé d'une manière avantageuse beaucoup de gens qui se donnaient à moi

avec une entière confiance ? Mais mon sage ami me tenait en garde contre trop de présomption ; j'étais, je fus toujours l'écho de son être et de ses pensées.

Quelques années après, Adolphe revint dans sa patrie pour occuper un des premiers emplois auprès de la personne de son souverain ; nous nous revîmes un instant et nous séparâmes de nouveau. Nous nous réunîmes encore plusieurs fois dans le cours de notre vie ; et toujours nous nous retrouvâmes avec le même attachement, tels que nous nous étions quittés. Moi-même, lorsque ses affaires ne lui permettaient pas de venir dans ma retraite, je me rapprochais de lui et du théâtre brillant où il était placé. Il était redevenu riche ; il aurait pu se faire relever de ses vœux et m'offrir sa main ; il aurait désiré prouver au monde entier que son existence m'avait été uniquement consacrée dans toutes les vicissitudes de sa destinée. Mais tous les deux nous avons vieilli, nous n'avons plus le courage de prendre un parti précipité et de ramener sur nous l'attention du public. Une singulière appréhension, dont nous ne pouvions nous rendre compte ni l'un ni l'autre, nous empêchait aussi de vouloir

changer la moindre chose à la relation si pure et si délicieuse qui unissait nos cœurs, et qui avait suffi si long-temps à notre bonheur.

» Ainsi les années s'écoulèrent et nous conduisirent aux portes de la vieillesse. Cependant nous aurions probablement cédé enfin à notre désir, toujours plus vif à chaque nouvelle séparation, de nous donner le droit de vivre ensemble, et d'attendre la fin de nos jours à côté l'un de l'autre, lorsque la mort vint nous séparer à jamais. Adolphe mourut éloigné de moi, en Suisse, où une mission de son souverain l'avait appelé.

» Ma profonde douleur, que je n'essaierai pas de vous dépeindre, me conduisit sur sa tombe : là, seulement, je retrouvai des larmes qui apportèrent quelque soulagement à mes peines, à mes afflictions. L'aspect de la nature sublime dans ce pays merveilleux, allégea le poids qui oppressait mon cœur ; je crus que je finirais ma vie dans les pleurs, sur la tombe qui me déroba à jamais cette figure chérie. Cependant, mon cœur à demi pétrifié s'amollit, je pus me relever pleine de foi, d'espérance et de résignation envers le Tout-Puissant, qui manifeste mieux sa présence sur les monts gigantesques de l'Hel-

vétie et dans les tableaux si variés, si pittoresques que la nature y offre de tous côtés. J'y restai assez long-temps pour y célébrer l'anniversaire de la mort de mon ami : aujourd'hui je la célèbre en vous parlant de lui, en vous faisant connaître cet être excellent et si rare ; il y a huit ans à pareil jour que...

FIN DE L'HISTOIRE DE LA TANTE.

CHAPITRE XIV.

« Et vite, vite, mes enfans, à la fenêtre; ciel et terre, quel train ! » cria M^{lle} Virnot en passant la tête à travers la porte entr'ouverte du petit salon; puis elle se retira en courant. Agathe et Babet étaient seules assises auprès de la cheminée, occupées de leur ouvrage de broderie. Agathe, avec sa vivacité ordinaire, renversa en se levant précipitamment le métier à broder, embarrassa ses pieds dans les pelottes de soie qui roulaient de tous côtés, déchira sa mousseline sans y faire attention, et courut à la croisée, qu'elle ouvrit, attirée irrésistiblement par le son aigu de plusieurs cors de postillon, qui sonnaient à l'envi. Babet fut bientôt à côté de sa sœur, et toutes les deux, le cou tendu avec une joyeuse curiosité, regardèrent la file d'étrangers que ce bruit annonçait.

« Fermez donc la fenêtre ! » cria M. Klee-

born d'une voix de tonnerre; par le froid qu'il fait, prétendez-vous chauffer la rue? Et voilà aussi toutes vos babioles à terre; on ne sait où marcher; quelle étourderie!

→ Oh! cher bon petit oncle, dit Babet, sans détourner la tête, du ton mignard et caressant qu'elle savait prendre au besoin, fermez vous-même vite la porte, pour qu'il n'y ait pas un courant d'air; pour la fenêtre, c'est impossible.

— Et surtout ne grondez pas, ajouta Agathe en lui souriant avec le regard le plus flatteur; venez plutôt regarder vous-même ici entre nous deux; c'est si joli! Voilà des écuyers et des chevaux savans qui arrivent.

— Des chevaux savans? dit Babet en haussant les épaules; vous verrez que ces sortes de gens logeront à l'hôtel d'Angleterre. Ce sont sûrement quelques grands seigneurs anglais; qui sait? peut-être un des princes...

Leur babil excita la curiosité de l'oncle, il s'approcha et se plaça derrière elles pour voir par-dessus leurs têtes; en même temps, la tante, Victorine et Angéline, qui avaient suivi M. Kleeborn au salon, attirées par le tumulte toujours croissant dans la rue, allè-

rent se mettre à une seconde croisée. Ils aperçurent en effet beaucoup de mouvement dans l'hôtel d'Angleterre, grande auberge située obliquement vis-à-vis de la maison Kleeborn. L'aubergiste lui-même, ordinairement très-vaniteux, était planté, dans la troisième position, le chapeau à la main, devant la porte de son hôtel, entouré d'une armée de sommeliers, prêts à faire les plus profondes révérences aux nobles arrivans. La foule se rassemblait dans la rue, et regardait avec un air d'impatience du côté où l'on entendait le son des cors. On vit arriver d'abord un jockey en costume bigarré et fantastique, qui descendit d'un très-beau cheval, et fit promener, de l'air le plus calme, sa monture fumante au milieu de la rue étroite et encombrée de spectateurs, pour laisser rafraîchir le bel animal. Il était suivi d'un chariot de bagage, attelé de quatre chevaux de poste, chargé d'une quantité de malles, de valises, de porte-manteaux des formes les plus bizarres ; plusieurs garçons d'écurie s'en saisirent, et le traînèrent avec grande peine sous la remise, pour faire place à une calèche de voyage, très-élégante, attelée aussi

de quatre chevaux, et qui attendait que le grand chariot eût fait place, pour approcher de l'hôtel.

Deux jeunes gens, mis avec une recherche très-élégante, étaient assis dans cette calèche, sur un siège très-commode; derrière la caisse se pavanait un grand laquais en livrée; un chasseur couvert de galons, un petit nègre, vêtu de rouge, étaient sur le siège de devant.

« Les voilà ! les voilà ! » se dirent tout bas les jeunes sœurs en se poussant du coude, sans se donner le temps de se regarder; les deux étrangers, que l'aubergiste aidait à descendre avec un grand respect, captivaient toute leur attention.

« Ce sont des milords anglais ! » leur cria la vieille Virnot en levant la tête; elle s'était mise au rang des curieux sur la porte de la maison.

« C'est quelque jeune prince ou comte qui voyage accompagné de son gouverneur, » dit M. Kleeborn avec assurance; et déjà il se préparait à faire retirer ses jeunes nièces de la fenêtre et à la fermer. Mais il différa encore un moment en s'apercevant, à sa grande surprise, que les étrangers, qui venaient de

descendre de la voiture, n'entraient pas dans l'hôtel, mais restaient à la porte, à causer avec l'aubergiste, ayant l'air d'attendre encore quelqu'un; en même temps on voyait paraître, à quelque distance, des têtes de chevaux et quelques cavaliers, autant qu'on pouvait les voir au travers de la foule des spectateurs, qui s'augmentait de tous les passans.

« Écoute, dit Babet à Agathe, j'entends rouler encore; le véritable n'est pas arrivé, je crois; peut-être est-ce un roi, et ces deux messieurs ne sont que ses ministres.

— Laisse-moi tranquille, répondit Agathe; regarde plutôt ces chevaux qui viennent là-bas; vois comme ils sont plaisamment arrangés avec des bonnets aux oreilles, des re-dingottes et des lunettes rouges sur les yeux. Oh ! sûrement ce sont des sauteurs de chevaux, cria-t-elle en frappant avec joie dans ses mains; c'est délicieux ! il y a si long-temps que nous n'en avons vu ici, monter trois chevaux à la fois, passer au travers d'un tonneau ; c'est comme un enchantement ! »

En effet, trois chevaux enveloppés du haut en bas de couvertures grises, garnies en rouge, approchèrent, conduits par deux

palfreniers. Un grand homme, vêtu d'un sur-tout foncé, marchait à côté, aussi à cheval. « Vois, Babet, si je n'ai pas raison, voilà le maître de la troupe, et dans la voiture qui suit, ce sont sûrement les femmes qui en font partie, et qui montent aussi les chevaux savans. Oh ! comme elles doivent avoir peur ! N'est-ce pas, cher oncle, vous nous permettez d'aller les voir ? »

— Je crois en effet que c'est cela, répondit M. Kleeborn, et peut-être le fameux Franconi ; cependant ils ont l'air anglais. Je suis surpris qu'ils descendent là, dans le premier hôtel de la ville, avec tant de gens et de chevaux ; cela doit leur coûter très-cher.

— Eh bien, qui a raison maintenant ? dit Babet en se penchant, autant qu'elle pouvait, en dehors de la fenêtre ; regardez seulement la voiture, et dites que ce n'est pas un grand seigneur. » On voyait s'approcher, lentement, à travers la foule qui remplissait la rue, un beau landau découvert, attelé de six chevaux. Un seul jeune homme y était assis, ou plutôt étendu, dans l'attitude la plus négligée, comme s'il eût été couché sur son sofa ; une superbe pelisse, d'une coupe

extraordinaire, l'enveloppait jusqu'aux oreilles ; des lunettes vertes devant ses yeux, donnaient à son visage allongé, pâle, mais désagréable, quelque chose qui tenait du spectre, et qui était presque effrayant ; il avait à la main une gazette, qu'il semblait étudier avec la plus grande attention, sans en détourner les yeux. A côté de lui était placé, sur le coussin, un grand et beau chien tigré, qui, ayant posé ses pattes de devant sur l'épaule de son maître, regardait aussi la gazette, comme s'il avait voulu la lire. Sur le banc de devant était une jolie cage à treillage doré ; un petit singe à grande queue y était attaché par une longue chaîne, et pouvait entrer et sortir de sa demeure, à volonté ; il était assis sur le toit, et montrait les dents à la foule des enfans, qu'il faisait rire et crier ; il leur jetait à la tête les restes de son repas, sans que son maître fût le moins du monde dérangé de sa lecture. Mais le landau s'étant arrêté devant l'hôtel d'Angleterre, le voyageur en descendit lentement en bâillant, comme s'il sortait d'un doux sommeil, n'ouvrit pas la bouche, siffla son chien, qui le suivit, fit signe à son nègre de prendre la cage et le singe, puis entra d'un pas fier dans

l'auberge, sans gratifier d'un seul regard l'aubergiste, qui lui faisait de profondes révérences. Tous ses gens et ceux de l'hôtel le suivirent respectueusement, et enfin les deux étrangers qui étaient arrivés avant lui. On emmena les chevaux, et la foule se dispersa, M. Kleeborn referma ses fenêtres, et le spectacle finit pour le moment.

« Où vois-tu des dames ? dit Babet à sa sœur en regardant encore à travers les vitres ; c'est le roi ou le prince qui était seul dans cette grande et magnifique voiture, où il n'a voulu que son chien et son singe ; c'est positif.

— Non, répondit Agathe, c'est une femme en habit d'homme ; ces sortes de femmes voyagent toujours ainsi. N'as-tu pas vu comme elle était pâle ? elle n'avait pas mis son rouge, qui mange ses couleurs naturelles. Elle a avec elle son singe et son chien qui feront des tours au milieu d'un feu d'artifice, comme je l'ai lu dans la gazette. Je ne vois pas encore les cerfs apprivoisés, mais ils suivront sûrement avec le reste de la bande. Nous irons, cher oncle, à la première représentation, et, en attendant, nous les verrons passer à cheval en parade, au son des instruments, et

nous les verrons deux fois, quand ils sortiront et rentreront.

— Ah ! oui, je t'en souhaite, dit Babet d'un air important ; je te réponds, moi, que c'est un grand seigneur. As-tu vu de quel air noble il est entré sans regarder personne, pas même l'aubergiste, et comme il faisait des signes à ses gens, sans daigner leur parler ? Je te dis, moi, que c'est un roi pour le moins ; n'est-ce pas, cher oncle ?

— Je crois en effet que ce ne sont pas des écuyers, dit M. Kleeborn ; ce sont peut-être des princes d'Angleterre ? mais non, ils sont tous plus âgés. Je vais envoyer à l'hôtel prendre des informations. »

Le laquais que M. Kleeborn dépêcha pour reconnaître le terrain, ne revint que lorsque la famille était assise autour d'une table sur laquelle était servi un déjeuner copieux. Ce repas, dans les grandes villes de commerce, où l'on ne dîne que fort tard, a lieu à des heures qui jadis appartenaient à l'après-dîner.

La curiosité du bon oncle, à l'égard de l'étranger, était aussi vivement excitée que celle de ses nièces. On attendait avec impatience le retour du laquais ; mais les nou-

velles qu'il apporta ne satisfirent qu'à demi. L'aubergiste avait dit que c'était certainement un très-grand seigneur, qu'il n'en savait pas davantage, mais que l'étranger avait retenu tout le bel étage de son hôtel pour plusieurs semaines; que les autres voyageurs qui y occupaient des chambres étaient obligés de déménager en grande hâte. « D'ailleurs, ajouta le laquais, il règne un grand mouvement dans l'auberge; les cuisiniers, les sommeliers, les filles courent et s'empressent pour servir à souhait le grand seigneur et ses gens, qui demandent mille choses à la fois. »

Agathe et Babet s'étaient rapprochées de la croisée; le singe et la cage avaient été posés sur la tablette d'une des fenêtres de l'hôtel; les curieux s'étaient de nouveau rassemblés pour s'amuser des grimaces du malicieux petit animal, et Babet s'en divertissait aussi. Agathe, moitié à genoux, moitié assise sur un petit tabouret de pieds, remettait en ordre le métier à broder. « Ecoute, dit-elle à sa sœur, il me vient une idée; un singe, un nègre... c'est peut-être l'empereur d'Haïti; il doit épouser une Saxonne, dit-on, et il vient chercher sa fiancée; les deux pre-

miers sont le duc de Limonade et le comte de Chocolat.

— Imbécile, répondit Babet, tous ces gens-là sont morts, ne le sais-tu pas ?

— Comment veux-tu que je sache cela ? répliqua la jolie Agathe en courant après une bobine de soie qui venait de lui échapper.

— Ce qui est certain, dit Babet d'un air capable, lorsque sa sœur se fut rapprochée d'elle, c'est que cet étranger, quel qu'il soit, aura sûrement des lettres de crédit sur mon oncle, et alors il faudra nécessairement qu'il lui donne un bal ; c'est le moins qu'on puisse faire pour un si grand seigneur.

— Oh ! tant mieux, tant mieux ! reprit Agathe en frappant des mains, cela égayera un peu notre maison.

— Certainement, répliqua Babet ; mais je te dis d'avance que je ne remettrai pas mon crêpe couleur de rose ; la longue Amélie n'a-t-elle pas une robe tout-à-fait pareille ? Il faut que la belle robe de tulle que la tante m'a donnée soit prête pour ce jour-là ; tu m'aideras à la faire.

— Si c'était un prince, reprit Agathe d'un air réfléchi, un véritable prince royal, je n'en

ai jamais vu; et s'il allait danser avec moi?...

— Il faudra bien qu'il danse avec nous, dit Babet; ne sommes-nous pas les dames de la maison? C'est bien dommage que Théodore n'y soit pas; il mourrait de jalousie, si le prince me faisait la cour.

— Et moi, dit Agathe, je mourrais de peur s'il dansait avec moi; et, vois-tu, j'aime mieux danser avec *mon noir* et ne pas lui faire du chagrin.

— Le prince ne saura peut-être pas valser, dit Babet, et c'est là où je brille. » Elle parcourut le salon en tournant, avec toutes les grâces d'une petite coquette; Agathe, entraînée par son exemple, fit devant la grande glace le pas de Zéphyre, le rigodon, la queue-du-chat, puis dansa avec Babet gaîment, sans prétention, ne mettant dans sa danse que les grâces et la légèreté de son âge : toutes deux étaient charmantes dans ce moment. La douce et naïve Agathe était la favorite de la tante; la mutine, l'étourdie Babet amusait M. Kleeborn : il riait de leurs folies enfantines tout en les appelant des petites étourdies.

« Bon Dieu! cher oncle, s'écria Agathe, qui venait de jeter un regard au travers de la croisée, voilà le prince qui vient tout droit

dans notre maison ; cher bon petit oncle, je voudrais tant voir un prince ! faites-moi le plaisir de le faire entrer ici. »

Babet jeta un coup d'œil sur la glace. Animée par la danse, elle se trouva si bien qu'elle joignit ses sollicitations à celles de sa sœur, tout en passant ses jolis doigts dans ses boucles de cheveux blonds ; et l'oncle, qui heureusement était de la meilleure humeur ce jour-là, consentit à ce qu'elles demandaient.

« M. Wilkinson, de Londres. » C'est ainsi que l'étranger se fit annoncer ; il entra, et les deux jeunes filles reconnurent aussitôt, non pas le prince, mais un de ceux qui étaient dans la première voiture. « Ce n'est pas le véritable, dit Babet à sa sœur, à basse voix. » Cependant celui-ci était un jeune homme de très-bonne façon, mis à la dernière mode de Londres. En entrant il ôta son chapeau de la main droite, et passa élégamment les cinq doigts de la gauche au travers de sa coiffure élevée en rangeant ses cheveux de côté, ce que Babet trouva charmant. Il salua d'abord les dames, ensuite M. Kleeborn d'un signe de tête très-gracieux, et commença, avec un peu d'accent anglais, mais en bon allemand, son discours en ces mots :

« Sir Charles Wissman m'a chargé de présenter ses complimens à M. Kleeborn et à mademoiselle sa fille.

— Sir Charles Wissman ! s'écria M. Kleeborn en secouant vivement la main de l'étranger ; Wissman, le fils de mon ami ! soyez mille fois le bien venu, mon cher monsieur Wilkinson, pour cette bonne nouvelle. Mais pourquoi n'est-il pas venu tout de suite descendre chez moi ? je l'en avais prié dans toutes mes lettres ; ses appartemens sont prêts. Babet, cours, mon enfant ; va dire à M^{lle} Virnot de les ouvrir, de les faire chauffer. » Babet, qui ne se souciait point de sortir, poussa Agathe pour la faire aller à sa place. Elle y allait lentement, cherchant à comprendre si ce Charles Wissman était le prince, et supposant que c'était seulement l'autre étranger de la première voiture.

« Que ces dames ne se donnent point cette peine, dit M. Wilkinson ; sir Charles serait au désespoir de vous déranger, et comme il nous faut beaucoup de place.....

— J'en ai assez pour tout le monde, interrompit M. Kleeborn. Vous êtes sans doute, monsieur, l'ami, le compagnon de voyage du jeune Wissman. Eh bien, vous aussi, vous se-

rez mon hôte, et le très-bien venu; quatre pièces sont préparées, et je pense que cela suffira pour vous deux. Ainsi donc le jeune homme qui était à côté de vous dans la voiture, car vous saurez que nous vous avons vu arriver et descendre, ainsi ce jeune homme est le fils de mon ancien ami? et vous, monsieur, vous êtes probablement aussi négociant? vous avez raison, c'est le premier état dans le monde.

— Non, monsieur, répondit l'étranger du ton le plus modeste, je ne suis point commerçant; j'ai l'avantage d'être attaché à la personne de sir Charles Wissman, en qualité de secrétaire. Le jeune homme qui était à côté de moi dans la voiture a l'honneur d'être son valet-de-chambre; ordinairement il devrait être sur le siège, mais vous savez qu'en voyage on n'y regarde pas de si près, et d'ailleurs Marcellin est tellement dévoué à son maître qu'on lui passe bien des choses.

— Ah! ah! son secrétaire et son valet! » murmura M. Kleeborn d'un ton qui ressemblait à un soupir étouffé; puis après une courte pause il ajouta :

« M. Charles Wissman n'est donc pas arrivé? peut-être même n'arrivera-t-il que demain ? »

— Pardonnez, monsieur, répondit encore Wilkinson; vous m'avez fait l'honneur de me dire que de vos croisées vous nous aviez vu arriver; le landau de sir Charles suivait immédiatement ma calèche.

— Comment! c'était lui, ce jeune homme couché à demi, et si pâle! peut-être relève-t-il de maladie?

— Non, monsieur, sir Charles a la plus brillante santé; et ses chevaux, vous avez dû les remarquer, malgré les couvertures? superbes bêtes, sur ma parole, surtout le bai-brun, la monture favorite de sir Charles; mais aussi personne ne peut le conduire que sir Charles lui-même, et tout au plus son groom: il descend en droite ligne du célèbre Hector du duc de Bedford; Orian, qui remporta cinq fois le prix à New-Market, était son père; sa mère, Molly de lord Ashton, qui aux dernières courses d'Epsom.....

— Je ne m'entends pas beaucoup en courses et en chevaux, interrompit M. Kleeborn, ce n'est pas mon affaire, et je suis surpris que M. Wissman.....

— Que sir Charles s'y connaisse aussi bien, interrompit à son tour le secrétaire, je le comprends, il a un talent remarquable

pour l'équitation. Mais pardon, monsieur, la généalogie de son beau cheval m'a fait perdre de vue l'objet de ma commission ; il m'a chargé d'avoir l'honneur de vous annoncer, ainsi qu'à votre famille, qu'il était arrivé très-heureusement ; il aurait sans doute été plus convenable qu'il vous écrivît un petit billet pour vous en informer, mais son petit nègre, Domingo, a égaré la clef de la cassette de voyage de son maître, où se trouve son écritoire, ce qui fait que sir Charles s'est vu forcé de vous prier, par mon canal, de vouloir bien excuser ce péché contre la politesse et l'usage, auquel une dure nécessité a pu seule le réduire. Les plumes et le papier, enfin tout ce que l'aubergiste lui a apporté pour écrire était si mesquin, si affreux, qu'il n'a pu absolument s'en servir.

— Cela m'étonne, répondit M. Kleeborn ; l'hôtel d'Angleterre est ordinairement pourvu de ce qu'il y a de mieux et de plus élégant.

— Parole d'honneur, tout-à-fait impraticable ! fabrique française ; impossible d'écrire, répéta Wilkinson. Du reste, sir Charles vous fait demander la permission d'oser se présenter chez vous après son dîner ; il veut seulement ôter ses habits de voyage, et se

reposer de la fatigue de la route. Nous voyageons avec la plus grande vitesse, et les chemins dans votre Allemagne sont si détestables ! »

M. Kleeborn répondit qu'il serait charmé de voir M. Wissman.

« J'aurai l'honneur de le dire à *sir Charles*, » répliqua le secrétaire en pesant sur ce mot ; il sortit comblé de politesses.

M. Kleeborn eut le temps de se remettre un peu de l'étonnement que lui avait causé la subite arrivée de son gendre futur, et de tout ce qu'il venait d'entendre. Il se promenait dans son salon les mains derrière le dos, et sa physionomie ressemblait à une journée du mois d'avril ; tantôt elle rayonnait de joie comme le plus beau soleil, tantôt elle était couverte de sombres nuages annonçant l'explosion de l'orage. Il ne disait pas un mot, mais sifflait tout bas en continuant sa promenade, comme il en avait l'habitude lorsque quelque chose le contrariait. Toutes les autres personnes de la famille paraissaient aussi plus ou moins préoccupées ; Agathe et Babet étaient comme pétrifiées : le prince, le secrétaire, *sir Charles*, les écuyers, le singe, roulaient pêle-mêle dans leurs petites cervelles.

Angéline, qui avait pris peu de part à ce qui venait de se passer, se glissa derrière le fauteuil de Victorine, et restait à contempler cette bonne amie avec l'expression du plus tendre intérêt et d'une profonde tristesse. Victorine elle-même, quoique plus pâle qu'à l'ordinaire, était assise à côté de sa tante sans avoir l'air abattu; au contraire, ses yeux étincelaient d'indignation, sa tête était relevée comme celle de quelqu'un qui se prépare à soutenir bientôt de violens combats et à défendre courageusement sa vie. Un sourire presque imperceptible, mais un peu ironique, se faisait remarquer sur les lèvres minces de la chanoinesse, tandis que ses yeux perçans suivaient tous les mouvemens de son beau-frère. Celui-ci parcourut quelque temps encore son salon à grands-pas, puis il s'arrêta tout-à-coup devant Victorine, comme s'il avait voulu lui dire quelque chose; mais il se détourna presque aussi subitement, et recommença sa promenade. Le plus parfait silence, que personne n'avait envie d'interrompre, régnait dans l'appartement.

« Hem, hem, dit enfin M. Kleeborn en toussant pour se préparer à parler, hem,

hem, il faut bien qu'il ait un secrétaire puisqu'il est consul hollandais à Londres; mais il me semble qu'en voyage.... » Il attendait une remarque, personne ne dit rien. Il continua : « Les temps ont changé depuis ma jeunesse; moi je ne voyageais pas ainsi; mais autres temps, autres mœurs, et quand on a la fortune de ce jeune homme on peut bien.... hem, hem.... » Son accès de toux l'avait repris. Il se fit un nouveau silence et il recommença sa promenade; mais après quelques instans, M. Kleeborn, s'arrêtant encore devant sa fille, lui dit : « Victorine, tu as entendu ce qui vient de se passer, tu sais qui est arrivé, qui nous attendons; il me semble que tu ferais bien de profiter du temps qui te reste pour aller t'habiller.

— Et nous aussi, cher oncle, s'écria Babet, il faut nous habiller, n'est-ce pas?

— Êtes-vous toujours là? lui dit M. Kleeborn brusquement; faites ce que vous voudrez, on ne songe pas à vous. »

Babet se glissa comme une souris vers la porte, fit signe à Agathe de la suivre, et toutes deux disparurent. Angéline les suivit bientôt sur un coup d'œil de la tante, qui resta seule avec sa nièce et son beau-frère.

« Madame ma sœur, dit alors M. Kleeborn en s'asséyant à côté d'elle et lui prenant la main, vous êtes une femme de beaucoup d'esprit et de bon sens, je le sais depuis longtemps, et vous me comprendrez, j'en suis sûr. Le jeune homme que nous avons vu arriver à l'hôtel d'Angleterre, il y a une heure, sûrement avec un faste un peu frappant, est, à ce que je viens d'apprendre, le fils d'une des premières maisons de banque d'Amsterdam, que ses richesses immenses autorisent à faire en effet plus de dépense que mille autres ; je dois même, à quelques égards, lui savoir gré de se montrer ici d'une manière très-brillante ; vous avez assez de pénétration pour savoir ce que je veux dire ; mais venons au fait. Il y a dix ans que le père Wissman, lorsque tout le monde m'abandonnait, mes amis, mes parens ; oui, madame ma chère sœur, des parens sur lesquels j'avais quelque droit de compter.... tout mon sang bouillonne quand j'y pense.... maudit soit les.... mais vous, vous n'en pouvez pas davantage ; ce n'est pas votre faute, et je défendis bien à feu ma femme de vous en écrire un mot ; votre petite fortune entière n'aurait pas suffi pour me tirer de peine, chère sœur. Eh bien !

le père Wissman, le père de ce jeune homme, vint à mon secours sans que je le lui eusse demandé, et me sauva bien plus que la vie ! Toi-même, Victorine, tu lui dois..... Mais suffit, Dieu soit loué, tout cela est passé, je m'en suis tiré avec honneur. Ce qui est bien sûr, c'est que je ne l'aurais pas pu sans mon ami d'Amsterdam ; sans lui, nous n'en serions pas où nous en sommes ; il y a longtemps que je serais... Dieu sait où... Encore une fois, tout cela est passé, mais je veux rendre au fils ce que le père a fait pour moi, et que la fortune que je lui dois retourne à ses petits-enfants, ainsi qu'aux miens ; n'est-ce pas juste, madame ma belle sœur, n'est-ce pas raisonnable ? pourrez-vous me dire le contraire ; n'est-ce pas mon devoir et celui de ma fille de m'aider à m'acquitter ? Mais à quoi sert de discuter sur ce qui est aussi sûr, aussi fermement résolu, et que la parole d'un honnête homme garantit ? c'est pourquoi, Victorine.... va faire ta toilette.

— J'y vais, mon père, si vous l'exigez absolument, dit-elle d'une voix plus émue que sa contenance ne l'aurait laissé supposer. J'y vais ; mais permettez-moi de vous faire observer que je pourrais recevoir tout le

monde dans la toilette que j'ai à présent, et, quoique je sois très-disposée à accueillir le fils d'un ami, dont vous faites autant de cas, avec toute la prévenance qui convient à votre fille, je ne comprends pas pourquoi je devrais faire une exception à son égard, et me parer pour recevoir la visite d'un jeune homme.

— Une exception ? dit M. Kleeborn d'un ton un peu courroucé.

— Oui, mon père, une exception, répliqua Victorine modestement, mais avec fermeté. Je vous prie, au nom de votre amour paternel, de ne pas oublier ce qui s'est passé entre nous, comme je n'oublierai jamais mes devoirs envers vous ; ma parole donnée solennellement ne doit pas être moins sacrée que la vôtre. Je suis votre enfant, et je prouverai au fils de votre ami toute la considération que je lui dois comme tel, en ne le laissant pas un instant dans l'incertitude sur moi-même, sur mon cœur, sur ma position, sur ma résolution inébranlable, dès qu'il me mettra dans le cas de m'expliquer à cet égard avec lui. Tout cela n'est point un mystère pour vous, mon père, je ne vous en fais aucun ; j'ai tenu strictement la parole qu'un autre

moi-même vous a donnée pour moi, celui à qui je la tiendrai de même; c'est pourquoi je vous supplie.....

— Victorine ! » s'écria M. Kleeborn en quittant son siège avec une telle expression de colère, que la tante se leva aussi promptement, se plaça entre le père et la fille, leur imposant, par un geste, silence à tous les deux. « Vous êtes de singulières gens, dit-elle en souriant; je vous comprends fort bien tous deux : mais peux-tu t'imaginer, Victorine, qu'un homme du monde, tel que celui-ci, viendra se présenter à toi dès le premier moment, comme un époux de village, pour faire une demande de mariage étudiée d'avance; et vous, mon cher frère, oubliez-vous que vous devez regarder votre fille comme une enfant à peine échappée à une maladie que vous jugiez mortelle, comme vous me l'avez écrit vous-même, pour m'engager à venir ici ? En général, on gâte toujours un peu les enfans malades, et lorsqu'ils sont guéris, il faut encore longtemps les ménager, crainte d'une rechute. Victorine vient de vous promettre de recevoir votre hôte convenablement, cela doit vous suffire pour le moment. Ton père, Vic-

torine, ne te demande qu'un peu de toilette, qu'une jeune fille aime toujours à faire; soyez contents tous les deux, et laissez au temps le droit d'exercer son influence.

—Oui, oui, vous parlez très-sagement, madame ma très-chère sœur, répondit M. Kleeborn évidemment calmé, vous avez raison; oui, le temps seul fait des merveilles, il mène tout à bien, tout arrive avec le temps.» Ce mot calma aussi Victorine. Son père, consolé par l'espoir *du temps*, qui était son grand cheval de bataille, quitta l'appartement pour courir à la Bourse que les événemens de cette matinée lui avaient fait presque fait oublier pour la première fois de sa vie, et Victorine, après avoir embrassé sa tante, passa chez elle pour s'habiller, puisque son père l'ordonnait.

CHAPITRE XV.

Il y avait long-temps que le dîner de la famille Kleeborn (qui ce jour-là avait été court et silencieux) était terminé, la soirée allait finir, la longue rangée de fenêtres du premier étage de l'hôtel d'Angleterre était brillamment éclairée, comme s'il y avait eu une grande fête. Agathe et Babet trouvaient mille prétextes pour s'approcher des croisées, tandis que M. Kleeborn se promenait de nouveau avec une impatience qui s'augmentait de minute en minute : il était établi seul dans un salon, au rez-de-chaussée, où il avait l'habitude de recevoir les étrangers : il attendait la visite qui lui avait été annoncée, et qui n'arrivait point. L'horloge sonna dix heures.

« Je voudrais que le dia.... » commençait-il à s'écrier en frappant du pied ; au même instant la porte s'ouvrit à deux battans, et

sir Charles parut, ressemblant parfaitement à la gravure du dernier numéro du journal des modes. La joie de le voir apaisa la colère et l'impatience du vieux négociant. Une demi-heure se passa en demandes et en réponses, à prendre des renseignemens réciproques sur l'état du commerce : enfin, cependant M. Kleeborn se rappela ce qui amenait le jeune conseil à Hambourg, et, le prenant amicalement sous le bras, il lui proposa, d'un air fin et significatif, de le conduire au salon où sa famille était rassemblée. Déjà ils avaient monté l'escalier, lorsque le vieux Muller, les suivant hors d'haleine, et montant les marches deux à deux, cria : « Monsieur Kleeborn, un mot seulement, voilà un courrier qui vous arrive; c'est probablement la nouvelle que vous attendez de Paris depuis si long-temps.

— Quoi ! » s'écria M. Kleeborn tout ravi de joie en s'arrêtant. Il dit à son hôte : « Mon cher Wissemann, vous m'excuserez sûrement ? d'ici à dix minutes je vous rejoins ; une affaire essentielle m'appelle au bureau ; entrez là en attendant, vous y trouverez ma fille, et vous ferez connaissance. » En disant cela il ouvre à demi la porte, sans regarder

dans l'appartement, pousse le jeune homme en criant seulement : « Victorine, sir Charles Wissman ; » et il vole à son comptoir, tout occupé de l'affaire importante qui l'y attendait.

Malgré l'extrême assurance de sir Charles, fondée sur l'opinion avantageuse qu'il avait de lui-même, il se sentit si non embarrassé, du moins un peu gêné en se voyant introduit de cette manière auprès de la jolie fiancée qui lui était destinée. Mais la jeune personne qu'il trouva au salon le reçut avec une affabilité et des prévenances si marquées, que tout sentiment de timidité, et c'était peut-être pour la première fois qu'il éprouvait quelque embarras en approchant d'une femme, s'évanouit comme une légère vapeur aux rayons du soleil. La manière dont on lui rendit son salut par deux inclinations du genou et de la tête, les deux creux de grâces au coin de la jolie bouche qui lui souriait, des joues fraîches comme des roses, un petit nez légèrement retroussé, des yeux brillans de plaisir, un charmant visage arrondi, toute la fraîcheur de seize ans, et surtout la pantomime si gracieuse, si prévenante, avec laquelle on l'invita à se placer

sur le sofa sans pouvoir prononcer un seul mot intelligible, tout cela était beaucoup plus qu'il n'en fallait pour mettre un jeune homme parfaitement à son aise. Aussi se jeta-t-il avec toutes les grâces négligentes d'un vrai *dandi* (1) du plus haut style, dans un coin du sofa à côté de la belle, au premier signe qu'elle lui fit de sa jolie main. Il la considéra, sans la moindre gêne, au travers de sa lorgnette, depuis le peigne d'écaille qui retenait sur sa tête la riche et brillante touffe de cheveux châains, rangés en nombreuses tresses et bouclés, jusqu'à la pointe du joli petit pied qu'elle remuait par embarras, comme si elle eût voulu dessiner les contours des énormes fleurs du tapis de Turquie. Il put alors détailler tous les charmes de cette mignonne petite figure ; les deux rangs de perles qui brillaient entre les lèvres de corail, un cou blanc comme un cygne, des bras de la même teinte et de la plus belle forme, terminés par une main soignée, ornée de mille petites fossettes ; en un mot,

(1) Nouveau mot anglais qui se naturalisera peut-être en France ; il se compose de petit-maitre, fat, important, suffisant, incroyable, ridicule, etc , etc.

toute cette petite figure un peu rondelette, mais comme pétrie de roses et de neige, plut infiniment au jeune homme, et plus il la regardait, plus il en était enchanté. Elle était placée à côté de lui, et de temps en temps levait sur lui son regard timide : d'abord elle le laissait retomber tout de suite, mais peu à peu elle reprit assez de courage pour faire jouer tous les artifices de sa naïve coquetterie, et se montrer sous l'aspect le plus avantageux. Comme une espèce d'instinct, qui manque rarement aux femmes, lui disait que ce n'était pas sans succès, elle redoubla ses minauderies ; il fit de même, et bientôt ils furent tous les deux parfaitement contens, non-seulement d'eux-mêmes, mais aussi l'un de l'autre, et ne regrettèrent nullement la présence de M. Kleeborn, qui aurait dû, dans la règle, les présenter l'un à l'autre, ce qui aurait fort dérangé le plan de Babet, que le lecteur a sûrement reconnue.

D'abord la conversation se traîna sur le temps qu'il faisait, sur l'état des grandes routes, sur la fatigue d'un long voyage en hiver, mais sans qu'ils en eussent éprouvé de l'ennui ; enfin on parla des superbes chevaux, et l'entretien prit une tournure plus

vive, surtout lorsqu'on en vint à l'intéressant compagnon de voyage de son maître, le charmant petit sapajou. Sir Charles s'anima et raconta quelques anecdotes plaisantes, dans lesquelles son *coco* jouait le rôle principal : l'aimable voisine en rit aux éclats, et comme le rire lui allait fort bien, sir Charles cherchait à l'exciter et y réussissait sans peine. Tous les deux ne songeaient pas que l'heure s'avancait, et sir Charles serait resté tant qu'il y aurait pris plaisir, si, au bout d'une demi-heure, le laquais n'était pas entré pour lui demander excuse de la part de M. Kleeborn de ce qu'il ne pouvait pas reparaitre de la soirée, étant retenu pour la plus grande partie de la nuit dans son comptoir, par des affaires aussi imprévues qu'importantes. Ce fut un avertissement de se retirer, auquel sir Charles fut obligé de se conformer. Il exprima ses regrets à sa jolie compagne ; cette fois ils étaient sincères, et partit en promettant de revenir le lendemain et tous les jours.

« Ce n'est pas une beauté que ma fiancée, comme on me l'avait dit, mais elle est diablement jolie, » murmurait-il entre ses dents en traversant la rue pour retourner à son



hôtel, sans avoir la moindre idée que ce ne fût pas sa future épouse qu'il venait de quitter. Suivant l'usage anglais il n'avait parlé de M. Kleeborn qu'en le nommant par son nom, et ne l'avait point désigné à la jeune beauté comme son père; la jeune personne n'en avait pas parlé du tout. Comme Babet ne pouvait prévoir que sir Charles se présenterait seul, cette méprise n'était pas entrée dans son plan. Elle attendait au salon, avec la famille, l'arrivée de l'étranger; il se fit si long-temps attendre que M^{me} de Falkenhayn, Victorine et Angéline, qui étaient moins curieuses de le voir, pensant qu'il ne viendrait pas, prirent le parti de se retirer; Agathe mourait de sommeil et se coucha; Babet, contrariée d'avoir fait inutilement une belle toilette, résolut de courir la chance d'apercevoir au moins le nouvel arrivé et d'en être vue; elle resta donc encore quelque temps au salon; le reste fut l'effet du hasard. Elle comprit bien d'abord qu'elle était prise pour Victorine, et ne sut comment l'en avertir et se nommer; ensuite elle prolongea volontairement l'erreur en voyant l'impression qu'elle faisait sur ce jeune homme. « Il ne m'a point demandé mon nom, pensait-elle, et si je lui

plais mieux que Victorine, ce ne sera pas ma faute ; je serais trop stupide de refuser un aussi bon parti pour quelqu'un qui ne s'en soucie pas ; je rends peut-être un grand service à ma cousine, qui me paraît avoir tout autre chose en tête que sir Charles. »

Tout émerveillée de la conquête qu'elle croyait avoir enlevée si inopinément à sa cousine, Babet courut, dès que sir Charles fut parti, auprès de sa sœur, pour lui faire part de ce grand événement ; mais Agathe était presque endormie, et témoigna fort peu d'intérêt. « Laisse-moi, lui dit-elle enfin, avec ton Anglais ; s'il n'est ni prince, ni écuyer, je ne me soucie pas de lui ; et puis je t'en demande pardon, Babet, mais je ne trouve pas bien du tout que tu t'occupes tout de suite d'un homme qui t'est complètement étranger, sans songer le moins du monde à ton Théodore. Oh ! quant à moi, je ne serais pas capable d'autant de légèreté, quand même il aurait trente-six lorgnettes et autant de singes. A présent, bonne nuit, si tu peux dormir avec toutes tes folies. »

En effet le cœur ou plutôt la tête de Babet était trop remplie de mille idées confuses pour qu'elle pût se calmer si aisément ; elle

avait besoin de trouver sur-le-champ une confidente, c'est pourquoi, malgré l'heure tardive, elle se glissa chez Victorine, qu'elle trouva couchée, mais encore éveillée : à sa grande frayeur, elle y trouva aussi la tante assise à côté du lit de sa nièce. Toutes deux furent surprises de l'entrée de Babet ; la petite rusée se remit bientôt ; elle raconta en riant, sa rencontre avec sir Charles, et l'erreur de celui-ci, qui l'avait prise pour Victorine, et qui avait causé gaîment avec elle pendant une demi-heure ; elle citait tout cela comme une plaisanterie dont elle avait voulu les amuser. Mais, au lieu des applaudissemens auxquels elle s'attendait, elle reçut de M^{me} de Falkenhayn une sévère réprimande sur son imprudence et son étourderie. « Que ferez-vous demain, lui dit enfin la tante, lorsque sir Charles verra la véritable Victorine ? Il découvrira que vous l'avez trompé. Quelle opinion voulez-vous qu'il prenne d'une jeune fille capable d'un tel enfantillage, pour ne rien dire de plus ? »

Babet confuse baissa les yeux ; et, sans répondre un mot, s'en retourna dans sa chambre. Au milieu de sa joie elle n'avait point pensé aux conséquences de sa démarche.

Chemain faisant dans le corridor, moitié contente, moitié inquiète, elle entendit le son de la harpe d'Angélina : le besoin de parler de ce qui l'occupait était trop fort pour ne pas l'entraîner à entrer encore chez celle-ci, quoiqu'elle n'eût point l'habitude de parler confidentiellement à la mélancolique Angélina : « Dans le fond, pensait-elle, c'est une personne très-bonne et très-sensée, peut-être pourra-t-elle me donner un bon conseil pour me tirer demain, sans trop de honte, de ce pas difficile. » Mais la pauvre Babet était destinée à ne trouver ce soir-là aucune personne qui fût disposée à l'écouter avec intérêt. La pâle Angélina, appuyée contre sa harpe, paraissait écouter avec sa bonté ordinaire, mais en silence, le babil précipité de Babet ; mais elle ne la comprenait pas, elle s'efforçait en vain de s'arracher à ses tristes rêveries, auxquelles elle aimait à se livrer dans le silence de la nuit. Il lui fut impossible cette fois de saisir le sens du flux des paroles qui résonnaient dans ses oreilles moins agréablement que le son de sa harpe ; elle répondit avec une inattention si marquée et d'une manière si décousue, que Babet impatientée sortit pour aller prendre conseil de son

oreiller, le seul confident qui lui restât.

Cette jeune fille réunissait à une imagination très-vive un cœur complètement froid, ce qui se voit si souvent dans le monde ; jamais jusqu'à ce jour elle n'avait eu une idée raisonnable ; mais elle avait épuisé dans son pensionnat une bibliothèque entière de romans sans aucun choix. L'envie et le besoin de varier la vie monotone à laquelle elle était alors astreinte, avait porté jusqu'à la passion son goût pour ce genre de lecture, et les petites intrigues qu'elle employait afin de pouvoir se livrer en secret à cette occupation favorite avaient encore augmenté le plaisir qu'elle y prenait, en l'habituant à la ruse. C'est ainsi qu'elle était arrivée dans la maison brillante de son oncle, la tête remplie des histoires les plus aventureuses ; et comme la manie de lire des romans et de ne lire que des romans excite ordinairement le désir d'en faire soi-même, Babet mourait d'impatience d'éprouver bientôt tout ce qu'elle avait lu avec tant de plaisir. Tous ses vœux, son unique but, sa seule idée était de se rendre célèbre comme l'héroïne de quelque histoire d'amour. L'étudiant Théodore était le premier homme qui lui témoigna une

attention marquée à son entrée dans le monde, il paraissait naturel qu'elle crût trouver en lui son héros; il ne lui vint pas une seule fois dans l'esprit que ce très-jeune homme ne l'avait choisie pour la dame de ses pensées que pour passer agréablement le temps de ses vacances, comme le font la plupart des jeunes gens de son âge. Elle le crut passionnément amoureux, et entama aussitôt avec lui son roman, qui n'existait que dans sa tête, malgré toute l'importance qu'elle y mettait en en parlant à sa sœur. Tout alla à merveille tant que les vacances durèrent, mais dès qu'elles furent finies, Théodore retourna à Gottingen, et le roman, qui n'était pas très-avancé, fut fini. Babet ne savait seulement pas si jamais elle reverrait son héros; mais elle conserva de cette petite intrigue une imagination encore plus exaltée et un vide très-sensible dans son existence, qui la rendaient tous les jours de plus mauvaise humeur. Elle tâcha pendant quelque temps de se contenter de sa douleur imaginaire sur le départ de Théodore; mais elle en fut bientôt fatiguée. Il lui fallait un nouvel objet pour retrouver sa vivacité accoutumée; sir Charles fut donc une appari-

tion très-agréable. L'éclat dont il était environné, l'espoir d'entrer victorieuse en lice avec la belle mademoiselle Kleeborn, qui jusqu'alors avait été si hautement préférée, contribuait à flatter son amour-propre, tandis que la singularité de l'entourage de sir Charles occupait si puissamment son imagination ; la figure du nouveau venu était d'ailleurs tout-à-fait ce qu'il fallait pour faire impression sur une jeune fille telle que Babet. Il pouvait passer, en général, pour un bel homme ; grand, mince, bien tourné ; mais toute sa personne, toutes ses manières indiquaient cette satiété de la vie, qui de nos jours devient trop souvent la suite de la jouissance prématurée et immodérée de tous les plaisirs qu'elle peut offrir. Le relâchement des traits réguliers de sa physionomie, vraiment agréable lorsqu'il n'affectait pas un profond ennui, l'abattement peu naturel à son âge qui régnait dans toute sa tenue, et qu'il cherchait à augmenter par sa nonchalance et son indifférence dictées par la mode, l'exagération de son élégant costume, lui donnaient, aux yeux de Babet, l'aspect le plus intéressant, et le rendaient complètement semblables à tous les merveilleux du jour, dont

elle avait lu les romanesques aventures.

Pendant la nuit qui suivit leur rencontre, la première qu'elle eût passée entièrement blanche, elle pensa tant à lui, se répéta si souvent chacune de ses paroles, s'expliqua chacun de ses regards, dont elle n'avait point senti toute l'indiscrétion, qu'à la fin elle fut convaincue, non-seulement qu'elle l'aimait, mais qu'elle avait fait sur lui l'impression la plus subite et la plus profonde; c'était ce qu'on appelle dans les romans un *coup de foudre*, une sympathie irrésistible! Elle finit par trouver quelque chose de si romanesque dans la circonstance qui les avait rapprochés; il lui paraissait si plaisant d'avoir été prise pour Victorine, qu'elle oublia toutes les observations de la tante; elle se persuada même que dans l'embarras du lendemain elle ne pourrait que gagner aux yeux de son nouvel adorateur et lui paraître plus intéressante : tout ce que la tante avait dit lui sembla provenir de la crainte, très-bien fondée, de voir sa chère Victorine supplantée. Dès lors elle ne s'occupa plus que de la toilette qu'elle ferait, repassant dans sa tête toute sa garde-robe, pour choisir ce qui pourrait la montrer avec plus d'avantage,

jusqu'à ce que le jour commençant à poindre, elle s'endormit pour songer à sir Charles, et à sa robe de crêpe rose, qui devait achever sa conquête.

CHAPITRE XVI.

LA nombreuse compagnie que M. Kleeborn avait invitée le lendemain pour un dîner somptueux attendait depuis plus d'une heure le héros de la fête, sir Charles Wissman, qui n'arrivait point. La bonne Virnot allait sans cesse de la cuisine à la salle à manger, avec le désespoir qu'éprouvent toutes les bonnes ménagères quand leur dîner brûle. Elle était sur le point de verser des larmes sur tous les mets excellens qu'elle avait préparés, et qui menaçaient de se gâter. Toutes les cinq minutes M. Kleeborn regardait sa montre, et la tante épuisait en vain toutes les ressources de la conversation pour faire oublier aux convives affamés leur pénible attente. Enfin six heures sonnèrent : les portes du salon s'ouvrirent avec fracas, et sir Charles entra, suivi de son secrétaire, avec des airs de grand seigneur si frap-

pans et une aisance si nonchalante, que M. Kleeborn n'eut pas le courage de lui faire sentir, ainsi qu'il l'avait résolu, l'inconvenance de son arrivée tardive. Sir Charles ne gratifia le maître de la maison que d'une salutation muette, puis, sans faire aucune attention au reste de la compagnie, il s'avança droit vers Babet, qui, dans sa belle toilette et ayant ses joues plus foncées que sa robe rose, était placée au bout opposé du salon, dans une embrasure de fenêtre, et assez embarrassée de sa contenance. Mais M. Kleeborn arrêta sir Charles, en lui disant : « Ici, ici, monsieur Wissman, de ce côté; voilà ma fille à côté de sa tante, madame l'abbesse de Falkenhayn. » Sir Charles s'arrêta étonné, comme de la chose la plus inattendue. La figure imposante de l'abbesse fit sur lui l'effet qu'elle faisait sur tout le monde; il s'inclina respectueusement devant elle, puis se tourna du côté de Victorine, richement parée, suivant les ordres de son père, qui lui rendit son salut avec une dignité froide et mesurée, pareille à celle d'une reine. La surprise de sir Charles augmentait visiblement. « C'est apparemment mademoiselle

« votre fille aînée ? » demanda - t - il enfin à M. Kleeborn.

— Ma fille unique, répondit celui-ci; vous le savez, je n'ai que ce seul enfant; déjà hier au soir vous avez vu ma Victorine, n'est-ce pas ? » Sir Charles fut un instant embarrassé pour répondre, mais un regard jeté sur Babet, qui avait su se glisser dans l'intervalle derrière la tante, mit tout de suite au fait un homme aussi expérimenté. Babet lui avait jeté furtivement un coup d'œil suppliant, accompagné du plus doux demi-sourire, mais elle avait à l'instant même baissé les yeux, et la rougeur de ses joues attestait sa vive inquiétude.

Un léger sourire, à moitié ironique, effleura les lèvres de sir Charles; mais il sentit que c'était le moment d'user de quelques ménagemens, il ne fit donc que murmurer à demi-voix quelques paroles inintelligibles, auxquelles M. Kleeborn ne fit nulle attention, parce qu'au même instant les battans de la salle à manger s'ouvrirent, et qu'on vint avertir que le dîner était servi.

« J'avais oublié hier que l'aurore précède toujours le soleil, » dit sir Charles à voix basse

à Victorine, en lui offrant son bras pour la conduire à table; mais elle ne répondit rien; elle resta froide et muette jusqu'à ce qu'elle eût regagné sa place, et lui ôta ainsi l'envie de continuer la conversation. Il se tut donc, à demi piqué, et regrettant sa jolie causeuse de la veille : Babet le regrettait aussi, mais rendait grâces au ciel de ce que sa petite étourderie n'avait eu aucun fâcheux résultat.

Dans les repas d'apparat, tel que celui-là, il règne ordinairement au commencement un silence général. Sir Charles profita de ce temps-là pour comparer sa véritable fiancée, placée à côté de lui, avec toute la dignité qu'elle savait prendre, quand elle le voulait, à la petite Babet, qui, semblable à la rose près d'éclorre, s'était placée à peu près vis-à-vis de lui; il ne pouvait se dissimuler qu'à côté de Victorine, éblouissante de beauté, elle ne paraissait plus qu'une jolie soubrette; mais elle ne lui plaisait pas moins pour cela; il éprouvait même une espèce de dépit intérieur que ce ne fût pas elle qui lui fût destinée, d'autant plus que sa belle voisine conservait dans son maintien une politesse qui avait l'air de l'indifférence, et était tout-à-fait décourageante, tandis que Babet prêtait une

oreille attentive à la moindre de ses paroles, souriait avec l'affabilité la plus recherchée; lui lançait sans cesse des regards languissans, poussait des soupirs étouffés, et lui donnait enfin toutes les marques d'un vif intérêt.

Vers le milieu du repas la conversation s'anima et devint plus générale. M. Kleeborn commença à s'entretenir avec sir Charles, et à s'informer de ses anciennes connaissances de Londres, de leur santé, et surtout de leur fortune; mais il n'obtint que des réponses vagues, incomplètes, et enfin l'assurance donnée avec une froideur dédaigneuse et laconique, que sir Charles connaissait ces messieurs tout au plus de nom ou par des relations tout-à-fait commerciales, et qu'il n'avait avec eux aucun rapport personnel. M. Kleeborn se tut, évidemment mécontent; et sir Charles aussi garda dès lors un silence réservé, jusqu'au moment où l'un des convives parla de ses beaux chevaux qu'il avait admirés dans les écuries de l'hôtel. Alors il s'anima tout autant que son fidèle secrétaire l'avait fait la veille; il entretint l'assemblée de récits de courses et de paris considérables qui avaient été gagnés d'une ma-

nière presque incroyable. Il ne manquait jamais, à chaque anecdote qu'il racontait, d'interpeller Wilkinson, qui avait toujours quelque circonstance à y ajouter pour la rendre plus piquante ou plus merveilleuse. Des chevaux il passa aux fêtes et aux *route* de la haute noblesse de Londres; puis à l'Opéra italien, et au mérite des chanteurs et des danseuses. Il citait avec une sorte d'exaltation, comme étant au nombre de ses amis les plus intimes, tous les lords, comtes et vicomtes les plus distingués; aucun nom plébéien ne lui échappait. Il exalta avec emphase les merveilles de Brighton, et parla avec enthousiasme du plaisir dont il avait joui dans ce séjour enchanteur et dans la société du prince régent.

M. Kleeborn pouvait à peine cacher sa mauvaise humeur en écoutant toutes les farfaronades de ce jeune homme; on voyait qu'il ne pouvait plus se contenir, ce qui mettait tous les convives mal à l'aise.

« Permettez-moi une question, dit-il enfin en s'adressant à sir Charles; vous parlez toujours comme si vous étiez anglais de naissance, et cependant, si je ne me trompe, vous êtes hollandais, puisque vous êtes le fils de

mon très-honorable ami et correspondant Jean-Péters Wissman et compagnie, d'Amsterdam.

— Et très-sûrement cet honorable ami est mon vieux papa, dit sir Charles en riant; le claret et le vin de Champagne, dont il avait bu abondamment, paraissait l'avoir singulièrement animé. Oui, oui, le vieux Wissman, que toute la terre sait être une des figures les plus marquantes à la bourse d'Amsterdam, dit être mon père, et il est hollandais; malgré cela j'ai l'honneur, moi, d'être aussi bon anglais que si j'étais né à côté de la Tamise. Je pourrais même avec le temps devenir lord-maire de Londres, comme si j'y étais né, s'il m'était humainement possible d'habiter dans la fumée de la citée, de ce quartier si sale et si trafiquant; mais je préfère vivre avec mes égaux dans le quartier de la cour, quoique je sois obligé d'avoir mon bureau près de la bourse. Je ne m'effraie point de l'énorme distance de là à mon hôtel, quand ma présence y est absolument nécessaire. En deux heures on peut faire bien des choses essentielles, et mes braves chevaux font en si peu de temps ce trajet, que souvent je suis de retour chez

moi avant qu'il soit jour chez mes amis ou mes amies. »

La physionomie du maître de la maison se couvrait de nuages toujours plus menaçans, au point que la tante, qui ne le perdait point de vue, commençait à craindre l'explosion de l'orage qui se formait au dedans de lui, ce qui, dans son idée et suivant le sentiment délicat des convenances qu'elle possédait, lui aurait été insupportable, lors même que Victorine aurait été délivrée par là des recherches de sir Charles. Tout ce qui pouvait blesser le plus légèrement les strictes règles de la bienséance était tellement hors de son caractère, qu'elle éprouvait une espèce de fièvre-toutes les fois qu'elle pouvait pressentir la possibilité qu'on s'en écartât.

C'est pourquoi elle s'empressa de prévenir une scène aussi désagréable, en interpellant à son tour sir Charles, et lui demandant en riant comment on pouvait être à la fois hollandais et anglais.

« Cela ne se peut pas, en effet, répondit le jeune baronnet; et j'ai déjà dit que j'avais l'honneur d'appartenir uniquement à la Grande-Bretagne. J'ai abandonné la Hollande à mon père; c'est à ma mère que je dois

d'être anglais ; cependant elle n'était elle-même qu'une bonne et simple hollandaise, native de Rotterdam ; mais elle eut la complaisance de me mettre au monde à bord d'un bâtiment de la compagnie des Indes. Aucun de vous n'ignore sans doute que par cet heureux incident je suis aussi complètement naturalisé anglais que si j'étais né à Londres.

— Ce fut assurément un hasard infiniment favorable que celui qui vous donna une autre patrie que celle de votre famille, dit un homme âgé de la société, que le singulier ton de sir Charles paraissait fort divertir.

— Oui, monsieur, bien sûrement, répliqua le jeune homme, et je ne puis assez en bénir mon heureuse étoile. Cependant ce hasard, si heureux pour moi, eut aussi son côté fâcheux : ma bonne mère, qui revenait de la Jamaïque, fatiguée d'un long voyage sur la mer, prolongé par un concours de circonstances, paya le don de ma vie de la perte de la sienne ; et, depuis vingt-six ans, elle repose sous quelque banc de corail au fond de l'Océan. Mon père en fut tellement affecté, que, dans mon enfance, il ne pouvait supporter ma vue, et qu'il me laissa en Angleterre lors-

qu'il retourna à Amsterdam : vous voyez que toutes les chances étaient en ma faveur. Mais permettez-moi, madame, de vous proposer de boire un verre de vin de Champagne avec moi, à la manière anglaise, pour noyer ces tristes souvenirs qu'on ne devrait jamais réveiller, et moins à table que partout ailleurs. »

M^{me} de Falkenhayn répondit sèchement, avec une froide dignité, qu'elle ne buvait pas de vin. Sir Charles la regarda en pitié, vida son verre d'un trait, et reprit la parole : « La meilleure preuve, dit-il, que l'on me considère comme un véritable anglais dans ma patrie, c'est que l'année passée j'ai eu l'honneur d'être créé chevalier baronnet à Brighton, et nul étranger ne peut être revêtu de cette dignité dans la vieille Angleterre. Actuellement je puis dire comme Falstaff (1) de spirituelle mémoire : *I can make any Jane à lady* (2) qui voudra m'accorder sa main. »

Il se fit tout-à-coup un silence général d'indignation. La plupart des convives supposaient les rapports dans lesquels sir Charles

(1) Personnage des comédies de Shakespear.

(2) Je puis faire une lady de chaque petite Jeanne, etc.

se trouvait avec la maison hospitalière où il était si bien reçu et que chacun honorait; ces derniers propos si impertinens, et la légèreté, l'insensibilité avec laquelle il parlait de la mort de sa mère, avaient révolté tout le monde. Le malaise général qui en résulta hâta le moment où l'on quitta la table, au grand contentement de chacun.

Cependant un seul couple dans le nombre des convives ne s'était aperçu de rien de ce qui venait de se passer, c'était Agathe et celui qu'elle nous a déjà fait connaître dès la première page, sous le nom *du noir*, qui était placé à ses côtés. Elle avait été tellement surprise de le voir invité au dîner de son oncle, qu'elle pouvait à peine croire que ce fût une réalité, et qu'elle craignait de rêver. Elle n'avait point entendu parler de son retour à Hambourg, qui datait seulement de la veille, après une assez longue absence, ni de la visite qu'il avait faite le matin à M. Kleeborn. Elle se félicitait d'avoir eu assez de pouvoir sur elle-même pour ne pas jeter des cris d'étonnement et de joie en le voyant tout-à-coup entrer dans le salon. Ce jeune officier, très-bien né et recommandable par sa bonne conduite, avait passé du grade de lieutenant

à celui de capitaine, et se trouvait en garnison avec son escadron dans une ville des environs. Il fallait qu'il eût bien des choses à raconter à sa jeune voisine pendant tout le repas où l'un et l'autre oublièrent même de manger; il n'avait cessé de s'entretenir avec elle ou plutôt de lui parler très-bas. Agathe, contre sa coutume, ne disait mot, mais l'écoutait attentivement en baissant les yeux; ses joues étaient cramoisies; quelquefois elle hasardait de lever timidement les yeux sur la tante, placée à peu près vis-à-vis d'elle, mais elle les détournait promptement en rougissant plus encore lorsqu'elle rencontrait le regard pénétrant de celle-ci. Pendant que l'on servait le café, elle prit la résolution de s'approcher d'elle et de lui dire à l'oreille : « Ah ! chère tante, que de choses n'ai-je pas à vous dire ! »

— Vraiment ? lui répondit la chanoinesse en souriant; et si je te disais, moi, que je sais déjà sur le bout du doigt tout ce que tu as à m'apprendre.

— Grand Dieu ! vous avez tout entendu ! et pourtant il parlait si bas ; d'autres que vous peuvent aussi l'avoir entendu.

— Sois tranquille, ma prudente Agathe,

dit la tante en lui faisant une petite caresse de la main sur la joue, sois tranquille, c'est avec les yeux que j'ai écouté, et c'est ce que tout le monde ne sait pas faire. »

Agathe, bien contente, lui baisa la main :
« Moi je ne répondais rien, lui dit-elle.

— Et cependant j'ai pu t'entendre aussi. »

Agathe alla s'asseoir dans un coin; *le noir* fut bientôt derrière sa chaise, et causa avec elle comme s'il ne lui avait rien dit encore. Agathe n'aurait pu dire avec certitude si le bel anglais était ou n'était pas dans la chambre; Babet, en revanche, ne perdait pas une de ses paroles et pas un de ses regards : et cette fête où les petites nièces de M. Kleeborn devaient jouer un rôle très-secondaire, ne fut intéressante que pour elles deux.

CHAPITRE XVII.

LA compagnie s'était rassemblée trop tard pour ne pas se séparer de même ; il ne put donc point y avoir ce soir-là de communication mutuelle entre les membres de la famille sur ce qui s'était passé. Mais, dans la matinée suivante, M. Kleeborn alla trouver la tante dans son appartement, où il n'était pas entré depuis le jour de son arrivée, ce qui annonçait quelque chose d'extraordinaire.

« Madame ma très-chère sœur, lui cria-t-il sur le seuil de la porte avec un visage rayonnant, si tout va bien et que vous en soyez d'accord, nous aurons deux mariages dans la maison, et nous pourrons célébrer deux nocces à la fois. Dans ce moment le capitaine Horst vient de me demander Agathe en mariage. Le jeune militaire s'y prend vivement comme vous voyez ; arrivé hier, fiancé aujourd'hui ; mais il agit loyalement, à la vieille

mode, s'adressant d'abord à l'oncle, et c'est ce qui me platt. Il n'a pas fait comme un jeune homme que je ne veux pas nommer, et dont il ne sera plus question, j'espère; il n'a point commencé à mon insu une intrigue amoureuse avec la jeune fille, mais il est allé droit au fait. Il est vrai que je n'aime pas beaucoup les militaires, et je ne donnerais jamais ma fille à quelqu'un qui porterait un uniforme, fût-ce même un général; mais pour Agathe c'est autre chose, quoiqu'elle ait aussi une jolie fortune. »

M^{me} de Falkenhayn objecta la grande jeunesse. « Il est vrai que c'est encore une enfant, reprit M. Kleeborn; à peine a-t-elle dix-sept ans. *Mais on ne se repent jamais de s'être marié trop jeune*, dit le proverbe; d'ailleurs le jeune Horst est à son aise, il est le fils d'un riche négociant de Stetin que j'ai fort bien connu autrefois, et son frère aîné continue la maison; ainsi il tient au moins au commerce. C'est donc un parti convenable à tous égards, assez égal quant à la naissance et à la fortune. Il pourra avancer dans son état. La croix de fer dont il est décoré, et surtout son prompt avancement, prouvent qu'il s'est bien battu. Je

l'ai donc prié de revenir demain matin chercher la réponse, à la garde de Dieu. Il est obligé de repartir demain soir, et si Agathe n'y répugne pas trop, il me semble que..... Mais je ne veux rien décider sans votre avis, madame ma chère sœur; vous êtes une femme vraiment sensée, je vous prie donc de me donner vos bons conseils et de me dicter ce que je dois répondre demain matin à ce jeune homme. »

La tante trouvait bien que ce mariage était un peu précipité, elle s'intéressait au bonheur futur d'Agathe, ayant conçu beaucoup d'amitié pour cette bonne et naïve jeune fille; mais elle considérait aussi combien il était à désirer de l'éloigner de la société dangereuse de sa sœur et de la maison de son oncle où elle était sans surveillance, exposée à mille dangers dans le tourbillon continu du grand monde. Cependant elle ne voulut point donner de conseil positif à son beau-frère, elle savait trop bien que, semblable à la plupart des hommes, il n'en demandait que pour suivre ses propres idées; mais elle lui promit de sonder le cœur d'Agathe, et c'était dans le fond tout ce qu'il voulait. Elle demanda aussi une entrevue avec le jeune

Horst, et son beau-frère la lui promit. Elle voulait ainsi apprendre à connaître mieux ce jeune homme, auquel on allait confier le bonheur d'une aimable et innocente enfant qui devait commencer à entamer avec lui le côté sérieux de la vie.

M. Kleeborn amena ensuite la conversation sur le jeune Wissman; et, à la grande surprise de la tante, tout le mécontentement visible qu'il lui avait inspiré la veille paraissait s'être complètement dissipé : « Sûrement, dit-il, Charles n'est pas tout-à-fait tel que je l'attendais; et je serais fort aise qu'il fût différent à quelques égards : les airs de prince qu'il tâche sans cesse de se donner me plaisent tout aussi peu que ses éternelles jactances sur ses amis de haute qualité; nous savons tout aussi bien nous-mêmes ce que nous valons. Je ne puis non plus le louer d'avoir honte en quelque sorte d'être négociant, et son luxe est aussi par trop grand; mais il est encore jeune, et la raison ne devance pas les années. Moi-même n'ai-je pas été jeune et étourdi? il est vrai que je ne l'ai jamais été comme lui, c'était tout autre chose. Vous le savez, madame ma chère sœur, il y a trente ans que tout allait autrement : autres

temps, autres mœurs, et lorsqu'on devient père de famille, on se calme de soi-même.

— Je ne puis en disconvenir, dit M^{me} de Falkenhayn, la suffisance démesurée de ce jeune homme m'a profondément révoltée. Il me paraît aussi dénué de tout sentiment; et je vous prie, mon frère, de réfléchir bien mûrement. Croyez-vous que Victorine puisse espérer d'être jamais heureuse avec un tel mari, et qu'elle supporte avec calme et courage les chagrins dont elle sera menacée?

— Tout cela s'arrangera, madame ma très-chère sœur, interrompit M. Kleeborn; je conviens de tout ce que vous dites sur la fatuité, sur l'arrogance de sir Wissman, vous voyez que je suis équitable, et que j'avoue ce qui est vrai; mais tout cela n'est que folie de jeunesse, qui passe lorsqu'on avance en âge, surtout chez les Hollandais; et il a beau se dire anglais, il est et hollandais il sera, malgré son titre de chevalier baronnet. Ils ont un proverbe en Hollande; on demande lorsqu'il est question d'un jeune homme: «A-t-il déjà fait des crâneries, ou en fera-t-il?» C'est sans comparaison comme la gourme à un cheval; il faut qu'il y passe une fois en

sa vie. Un père sensé choisira plutôt un gendre qui a déjà payé sa dette à la jeunesse, que celui qui, dès son enfance, aura toujours été tranquille et raisonnable, et aura son paroxysme de folie quand il sera marié. Sir Charles est dans le plus fort du sien, attendons qu'il soit passé; c'est pourquoi je ne veux point hâter l'explication entre lui et Victorine; il faut auparavant qu'il émousse un peu ses griffes. Ces deux jeunes gens n'en seront pas moins unis un jour, le parti est trop avantageux à tous les deux pour y renoncer; le père Wissman et moi nous nous sommes donné parole que le mariage se ferait.

Dans ce moment Victorine entra, et son père s'adressa tout de suite à elle, en lui disant avec l'accent de l'amitié : « Ecoute, chère petite, fais-moi le plaisir, je t'en prie, de mettre de côté les simagrées qui ne te mènent à rien, tu sais que je ne les aime pas, tu feras beaucoup mieux de te résigner de bonne grâce à des choses qui ne peuvent changer. Je ne te demande pas seulement si Wissman te plaît, je sais ce que tu me répondrais, mais je te conseille amicalement de faire en sorte qu'il te plaise, car il sera ton

mari et mon gendre, c'est ce qui est certain. Nous autres négocians et pères, nous ne manquerons pas à notre parole donnée, parce que nos enfans sont tous les deux fous, chacun à sa manière, et qu'ils ne savent pas ce qu'ils veulent ni ce qui leur convient.

— Cher père, » dit Victorine d'un ton suppliant..... Mais il ne lui laissa pas le temps de continuer : « Chut ! chut ! s'écria-t-il, tout ce que tu pourrais me dire serait inutile, et tu n'en resterais pas moins la fiancée de Charles Wissman. Cependant il est inutile que personne, excepté nous, le sache en ce moment ; aussi je n'exige de toi que de te regarder comme invariablement engagée et promise, sans t'en donner extérieurement l'apparence : on le saura toujours assez tôt. Comporte-toi seulement amicalement et poliment avec ton futur, il t'en saura gré quand vous serez mariés ; attends ce moment avec calme et comme il convient à une jeune fille bien élevée. Ne te donne pas l'air, par trop de prévenances, ni d'aucune manière, de vouloir provoquer une explication de sa part, ce ne serait pas digne de ma fille ; l'explication viendra une fois, sois en sûre. J'ai toujours été content de toi, excepté sur un

seul article qui, j'espère, est maintenant à jamais effacé; tu t'es toujours conduite de manière à me faire honneur et plaisir, tu ne voudrais pas commencer à présent à manquer à ton père. Il n'y a rien au monde à quoi mon cœur tienne autant qu'à ma Victorine; crois, mon enfant, que je n'ai que ton bonheur en vue, et tu m'en remercieras un jour, bien qu'à présent tu n'en sois pas convaincue. La jeunesse est aveugle, nous autres vieillards nous sommes là pour la diriger vers ce qui peut lui être avantageux. N'est-ce pas, mon enfant, tu ne t'opposeras plus à ma volonté? ma Victorine, bonne et raisonnable, ne se refusera pas à me faire du plaisir sur mes vieux jours, pour me récompenser de ce que pendant tout le cours de ma vie je n'ai travaillé que pour elle. »

En disant ces mots, M. Kleeborn, qui s'était subitement attendri, passait une main sur ses yeux, et de l'autre caressait la joue pâle de sa fille; puis il quitta la chambre, très-ému, et ne voulant pas qu'on vît qu'il l'était, tandis que Victorine versait un torrent de larmes : « Ma tante, ma bonne tante, s'écria-t-elle dès que son père fut sorti, voilà ce qui est encore le plus cruel ! Je ne puis

pitie pour la pauvre Victorine. Elle connaissait trop bien alors son caractère pour ne pas comprendre et partager tous les mouvemens dont elle était agitée : elle employa tous ses moyens de persuasion pour la calmer. « Crois-moi, lui dit-elle, ta situation n'est pas, à beaucoup près, aussi désespérée qu'elle te le parait dans la disposition mélancolique où tu te trouves à présent; fais des efforts pour maintenir tes forces, ne les épuise pas par des plaintes inutiles et par une véhémence toujours pernicieuse. Les derniers ordres que tu viens de recevoir de ton père te laissent la liberté de différer, par une conduite prudente, l'explication avec l'époux qui t'est destiné; ton père lui-même désire qu'elle ne soit pas hâtée; tu le peux parfaitement, sans blesser les convenances à l'égard de sir Charles, si tu agis avec circonspection, et je parie que la vanité de cet homme bizarre te facilitera beaucoup la route que tu dois suivre et le rôle que tu as à jouer. Je suis si loin, Victorine, de voir cette affaire en noir comme toi, qu'il y a long-temps que rien ne m'a autant amusée que l'apparition de ce fat, si fort l'opposé de ce que ton père attendait. Je ne veux pas trop relever tes espérances

pour l'avenir, je veux seulement te convaincre que tu as gagné du temps, et qu'il ne tient qu'à toi d'en profiter avec esprit; tu verras que le temps te conduira heureusement au port.

— Au port ! oh oui, au port de l'éternel repos, s'écria Victorine les yeux inondés de larmes.

— C'est là où nous devons tous aborder, répliqua sa tante en essayant tendrement les pleurs de sa nièce chérie; mais jusqu'alors, mon enfant, nous devons suivre l'exemple du pilote expérimenté, qui, lorsque la tempête est déchaînée, ne reste pas immobile, en poussant des cris plaintifs, à regarder l'abîme qui menace de l'engloutir; mais qui se place avec courage au gouvernail, profite de chaque circonstance heureuse pour éviter les écueils, et qui parvient ainsi au terme de sa traversée. Je t'en supplie, Victorine, ne t'épuise pas en réflexions sur ce que tu nommes ton malheur, détournes-en plutôt tes yeux: plus on l'envisage et plus son aspect paraît gigantesque. Je le sais bien, ajouta-t-elle encore en souriant, lorsqu'elle vit enfin sa nièce un peu tranquillisée par ses tendres exhortations, tant que nous sommes jeunes nous aimons la douleur, nous nous y

livrons avec une sorte de volupté, mais nous avons tort; nous lui donnons ainsi le pouvoir d'exercer sur nous son empire, qui paralyse toutes nos forces vitales. Vous autres jeunes filles, bien loin de vouloir lui résister, vous ne vous contentez pas des petits et des grands chagrins que chaque jour enfante ici-bas, mais vous faites encore une provision d'anciennes peines dont vous conservez soigneusement le souvenir pour vous les rappeler un jour, et vous délecter de ces malheurs quand vous n'en avez pas de nouveaux dont vous puissiez vous repaître. »

Cette singulière comparaison fit rire Victorine en dépit de ses larmes, c'était ce que Mina voulait. Après un instant de silence elle continua : « Quand nous avançons en âge nous renonçons de nous-même à ce jeu si dangereux pour notre paix intérieure, c'est pourquoi dans notre vieillesse nous sommes ordinairement beaucoup plus calmes que nos enfans. Nous supportons les pertes et les peines avec une tranquille résignation, que la jeunesse dédaigne comme une faiblesse de sentiment émoussé par les années; mais en cela elle se trompe encore; ce que vous taxez d'insensibilité est souvent le fruit d'une mère

expérience qui nous enseigne la foi et l'espoir, qui nous montre que nous ne perdons ici-bas que pour gagner des biens plus précieux, et que toute séparation nous offre en perspective le moment d'une réunion éternelle.

CHAPITRE XVIII.

VICTORINE et la tante furent bientôt appelées au salon, où sir Charles les attendait pour leur faire une visite du matin. Quoique peu disposées à la gaité, elles ne purent s'empêcher de rire en apercevant le plaisant groupe qu'elles y trouvèrent.

Avec une mine tout-à-fait insignifiante et l'air à moitié endormi, sir Charles était assis ou plutôt étendu négligemment sur un fauteuil; à côté de lui était son gros chien tigré, assis sur ses pattes de derrière, que son maître grattait de sa main derrière les oreilles; et sur son épaule droite siégeait son singe Coco. Sir Charles était vêtu d'une blouse de toile bleu foncé, très-fine, mais parfaitement semblable, pour la forme, à celles que portent les paysans bourguignons et les charretiers brabançons. A cette époque, quelques petits-maitres, donnant le ton à Paris, avaient

essayé d'introduire cette mode pour le négligé du matin, elle avait rapidement passé le Pas-de-Calais, mais n'était point encore parvenue en Allemagne, et n'en paraissait que plus curieuse, plus bizarre. Domingo, le petit nègre, dans son plus beau costume couleur de feu, qui contrastait singulièrement avec la noirceur de son visage, était planté dans une attitude respectueuse à côté de la porte, tenant à la main une longue chaîne d'acier poli et brillant, dont le bout opposé était fixé au collier de Coco.

Devant sir Charles, était Babet debout, présentant au singe avec une frayeur affectée, des bonbons en papillotes, que Coco déployait et dévorait avec mille grimaces, en jetant pour récompense les papiers au nez de sa bienfaitrice, qui assurait, en faisant de petites mines enfantines, que Coco était très-gentil et très-aimable.

Sir Charles contemplait ce spectacle avec une aménité infinie, mais non pas M. Kleeborn ; le dos appuyé contre la croisée, il regardait ce trio d'un air sombre et fâché ; le dépit et la politesse se combattaient visiblement sur sa physionomie. Agathe, assise près de lui, osait à peine lever les yeux de

dessus son ouvrage ; on voyait qu'elle avait quelque chose qui l'occupait exclusivement et l'empêchait de prendre une part active aux plaisanteries de Babet et de Coco, ce qu'elle aurait fait sûrement quelques jours auparavant.

« Pardon, mesdames, dit sir Charles en voyant entrer l'abbesse et Victorine, en se levant lentement, pardon d'avoir introduit ici mon compagnon de voyage ; mais M^{lle} Babet m'a exprimé hier le désir le plus vif de faire sa connaissance, et....

— Oh ! Coco est délicieux ! s'écria Babet en tâchant de caresser le singe toujours perché sur l'épaule de son maître. » Malheureusement Coco n'était pas disposé dans ce moment à la plaisanterie, il montra donc ses dents et ses ongles, et poussa un cri si perçant et si désagréable, qu'elle fit, tout effrayée, un grand saut en arrière. « Fi donc ! Coco, dit sir Charles en souriant de l'air le plus tranquille. Domingo, emportez ce petit malappris. » Mais le *petit* n'en avait pas la moindre envie, il grinçait les dents, tirait les cheveux de son maître, et se lança enfin contre M. Kleeborn avec tant de promptitude, que Domingo eut à peine le temps d'empêcher

qu'il ne se jetât sur lui, en retirant l'animal courroucé au moyen de sa chaîne. Le pauvre nègre eut beaucoup de peine à se saisir du singe; il fallut qu'il se laissât rudement égratigner les mains et le visage, en l'enveloppant d'un joli manteau de velours bleu, doublé de fourrure, pour lui faire traverser la rue. Le gros chien, sur un signe que lui fit sir Charles, suivit de lui-même Domingo, et dès qu'ils furent hors de la chambre, sir Charles se laissa retomber dans son fauteuil, comme s'il eût été harassé des efforts qu'il venait de faire.

« Quelle vilaine bête sauvage ! s'écria M. Kleeborn, enchanté d'avoir un prétexte d'exhaler son dépit, on devrait lui tordre le cou, ainsi qu'à tous ses semblables ; quel plaisir peut-on trouver à en avoir autour de soi ? Passe encore pour des chiens ou des chevaux, ils sont au moins de quelque utilité ceux-là, mais des animaux sauvages, tirés des forêts de l'Afrique et méchants comme des petits démons....

— L'Europe est si apprivoisée, interrompit sir Charles d'une voix traînante et bâillant à demi, et la vie si monotone et si soporifique, que, sans mon petit ami des forêts

de l'Afrique, comme vous l'appellez, je pourrais à peine la supporter. Tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, tout ce dont on jouit, on l'a déjà vu, entendu, on en a déjà joui mille et mille fois; Coco est le seul parmi toutes mes connaissances qui me surprend toujours par son originalité et son génie; au moins ne fait-il pas ordinairement ce que je veux, ce que j'attends de lui, et c'est très-amusant. Mongo, mon chien, a déjà quelque chose de trop humain, aussi est-il beaucoup plus ennuyeux; il est docile, probe, bas, et même poli à sa manière; je le tolère uniquement à cause de son beau manteau et de l'affection qu'il a pour moi : je ne veux pas me donner la peine de m'en défaire, je voudrais qu'on me le volât, et encore suis-je sûr qu'il reviendrait auprès de moi; c'est une fidélité vraiment assommante. »

M^{me} de Falkenhayn voyait que ces discours irritaient M. Kleeborn; dans le fond elle n'en était pas fâchée, mais une scène, un dépit trop marqué aurait blessé les convenances : elle tâcha de donner une autre tournure à la conversation, et l'amena sur les voyages du jeune homme, particulièrement sur la France et l'Italie. Sir Charles

saisit le sujet et commença à raconter, non sans esprit, mais il bâillait si fréquemment, faisait de si longues pauses, perdait si souvent le fil du récit, sans se rappeler ce qu'il venait de dire, qu'il avait complètement l'air de quelqu'un qui ne parle que pour s'empêcher de dormir. Il avait vu cependant tout ce qu'il y a de curieux et d'intéressant dans les pays qu'il avait parcourus. Rien, disait-il, ne lui était échappé, mais rien n'avait rempli son attente, surtout rien de ce que les voyageurs admirent le plus. Il parlait beaucoup d'antiques et d'autres productions des arts qu'il avait achetées en Italie, en ajoutant qu'il en avait une assez grande quantité avec lui, au moins de celles dont le transport n'était pas très-embarrassant; et finit par demander aux dames qui l'écoutaient la permission de les leur faire admirer. « Je serai bien aise, dit-il, de les revoir moi-même une fois, car depuis que je les ai acquises je n'y ai plus pensé; c'est mon secrétaire qui les tient sous sa surveillance, elles ne m'ont intéressé que lorsqu'elles n'étaient pas à moi. J'avais, en les achetant, le plaisir de les enlever à d'autres qui les désiraient; j'envisageais ces acquisitions comme une espèce

de dédommagement des plaisirs de la chasse dont j'étais privé dans ces pays, et les *cicerone* romains avec leurs longs naseaux, remplaçaient admirablement mes chiens de quêtes. Ces messieurs m'ont sûrement horriblement triché, mais je ne voulais pas m'en apercevoir, cela m'aurait donné trop de peine. C'est, dans le fond, une folie d'échanger son or contre du fer rouillé et des morceaux de marbre vermoulus; mais que ne ferait-on pas par ennui? et l'on ne respire que l'ennui en Italie, et surtout à Rome. »

On vint par hasard à parler des manufactures et de leurs produits; sir Charles donnait toujours la supériorité en tout genre à sa prétendue patrie, l'Angleterre, mais il parla surtout de ce qu'il avait vu ailleurs dans ce genre avec beaucoup d'intelligence et de connaissance. Il répondit à plusieurs questions que lui adressa M. Kleeborn, de manière à le satisfaire; de sorte que l'honnête négociant se réconcilia peu à peu avec lui, et oublia les bêtes africaines. Sir Charles entre autres parla avec beaucoup d'éloges de la fabrique de coraux de Marseille, et sortit enfin de dessous sa blouse un petit écrin, qu'il offrit à Victorine comme une preuve de la

grande perfection de ses ouvrages. Celle-ci avait jusqu'alors gardé un profond silence sans prendre aucune part à la conversation. L'écrin contenait une parure complète des plus beaux coraux, mais dont la plus grande valeur consistait dans leur monture singulièrement élégante.

Victorine et la tante admirèrent et vantèrent ces bijoux, plutôt par politesse que par goût; mais Babet, qui s'était tout de suite rapprochée, ne cessait pas de les contempler, de parler de chaque pièce avec beaucoup de vivacité et d'exagération. « Quelle magnifique parure! s'écria-t-elle; oh! la délicieuse croix, et ces superbes pendans d'oreille; non, il n'y a rien de pareil dans le monde, » etc., etc.

Elle continua si long-temps et si haut sur ce ton, que Victorine finit par en avoir honte pour elle, et remit le tout dans l'étui. Sir Charles saisit ce moment pour quitter son fauteuil; et Victorine le voyant prêt à partir, le pria de ne pas oublier son écrin, qu'elle lui remit après l'avoir fermé.

« Mon écrin! lui dit-il du ton le plus naturel, en refusant de le prendre; il n'est point à moi, mademoiselle, il est à vous, et...

— En vérité, dit Victorine avec un ton un

peu ironique, ou vous êtes bien distrait, ou vous possédez au plus haut degré l'art si difficile de plaisanter avec un air sérieux, puisque vous feignez de ne plus reconnaître ce qui vous appartient.

— Je vous proteste, mademoiselle, que... »

Victorine ne le laissa point achever. « Monsieur, lui dit-elle avec une nuance de fierté, mêlée d'une extrême politesse, et du ton le plus sérieux, je vous prie de ne pas vous donner la peine d'excuser cette méprise ; je suis déjà parfaitement convaincue que ce n'était qu'un moment de distraction de votre part ; je ne pourrais jamais imaginer que vous fussiez capable de vous permettre dans cette maison de semblables plaisanteries, et bien moins encore que vous pussiez avoir l'idée de m'offrir un tel cadeau. »

Sir Charles reprit alors son écrin avec une indifférence apparente, mais intérieurement il étouffait de colère contre sa belle et fière future. Il salua légèrement sans dire un seul mot, et sortit.

« J'en appelle à vous-même, mon père, dit Victorine, dès qu'il eut passé le seuil de la porte, pouvais-je agir différemment ? » Elle prévint ainsi le reproche et le courroux de

M. Kleeborn ; il n'était pas préparé à cette question, qui lui rappelait les règles de conduite qu'il avait lui-même données à Victorine dans cette même matinée, et ne sut que lui répondre ; il se borna donc à secouer la tête, et sortit sans prononcer un mot, mais fort mécontent de Victorine et de sir Charles.

CHAPITRE XIX.

SIR Charles, rentré chez lui, se promenait comme un furieux dans sa chambre avec une activité dont il ne paraissait point capable. « La folle ! l'orgueilleuse ! s'écria-t-il ; ne se donne-t-elle pas des airs comme si elle était une reine ! faut-il donc ne l'aborder qu'à genoux ? Ah ! si elle n'était pas la fille du riche Kleeborn... »

Marcellin, son valet-de-chambre et son confident, tâchait de l'apaiser, mais ce fut long-temps en vain. Enfin, il s'avisa de lui demander s'il ne trouverait pas très-amusant, pour varier, et pour la rareté du fait, de triompher de la fierté d'une prude, et de la soumettre, surtout lorsqu'on se propose de l'épouser.

« Le drôle a raison, dit sir Charles ; il y a quelque chose de piquant dans la manière d'être de cette jeune fille ; elle est d'ailleurs si

parfaitement belle ! et sa fierté ne lui sied pas mal, il faut en convenir ; lorsqu'elle sera adoucie par l'amour, et que j'aurai fait tourner cette belle tête, elle sera délicieuse. Eh bien, essayons ; il serait vraiment dommage de faire échouer les projets de nos vieux parens, et que les millions du papa Kleeborn passassent en d'autres mains. Cette fière Diane doit être matée : va, Marcellin, elle trouvera en moi son Endymion ; nous verrons si cette petite orgueilleuse ne peut pas être apprivoisée. »

Ce projet arrêté, et après s'être mis sous les armes et avoir passé quelques heures à sa toilette, il retourna le même soir à l'heure du thé dans la maison Kleeborn. Il se conduisit avec Victorine comme s'il ne s'était rien passé qui eût pu lui déplaire ; il parla beaucoup et bien. Voulant inspirer à Victorine de la jalousie, il fut rempli d'attentions pour Babet, et se donna beaucoup de peine pour entretenir, de la manière la plus agréable, un cercle nombreux de jeunes personnes qui se trouvaient rassemblées, dans l'intention de voir le bel étranger, dont les singularités commençaient à faire du bruit.

La soirée allait se terminer, lorsque sir Charles proposa un jeu de loterie ; tout le

monde, à l'exception de Victorine et de la tante, accepta avec joie cette proposition. Madame de Falkenbayn aurait voulu s'y opposer; mais la crainte de paraître trop bizarre la fit enfin consentir à ce que sir Charles demandait à la société. Domingo, sur l'ordre de son maître, apporta un grand panier rempli de ces joujoux insignifiants que chacun connaît sous le nom d'*attrapes*, et qui servent à cacher les petits cadeaux qu'on se donne à la nouvelle année ou aux jours de fêtes.

Le jeu commença : sir Charles sut le diriger avec adresse. A la fin chaque dame avait gagné quelque bagatelle : des petits paniers, par exemple, des fruits, des nids d'oiseaux, des bonbonnières, et d'autres riens faits en paille ou en carton, mais dont l'intérieur était plus riche que l'extérieur. La tante et Victorine ayant mis de côté leurs lots sans les ouvrir, toutes les autres femmes suivirent leur exemple, pensant qu'il ne serait pas convenable de faire autrement. Babet seule ne pouvait dompter sa curiosité; elle essaya d'entr'ouvrir un gros ananas qui lui était tombé en partage; mais un signe de sir Charles, qui ne put lui échapper, parce

qu'elle le regardait sans cesse, lui fit abandonner son entreprise. Toute la parure de coraux, avec un grand nombre d'autres petits bijoux de prix, avait été distribuée de cette manière à la société; Victorine seule ne trouva que des pastilles et des diabolins dans le petit coffret qui lui était échu, ce qu'elle envisagea comme une distinction très-flatteuse. La chanoinesse avait reçu un petit paysage, très-bien peint par un artiste italien, qui représentait une vue du Vésuve; elle en fut très-satisfaite, et fit la remarque que sir Charles savait très-bien observer les convenances lorsqu'il voulait s'en donner la peine. Mais rien n'égalait le ravissement de Babet, lorsque, rentrée dans sa chambre, elle trouva dans son ananas, non-seulement le peigne et les boucles d'oreilles qu'elle avait tant admirés dans la matinée, mais aussi la charmante petite croix qui avait été l'objet de son envie. Elle poussa des cris de joie, alla chercher toutes les lumières qu'elle put trouver, pour se voir dans la glace de tous les côtés et dans toutes les positions, parée de ces beaux ornemens. Elle racontait avec tant de détails et avec un air si triomphant, combien sir Charles avait mis d'adresse pour

que ce beau lot, qui était le premier, lui tombât en partage, que sa sœur fut enfin obligée de la prier de finir ce récit tant de fois répété.

« J'ai à penser à d'autres choses bien plus importantes, dit Agathe en soupirant et en appuyant d'un air préoccupé sa jolie tête bouclée sur sa main; tiens, Babet, je ne me soucie pas de voir ce que contient la botte d'asperges que je viens de gagner, je n'y ai pas même touché; c'est une autre loterie qui m'occupe. Comme je m'impatiençais de te voir seule ! Hélas ! Babet, imagine-toi que demain, pas plus tard que demain, à ces heures, je dois être fiancée.

— Toi ! s'écria Babet avec la plus grande surprise; dors-tu déjà ? je crois en vérité que tu rêves.

— Oh ! non en vérité, reprit Agathe, je ne pense pas à dormir; M. Horst est venu ce matin me demander en mariage à mon oncle, dans toutes les formes, et....

— Dans toutes les formes ? dis-tu, sans t'en prévenir, sans te demander ton aveu ; je n'aurais jamais cru cela *du Noir*, s'écria Babet.

— Ah ! dit Agathe en rougissant, hier à

dîner, il ne m'a pas parlé d'autre chose; mais je ne croyais pas que ce fût si vite décidé; il doit repartir pour sa garnison, et veut auparavant être sûr..... Enfin il a plu à mon oncle, qui l'a trouvé fort bien, et qui a consenti à lui accorder ma main. Il a ensuite passé au moins une heure et demie auprès de la bonne tante, seul avec elle dans sa chambre, et il lui a plu aussi infiniment. N'est-il pas naturel qu'il me plaise à moi, puisqu'il plait à tout le monde? Ce que la tante aime surtout en lui, c'est son caractère franc et loyal et la sincérité de son attachement pour moi. Ensuite la tante a eu un long entretien avec moi, pendant que tu t'habillais, et tu sais, Babet, que cela dure long-temps; et puis, et puis....

» Mon Dieu, dit-elle en pleurant à demi, demain matin il faut que je dise oui; mon oncle le veut absolument : et moi aussi, Babet, j'aime *le Noir*;..... mais je n'ai encore jamais dit oui pour un mari, et je ne sais comment m'y prendre, je meurs d'inquiétude.

— Eh bien ! dis *non*, répliqua Babet avec un air capable; puisque *oui* te fait tant de peur : laisse courir celui-là, il en viendra

d'autres ! Un mariage ainsi dans toutes les formes, conclu par l'oncle, approuvé par la tante, ne saurait me plaire. Il serait beaucoup plus joli que l'on racontât dans la ville que M^{lle} Agathe, qui est encore si jeune, a déjà refusé un capitaine de cavalerie ; cela se saurait tout de suite ; je m'en charge, et te donnerai beaucoup d'importance.

— Ce serait bien mal à moi, interrompit Agathe, si je faisais causer sur lui et que je lui donnasse un ridicule et du chagrin, à lui qui m'aime tant ; j'en aurais honte ; d'ailleurs tu sais bien, Babet, qu'il m'a toujours intéressée... Si seulement il ne fallait pas prononcer ce terrible *oui* !... Enfin Dieu m'assistera, je l'espère. On peut beaucoup quand on veut quelque chose : ne sois donc pas fâchée contre moi, Babet, si je ne suis pas ton conseil.

— Oh ! tu peux faire comme il te plaira, dit Babet un peu piquée ; ne va pas croire, au moins, que j'aie du dépit, parce que tu te maries avant moi, qui ai cependant treize mois et demi de plus que toi, et peut-être eût-il été juste que je fusse mariée la première. Je vous souhaite beaucoup de bonheur, madame la capitaine de cavalerie ; moi je porte mes idées un peu plus haut que cela,

et qui sait si je ne vous rattraperai pas ? on ne peut dire d'avance ce qui arrivera ; mais je sais ce que je sais... et prends-y garde, tout s'arrangera peut-être bientôt différemment de ce qu'on imagine aujourd'hui.

— Quoi qu'il arrive, *mon Noir* m'aimera toujours, dit Agathe. » Elle se coucha, et, malgré sa terreur d'avoir à dire *oui* le lendemain, elle dormit tout d'un somme, et le dit peut-être d'avance en songe.

CHAPITRE XX.

LE *oui* si redouté, dont la jeune Agathe gratifia le lendemain l'heureux capitaine, avec un violent battement de cœur et la rougeur de l'amour et de l'innocence, en présence de l'oncle et de la tante, dans toute la rigueur de l'ancienne étiquette, fut bientôt suivi des fiançailles solennelles du jeune couple, et la petite Agathe devint la plus jolie épouse que l'on pût voir. D'abord elle fut timide, embarrassée, même un peu sérieuse pendant quelques jours ; elle réfléchit deux ou trois fois que dans le fond elle connaissait très-peu l'homme avec qui elle allait s'unir pour la vie, dont elle devait partager les peines et les plaisirs ; mais l'amour si tendre et si sincère d'Horst lui rendit bientôt sa franche et naïve gaité, qui lui avait acquis le cœur du jeune guerrier ; même sa petite mutinerie d'enfance ne tarda pas à reparaître. Elle comman-

dait à la militaire à son capitaine, qui se soumettait à tout avec complaisance parce qu'elle lui témoignait aussi une tendre affection. Souvent elle se livrait à ses anciens enfantillages, et riait comme on rit à seize ans ; mais plus souvent encore elle était obligée d'y renoncer pour recevoir les nombreuses visites de félicitation avec une gravité solennelle, qu'elle savait très-bien garder quand il le fallait. Toute la maison Kleeborn reprit un air de gaité qui, jusqu'alors, n'y avait pas complètement régné. La présence de deux fiancés heureux exerce une influence particulière et vivifiante, elle rajeunit même les vieillards : il règne autour des jeunes époux un atmosphère de bonheur qui ressemble au printemps, dont le premier essor ranime toute la nature et revêt même les plus vieux chênes d'une verdure aussi fraîche et aussi brillante que celle de leurs rejetons.

L'excellente tante prodiguait à la jeune épouse une grande tendresse. Elle découvrit chez Agathe, en mille occasions, que ses rapports nouveaux faisaient naître le plus charmant naturel auquel il ne fallait que peu de secours et de conseils pour se développer promptement avec le plus heureux succès.

M. Horst était très-modéré dans ce qu'il exigeait de sa future compagne ; lui-même, d'un sens juste et sain, avait peu de prétention et un esprit très-cultivé. Il ne demandait qu'un cœur aimant et sincère, un esprit droit et une entière confiance ; il trouva tout cela chez Agathe, ornée par la plus charmante figure, qui devait encore s'embellir chaque jour. Il était de son côté l'homme le plus propre à la maintenir dans ces bonnes dispositions ; ainsi leur bonheur à venir paraissait assuré.

Cependant M. Kleeborn avait repris le goût de donner à sa maison hospitalière tout l'éclat dont elle avait brillé jadis, et ses vastes salons recommencèrent à retentir de brillantes fêtes, dont le mariage d'Agathe fournissait le prétexte, quoique la véritable intention fût de rapprocher par là Victorine de sir Charles.

Voyant déjà dans le capitaine Horst un membre de la famille, il lui fit part du mariage de sa fille, comme d'une affaire conclue, mais encore secrète.

Le capitaine, avec ses goûts simples et son esprit juste, aurait préféré, pour lui et pour sa jeune épouse, se retirer de ce tourbillon de

monde et de plaisirs qui ne lui plaisaient point, et moins encore la société journalière de son futur cousin ; mais il s'intéressait vivement à Victorine, il lui fut facile de deviner qu'elle n'était pas de moitié dans les projets de son père, et que son futur époux lui déplaisait souverainement. Saisi d'une tendre pitié, il se décida à veiller sur elle avec la sollicitude d'un frère et d'un ami, et à venir à son secours, s'il en était besoin. Cette résolution lui fit supporter avec patience ce genre de vie. Heureusement il s'attachait toujours davantage à son Agathe, en voyant combien, même dans le plus grand mouvement de la société, elle ne s'occupait que de son mari, et renonçait, dès qu'elle le pouvait, aux plaisirs bruyans, pour passer quelques momens seule avec lui.

L'hiver s'écoula dans cette succession de fêtes brillantes, et le printemps s'avancait déjà, sans que M. Kleeborn, malgré ses dispendieuses manœuvres, eût fait le moindre pas vers l'accomplissement de ses vœux. Cependant peu à peu la moitié de la ville se trouva initiée dans ses projets, quoiqu'il eût fort désiré les tenir encore secrets. Il était forcé d'entendre souvent des allusions ou des

questions, auxquelles il ne répondait que par le silence ou par un sourire forcé.

Dans les grandes villes de commerce les usages de la société sont plus libéraux que dans les villes où il y a une cour, où les différentes classes sont séparées les unes des autres ; dans les villes de commerce, au contraire, tout le monde est à peu près sur la même ligne, ce n'est que le plus ou le moins de fortune qui forme quelque distinction ; et lorsque c'est en même temps une ville maritime, tout ce qui s'écarte des usages ordinaires frappe beaucoup moins : l'affluence des étrangers qui de toutes les parties du monde y abondent, étend l'horizon aux yeux des habitans, et ce qui tient aux mœurs ou aux costumes des autres nations, leur devient familier et ne les étonne plus.

Cependant comme il n'existe aucune ville au monde d'où la manie de s'entretenir de son prochain soit entièrement bannie, la ville natale de Victorine ne faisait pas exception ; et il faut convenir que sir Charles Wissman fournissait aux habitans d'Hambourg une ample matière de conversation. Son long séjour dans l'auberge la plus chère, où il faisait, avec sa nombreuse suite, une

dépense de prince, ne pouvait manquer de faire effet : il saisissait aussi tous les moyens dont il pouvait disposer pour attirer chaque jour l'attention du public, non-seulement par la bizarrerie de ses costumes ou de ceux de ses gens, mais encore par toute sa conduite. Tantôt il donnait le spectacle d'une course de chevaux à la manière anglaise; tantôt il conduisait lui-même ses quatre chevaux très-vifs, assis sur le siège, vêtu à peu près comme un cocher, tandis que son valet-de-chambre était dans la voiture; il traversait ainsi les promenades les plus fréquentées. Deux fois il conduisit ainsi en triomphe la jeune Babet, et la vieille Virnot, placée à côté d'elle comme chaperon, et qui, mourant de peur de l'extrême vitesse des chevaux, pouvait à peine retenir l'expression de sa crainte, tandis que Babet aurait volontiers poussé des cris de joie. Victorine avait refusé de faire partie de ces promenades, sous le prétexte d'une crainte insurmontable, et son père, qui n'en était pas exempt lui-même, en voyant la témérité du conducteur, ne voulut pas la contraindre à surmonter cette prétendue frayeur. Une autre fois, sir Charles invita toute la société pour un déjeuner

dansant, qui commença à trois heures après midi et finit à minuit; ou bien il donnait des grands dîners à huit ou neuf heures du soir, pour lesquels il faisait venir, à frais énormes, toutes les gourmandises renommées dans les quatre parties du monde, et dépouiller toutes les serres à dix lieues à la ronde, pour métamorphoser son salon à manger en un jardin fleuri comme au printemps. C'est ainsi que chaque jour il inventait quelque nouvelle bizarrerie pour faire parler de lui. On était cependant fort peu disposé à lui pardonner sa manière d'être dans le monde; l'indolence et l'indifférence dont il semblait faire parade, l'oubli des règles les plus ordinaires de la politesse, sa distraction affectée, son peu de prévenance pour les personnes qui n'étaient plus de la première jeunesse, ne lui conciliaient pas les esprits et devenaient souvent des objets de dérision, sans que son apathie lui permît d'y faire la moindre attention.

C'est ainsi qu'un soir, dans un grand concert, où il n'y avait pas assez de place pour le nombreux auditoire, on le vit assis au premier rang dans son attitude favorite, occupant deux chaises à la fois, sans se dé-

ranger, quoique plusieurs dames fussent obligées de rester debout près de lui, jusqu'à ce qu'enfin il lui prit fantaisie de se lever avec beaucoup de bruit, en bâillant et étendant ses bras comme s'il sortait d'un profond sommeil, au moment où l'artiste fameux qui se faisait entendre exécutait une cadence qui attirait l'attention générale, etc., etc.

Toutes ces manières déplaisaient fort au papa Kleeborn et le mettaient quelquefois de très-mauvaise humeur, sans rien changer cependant à ses plans. Ce qui le contrariait le plus était qu'il n'y eût point encore eu d'explication entre Victorine et sir Charles. On aurait dit que celui-ci attendait que ce fût le père de sa prétendue qui lui fit le premier la demande en mariage; mais la fierté de M. Kleeborn se révoltait à cette idée, et les choses en restaient au même point. M. Kleeborn pensait, il est vrai, qu'une demande positive de la main de sa fille ne serait qu'une vaine formalité, puisque le mariage était conclu entre les deux pères; cependant cette légère formalité lui semblait indispensable. Il aurait à peine supporté que sir Charles différât de la remplir, si quelquefois il ne s'en était consolé, en pensant que le ba-

ronnet retardait l'instant de faire sa déclaration pour amener doucement Victorine à lui être plus favorable. Toujours polie et rien de plus, elle était avec lui exactement comme le jour de son arrivée.

C'est ainsi que M. Kleeborn, se nourrissant des illusions les plus mensongères, laissait s'écouler un jour après l'autre ; ces jours devenaient bientôt des semaines et les semaines des mois, sans que cette affaire importante avançât le moins du monde.

Cependant Babet attendait aussi d'un jour à l'autre, avec non moins de certitude et d'impatience que son oncle, une déclaration du même genre de la part de sir Charles, qui aurait mis fin à toutes les espérances de M. Kleeborn relativement à sa fille. L'indulgence apparente avec laquelle il tolérait toutes les inconvenances du gendre qu'il s'était choisi n'était pas moins surprenante que son aveuglement sur ce qui se passait sous ses yeux. L'imagination de Babet était sûrement très-active, mais il faut convenir que sir Charles se comportait avec elle d'une manière à faire naître chez une jeune fille aussi vaine, aussi dénuée d'expérience, les présomptions les plus flatteuses, surtout lors-

qu'il croyait n'être pas observé. L'impression que la fraîcheur et la gentillesse de Babet avaient faite sur lui lors de leur première entrevue s'était renouvelée chaque jour par les prévenances et les agaceries naïves dont il était l'objet continuel; sans en être amoureux elle lui plaisait assez pour qu'il trouvât du plaisir à exercer avec elle tous les petits artifices de la coquetterie masculine, si facile à tous ses semblables. Il s'imaginait même, tout en s'amusant, suivre un plan très-réfléchi, persuadé qu'il ne pouvait manquer d'exciter la jalousie de Victorine et d'humilier sa fierté, tandis que ce n'était en réalité que l'ennui et le besoin de mener une petite intrigue qui l'entraînaient. Il avait cependant la ferme intention de ne commettre aucune imprudence; il cherchait donc à ne s'exprimer vis-à-vis de Babet que de la manière la plus vague, et à rester maître du jeu pour le terminer au moment où il le voudrait. C'était plutôt par des regards que par des paroles qu'il s'exprimait avec elle, et il se tenait soigneusement en garde contre tout ce qui aurait pu le compromettre. Babet, au contraire, se conduisait de la manière la plus opposée et le mettait souvent dans l'em-

barras. Un triomphe secret ne suffisait pas à la vanité de la jeune personne; il lui importait de faire remarquer la brillante conquête qu'elle enlevait à sa belle cousine : elle commit donc à chaque instant les plus inconcevables étourderies, qui souvent étaient assez bien calculées, et faisaient penser beaucoup plus qu'elle n'avait à cacher. Elle provoquait les railleries de ses amies, et avait l'air de les attribuer à l'envie, ou bien y répondait avec cet embarras qui prouvait qu'elles étaient fondées; alors elle regardait Victorine avec une pitié vraiment insultante, tandis que celle-ci désirait ardemment que ces plaisanteries prissent une tournure sérieuse. Un naturel noble et opposé à toute espèce d'artifice l'empêchait de s'en mêler directement, mais elle avait l'air de ne rien voir de ce que Babet voulait absolument lui faire remarquer. Du reste, Babet était tellement convaincue que sir Charles était amoureux fou d'elle, qu'elle n'était nullement inquiète de voir qu'il retardât l'aveu positif de son amour, elle tâchait de l'expliquer par quelque motif qui pût satisfaire sa vanité; il lui paraissait d'ailleurs qu'il lui avait fait cent fois cet aveu, et qu'il ne manquait plus

que le mot de mariage : il lui disait sans cesse qu'elle était charmante, *adorable* ; n'était-ce pas dire positivement qu'il l'adorait ? Il l'avait même quelquefois nommée *sa délicieuse lady Betty* ; n'était-ce pas dire avec certitude qu'il voulait l'épouser et faire d'elle une *lady* ? Elle ne savait pas trop elle-même ce que c'était qu'une *lady*, mais ce titre la flattait, et il lui paraissait éminemment romanesque de laisser là le nom trop vulgaire de *Babet* et de devenir une *lady Betty*.

Il est bien clair que rien de tout cela n'échappait au coup d'œil pénétrant de la tante ; mais elle connaissait assez bien Babet pour savoir que le moindre avertissement qu'elle lui aurait donné, même avec ménagement, aurait augmenté le mal au lieu d'y remédier ; elle se contentait donc, pour le moment, d'observer exactement toutes ses démarches, et de lui laisser suivre sa route. Elle la traitait comme une somnambule sur le bord d'un précipice, que l'on n'ose pas réveiller de peur de la faire tomber, mais elle avait soin de veiller au bord de l'abîme, pour l'arrêter au moment du danger. Elle était sûre que le chagrin d'un amour déçu (en supposant même qu'elle eût de l'amour, ce qui était au moins

à la seule idée qui s'empara d'elle subitement, et qu'elle n'osait faire connaître.

Cependant M^{me} de Falkenhayn s'était enfin assez recueillie avec beaucoup d'efforts, et elle était en état de parcourir rapidement ce que contenait le paquet qui se composait de plusieurs feuilles toutes remplies d'une écriture fine et serrée; elle lut rapidement des yeux la première et la dernière page, et put calmer aussi la tremblante Victorine.

« Cette lettre est en effet de Raymond, dit-elle; à présent je reconnais aussi son écriture. Je n'avais pu d'abord la deviner sur l'adresse écrite en français, n'ayant jamais rien vu de lui qui fût écrit en cette langue. Regarde, Victorine, ajouta-t-elle en lui présentant l'enveloppe, n'est-ce pas aussi son cachet ordinaire?

— Oui, oui, dit Victorine; mais voyons la lettre; Raymond est-il.... se porte-t-il bien? »

La tante relut alors la dernière page de la lettre avec plus d'attention que son émotion ne le lui avait permis auparavant, tandis que sa nièce à genoux, le regard attaché sur elle, semblait chercher à deviner dans ses yeux ce qu'elle avait à espérer ou à craindre.

Il vit, il se porte bien, dit enfin M^{me} de Falkenhayn ; il était sur le point de s'embarquer pour sa longue traversée, lorsque, il y a environ quinze jours, il a mis cette lettre à la poste à Toulon ; probablement il vogue actuellement vers le but de sa destination. Oserai-je t'en dire davantage ? demanda-t-elle à sa nièce en remettant en ordre les nombreuses feuilles du paquet ; le veux-tu ?

—Non, non, dit Victorine en se relevant, non, la promesse que Raymond a faite à mon père en mon nom m'est sacrée ; je ne veux l'éluider d'aucune manière, je ne veux pas même être en correspondance avec lui par entremise. Qu'ai-je besoin d'en savoir davantage ? il vit, ce seul mot me dit tout. Hélas ! chère tante, j'éprouve dans ce moment ce que je sentais lorsqu'il venait vous voir de bon matin ; comme j'étais attentive au bruit de ses pas ! je l'aurais reconnu entre mille ! j'écoutais jusqu'à ce que votre porte s'ouvrit pour lui au bout du long corridor ; combien je brûlais du désir d'ouvrir aussi la mienne une fois pour le voir un instant ! mais je résistais à cette forte tentation comme je résiste encore aujourd'hui. Je sors, chère tante, dit-elle, je sors et je vous laisse seule avec lui ;

mais après j'oserai pourtant lire dans vos yeux, dit-elle en revenant sur ses pas ; n'est-ce pas ? je l'oserai ! je ne me permettrai aucune question, mais combien je serai heureuse si je lis dans vos regards de bonnes, de chères nouvelles ! Reprenez votre lettre, lisez-la bien attentivement sans sauter une syllabe ; elle est bien longue, mais, je vous en supplie, lisez-la deux fois au moins ; que ne puis-je l'apprendre par cœur ! »

Il fallut enfin que la tante renvoyât formellement la petite causeuse, qui assurait toujours qu'elle allait sortir et revenait toujours sur ses pas. Quand elle l'eut enfin doucement congédiée, elle s'enferma dans sa chambre, n'y laissa entrer personne, et, pour la première fois depuis qu'elle était dans la maison, elle ne parut point à dîner. Elle passa la plus grande partie de la journée toute seule, occupée à relire et à arranger une quantité de lettres et de papiers ; ce ne fut qu'assez tard dans la soirée qu'elle fit dire à Victorine et à Angéline de se rendre auprès d'elle.

CHAPITRE XXI.

Aussitôt que Victorine fut instruite qu'elle pouvait se présenter, elle se précipita dans l'appartement de M^{me} de Falkenhayn avec sa véhémence accoutumée, augmentée par une agitation qu'il lui aurait été impossible de comprimer ; mais elle vit en entrant un sourire consolant sur les lèvres de sa tante, qui la fit passer subitement de la pénible inquiétude qui l'avait tourmentée toute la journée à la joie la plus immodérée. Telle qu'un enfant qui se jette dans les bras de sa mère lorsque la veille de Noël il voit, au travers de la porte à peine entr'ouverte, étinceler l'illumination de l'arbre chargé de joujoux et de cadeaux (1), Victorine se jeta dans les

(1) Il est d'un usage général en Allemagne de donner aux enfans les étrennes de la nouvelle année la veille de Noël, et de les suspendre à un petit sapin illuminé.

bras de son amie. « N'est-ce pas, lui dit-elle à demi-voix et en la caressant, n'est-ce pas, tout va bien, très-bien; vos noirs pressentimens à la première vue de cette lettre ne se sont pas réalisés?

— Tout va bien en effet, répondit la tante avec émotion, tout va bien, et, s'il plait à Dieu, tout ira toujours de mieux en mieux. » Puis elle pressa cette enfant chérie sur son cœur, et attira aussi dans ses bras Angéline, qui, placée à côté d'elle, la regardait avec des yeux brillans du plus tendre intérêt. « Mina, s'écria-t-elle, chère Mina, que vous êtes belle dans ce moment ! un rayon céleste vous entoure de son éclat; vous êtes telle que nous vous vîmes la première fois que vous prononçâtes devant nous le nom d'Adolphe de Léven. Regarde, Victorine, n'est-ce pas ? ne te semble-t-il point que nous voyions devant nous notre ange tutélaire?

— Oui, oui, c'est ainsi, répliqua Victorine en jetant un regard scrutateur sur les yeux bleu de ciel de sa tante; mais je vois briller ici une larme qu'elle voudrait retenir; je vois sur ses lèvres, je vois à présent la contraction d'une vive émotion intérieure, qu'elle tâche en vain de dissimuler par un sourire.

Angéline, notre ange tutélaire, pleure, tout ne va donc pas aussi bien qu'elle voudrait nous le persuader. Chère, chère tante, parlez, soulagez votre cœur, qu'avez-vous à nous apprendre ?

— Rien de malheureux, mes enfans, je vous le jure, reprit la chanoinesse, au contraire. Mais à présent vous serez attristées comme je le suis. Je me vois obligée de me séparer de vous, ce ne sera pas pour longtemps, j'espère. Les deux jeunes filles pâlirent et la regardèrent fixement sans pouvoir articuler une parole. « Je te quitte avec un regret inexprimable, Victorine, reprit M^{me} de Falkenhayn, je sens que je te laisse dans une situation bien pénible, où tu aurais besoin de mon soutien et de mes consolations. Je souffre aussi de me séparer de toi, mon Angéline, ajouta-t-elle avec plus d'émotion, je sentirai douloureusement la privation de ta présence autour de moi. » En disant ces mots elle embrassa Angéline plus étroitement, et les larmes qui, depuis longtemps, humectaient ses paupières, s'échappèrent enfin et tombèrent sur la blonde chevelure de sa fille adoptive, qui mouillait des siennes les mains et le sein de sa bienfaitrice ado-

rée. Toutes trois gardèrent un instant le silence.

«Non, non, cela ne se peut pas, dit enfin Victorine.

— Il le faut absolument, reprit sa tante avec douceur et d'un ton très-ferme ; mais ne m'en demandez pas la raison, je ne pourrais répondre à votre question ; résignez-vous, ainsi que je le fais ; dans peu de mois, peut-être dans quelques semaines je serai de retour.

— Et moi je reste seule et abandonnée, et ma perte sera consommée avant votre retour, s'écria Victorine avec désespoir.

— Il te reste le souvenir de Raymond et ton amour, cela ne te suffit-il pas ? répliqua la tante d'un ton sérieux, mais tendre, et même sans cet appui tu ne serais pas abandonnée ; on ne l'est jamais que lorsqu'on se délaisse soi-même. La route que tu dois suivre est clairement tracée, elle est positive et tu l'as devant les yeux, c'est ta faute si tu en dévies. Une affaire importante, que seule je puis terminer, m'appelle loin d'ici ; je reviendrai auprès de vous avec toute ma tendresse, dès que j'aurai exécuté ce que je dois faire à présent ; notre réunion sera heu-

reuse, nous serons tous satisfaits ; une voix intérieure me le dit, elle m'a rarement trompée dans le cours de ma vie.

— Et je ne puis pas seulement savoir ce qui vous force à vous éloigner, lorsque votre présence seule me soutenait ? dit-elle toujours plus agitée ; il faut que ce soit un mystère pour moi ! Chère tante, je ne suis plus un enfant à qui il faut présenter les remèdes amers enveloppés de douceur, je puis supporter tout ce qu'il y a de plus amer, avec fermeté, avec calme, je l'ai éprouvé, mais il faut au moins que je sois convaincue que c'est nécessaire, et.....

— Et quelle conviction te faut-il donc pour avoir de la confiance en moi ? répondit M^{me} de Falkenhayn ; en sommes-nous à ce point ensemble ? faut-il encore, pour te faire ajouter foi à ce que je te dis, de longues explications ? tu vois que je veux les éviter. Crois-tu que je me laisse guider par un vain caprice, et non par le sentiment d'un devoir sacré ?

— Oh ! ma tante, reprit Victorine, vous êtes sévère, mais aussi vous êtes juste ; et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux. Oui, je dois, je veux avoir en vous une con-

fiance entière et sans restriction ; mais est-ce ma faute si un noir pressentiment me dit que Raymond est pour quelque chose dans ce soudain départ ? C'est cette lettre dont la lecture vous a fait frémir ce matin, et qui vous a fait prendre cette résolution subite. Sûrement Raymond est menacé de quelque malheur, que vous voulez tâcher de détourner, ou peut-être est-il déjà arrivé, et vous voulez essayer de le sauver, lorsqu'il n'en est plus temps.

— Victorine ! » s'écria M^{me} de Falkenhayn avec un sourire mélancolique, en la menaçant du doigt. Victorine rougit et se tut. « N'est-ce pas, continua la tante avec une légère teinte d'ironie, Raymond et toi vous êtes les seuls êtres au monde qui ne tourniez qu'autour de votre amour ; il ne peut rien y arriver qui n'ait rapport à vous, et qui mérite qu'on s'en occupe ? Chère enfant, je ne voudrais jamais te chagriner, et moins dans ce moment que dans tout autre, mais il est impossible de ne pas blâmer cette présomption si commune à la jeunesse, qui t'amène à te placer avec ton sentiment dans une position toute particulière, loin de tous les humains, à rapporter à toi seule ce qu

se passe ; cela doit avoir les conséquences les plus funestes pour ton avenir, et t'entraîner à de fausses démarches. Tu pleures, Victorine, ne pleure pas, et reçois au moins de moi la seule consolation que je puisse te donner. Raymond vit, se porte bien, et t'aime comme au moment de son départ ; dussé-je même me tromper dans mon espoir sur l'heureux résultat de ce que je vais entreprendre, ta position et celle de Raymond restent exactement telles qu'elles sont à présent. Je te recommande encore mon Angéline, tu l'aimes comme une sœur, donne-lui les plus tendres soins ; et toi, mon Angéline, je te confie ma Victorine, ne l'abandonne jamais, soutiens-la des forces de ton âme, si pieuse, si résignée, et si le démon du désespoir s'emparait d'elle, ce qui pourrait bien arriver quelquefois quand je ne serai plus là, combats-le avec ton amitié, si douce et si tendre. » Elle plaça les deux jeunes filles dans les bras l'une de l'autre, puis ajouta : « Que je vous retrouve ainsi, pensez à moi avec tendresse, mais sans inquiétude ; je vous écrirai si cela est absolument nécessaire ; adressez-moi vos lettres à mon chapitre ; mais, je vous en prie, ne m'écrivez que lors-

que vous aurez réellement quelque chose à m'apprendre, et qu'il faille absolument que je sache. Quand je n'aurai pas de vos nouvelles je penserai que tout va bien ; pour vous, faites de même lorsque vous n'en aurez point de moi. »



Victorine versait d'abondantes larmes en recevant ces adieux solennels, mais les yeux d'Angélina restaient secs. Depuis long-temps elle ne pleurait plus ; elle se jeta avec un geste expressif sur le sein de la chanoinesse, en levant les yeux au ciel. « Chère enfant, douce portion de mon existence, reprit Mina avec la plus vive émotion, je comprends ton muet langage, il retentit douloureusement dans mon cœur, mais je ne puis te répondre autrement qu'à Victorine ; il faut, il faut que je me sépare de toi pour quelque temps, je ne puis permettre que tu m'accompagnes ; quitterions-nous toutes deux à la fois la pauvre Victorine ? » Angélina se releva et tendit la main à son amie avec une expression tendre et mélancolique. « Je voyagerai très-vite, reprit la tante, plus vite que ta faible santé ne pourrait le permettre, tu as besoin de repos ; je profiterai même du clair de lune pour courir la nuit ; les affaires qui m'appel-

lent me prendront tout mon temps, ta présence si chère m'embarrasserait, parce que je serais peinée de te négliger. En te laissant avec ma nièce, qui t'aime aussi tendrement, j'ai l'espoir de te retrouver plus forte, mieux portante que je ne te ramènerais si tu partais avec moi, comme je l'aurais désiré dans tout autre circonstance. »

Angélina, toujours silencieuse, se pencha sur la main de sa bienfaitrice chérie, et un soupir à peine entendu s'échappa de son sein oppressé.

CHAPITRE XXII.

Dès que les jeunes filles l'eurent quittée, M^{me} de Falkenbayn fit appeler le capitaine Horst pour l'engager à avoir l'œil, pendant son absence, sur sa future belle-sœur, qu'elle ne trouvait pas encore indigne de sa sollicitude. Quoique Babet fût bien loin de la payer de reconnaissance et de la récompenser par une docilité filiale, la bonne supérieure voulait au moins laisser à cette jeune étourdie un ami fraternel dans l'époux futur de sa sœur, qui veillât sur elle, sur son imprudence, et la préservât de plus grands écarts.

Ce bon jeune homme fut à  très-affligé en apprenant le prochain départ de la tante, qu'il aimait et vénérât comme tous ceux qui l'approchaient; il écouta avec la plus grande attention tout ce qu'elle lui dit au sujet de Babet et de sir Charles,  lui avoua que leur

manière d'être réciproque l'avait aussi frappé désagréablement depuis long-temps, et qu'il avait même essayé d'avertir Babet; « Mais sans doute, dit-il, je n'ai pas bien pesé mes paroles; en général je n'ai pas ce talent, aussi j'ai mal réussi; ah! comme elle m'a reçu! J'aurais bien préféré donner une bonne leçon à ce jeune étranger, mais j'ai voulu éviter de faire naître des zizanies dans cette famille, à qui j'ai tant d'obligations, et dont je vais faire partie; je vois bien sur quel pied ce jeune homme est reçu dans la maison. Je me reposais sur vous, chère et respectable tante, je m'apercevais bien que vous observiez tout d'un œil attentif. Mais à présent vous allez partir; puisqu'il le faut, que Dieu protège votre voyage! je remplirai vos ordres, je suivrai vos excellens conseils aussi bien que je le pourrai, et si je manque de prudence, d'adresse, d'expérience, au moins j'apporterai la plus constante attention, la plus vive sollicitude; je ne m'aviserais plus de donner des avis qui ne feraient que confirmer Babet dans son opiniâtreté et seraient emportés par le vent, mais elle me trouvera toujours auprès d'elle lors même qu'elle serait fâchée de m'y voir, et il faudrait qu'elle

s'y prît plus adroitement qu'elle n'en est capable pour me tromper.

— Babet est bien fine mouche, dit la chanoinesse,

— C'est égal, répondit le loyal militaire, elle trouvera quelqu'un plus rusé qu'elle. Vous m'avez confié, il est vrai, madame, un poste avancé assez dangereux; mais c'est le rôle d'un hussard, et je le remplirai avec honneur : ne craignez rien; outre l'avantage de vous obéir, n'est-il pas question de la sœur de ma chère Agathe?

— Je me fie entièrement à vous, reprit M^{me} de Falkenhayn; mais je vous prie seulement de ne pas oublier qu'il n'est point question d'agir ici à la hussarde; point de sabre, point de pistolet.

— Ne craignez rien, madame, répondit Horst en éclatant de rire; à quoi pensez-vous? je m'en garderai bien, pas un des cheveux parfumés de sir Charles ne sera brûlé par moi, à moins qu'il ne me provoque lui-même, et il n'a pas trop l'air de s'en soucier. Mais, madame et chère tante, puisque nous en sommes sur ce sujet et que nous nous expliquons avec franchise et confiance, je vous

prie de me permettre une seule question : Est-il bien vrai, est-ce réellement la volonté de M. Kleeborn et la vôtre que M^{lle} Victorine, belle, bonne, aimable comme un ange, soit destinée à ce demi-fou, à ce Hollandais anglomanisé, à cet être sans cœur ni cervelle, qui me déplait plus que je ne puis l'exprimer ? Pourriez-vous jamais vous justifier devant Dieu et devant les hommes d'avoir consenti à un pareil mariage ? » En disant ces mots, les joues du jeune hussard s'étaient animées d'une vive rougeur, et M^{me} de Falkenhayn voyait avec le plus grand plaisir la chaleur et les bonnes intentions du fiancé d'Agathe, dont elle connaissait déjà la loyauté et la franchise militaires. Elle aimait à le regarder comme un des membres les plus estimables de la famille ; c'est pourquoi, sans trahir le secret de Victorine, elle lui fit entendre que sa nièce avait fait depuis long-temps un choix plus digne d'elle, et que si cela devenait nécessaire, elle se soustrairait même par une résistance ouverte, au malheur dont elle était menacée en donnant sa main à sir Charles, à moins que quelque heureux hasard ne la délivrât de cet homme,

et de la nécessité de résister ouvertement aux volontés de son père; ce qu'elle ne ferait qu'à la dernière extrémité.

La plus vive satisfaction brillait dans les yeux du jeune capitaine, tandis que M^{me} de Falkenhayn lui recommandait sur tout avec instance, prudence et discrétion. « Permettez, mon cher Henri, ajouta-t-elle, que je mette aussi ma pauvre Victorine sous votre protection, pendant mon absence; d'après la conduite de sir Charles, j'espère qu'il n'arrivera rien qui puisse forcer ma nièce à prendre un parti sérieux pendant que je ne serai pas là pour la défendre; mais si elle se voyait obligée d'opposer son courage et sa ferme volonté à quelque violence, alors, mon cher Horst, je vous en supplie, venez à son secours et remplacez-moi. M. Kleeborn n'est pas méchant, mais il est entêté, et son opiniâtreté le rend capable de tout dans le premier moment de vivacité, particulièrement lorsque son propre intérêt est en jeu, comme dans cette circonstance. Il aime certainement sa fille de tout son cœur, mais pour lui la richesse passe avant tout, il ne voit rien de désirable au-delà sur la terre, et il pourrait bien être entraîné par ce motif à détruire

pour jamais, et sans ménagement, le bonheur de Victorine, et n'en rester pas moins convaincu qu'il agit comme le meilleur des pères, qui cherche à rendre heureux, même par force, un enfant aveugle et rebelle.

— Permettez avant tout, répliqua le capitaine, que je baise votre chère et belle main ; en m'accordant votre confiance vous faites de moi votre parent et votre ami, et je dois vous exprimer combien j'en suis honoré et reconnaissant. N'ayez aucune inquiétude ; dès aujourd'hui Victorine devient ma sœur : mon cœur est allégé ; je suis certain maintenant que ce fat ne sera jamais mon cousin, ni même mon beau-frère, s'il plaît à Dieu ! Laissez-moi faire, je veux d'abord être bien sûr de mon fait avant de dire quelque chose ; mais vous serez contente de moi, je saurai le mettre à la raison.

— Henri ! s'écria la tante qui commençait à avoir peur de sa vivacité militaire, si vous alliez commettre une imprudence !

— Eh ! non, non, ne craignez rien, mais à la guerre la ruse n'est pas défendue ; fiez-vous, je vous en supplie, à un loyal hussard qui sait apprécier votre confiance, et qui veut la mériter. Dans tous les cas, Victorine

aura dans son futur cousin, Henri Horst, un soutien, un conseil qui sera à ses côtés à la vie comme à la mort, le reste se trouvera; vous verrez qu'elle sera délivrée de ce prétendu ridicule, et c'est moi qui me présenterai comme son chevalier.

— Ah! ah! s'écria Agathe qui dans ce moment passa sa jolie tête au travers de la porte pour chercher *son Noir*, dont elle ne pouvait plus supporter l'absence, il faudra que je cherche un autre chevalier, on ne peut servir deux maîtres, et moins encore deux maîtresses à la fois. »

La gaité avec laquelle elle prononça ces mots se changea bientôt en tristesse, lorsqu'à son tour elle apprit le prochain départ de la tante. « Laissez-moi, Henri, dit-elle au capitaine, qui essayait en vain de la consoler, laissez-moi pleurer, vous ne savez pas tout ce que je perds en la perdant, c'est mon ange tutélaire qui va me quitter. Qui me donnera désormais de bons avis, qui me grondera quand je ferai des sottises, qui dirigera ma toilette, qui me parera le jour de mes noces comme elle l'aurait fait? Oui, chère tante, vous me l'aviez promis; et maintenant, je le vois, vous ne tiendrez pas votre promesse.

Je vous le dis, si ce n'est pas vous qui posez sur ma tête la couronne nuptiale, j'aime mieux ne pas aller à l'église, ne pas être mariée. » En prononçant ces mots, des grosses larmes inondèrent son visage rose et enfantin.

La chanoinesse la consola aussi bien qu'elle put, en lui faisant de tendres caresses. « Je ne t'abandonnerai pas, chère petite, dit-elle en souriant ; sèche tes larmes, je te promets encore de te parer le jour de tes noces et de te faire bien belle ; ce sera moi qui poserai la couronne sur ta tête, dussé-je n'arriver qu'un quart-d'heure avant la bénédiction. Je reviendrai, je t'en donne ma parole, tu me connais, tu sais que je n'y ai jamais manqué. »

Cette douce assurance que lui donnait M^{me} de Falkenhayn ne fut qu'une faible consolation pour Agathe. Elle baisa avec tendresse les mains de la bonne tante, mais elle fut triste toute la soirée, et ses yeux se remplissaient de larmes toutes les fois qu'elle regardait sa chère protectrice.

Lorsque la tante annonça son départ à M. Kleeborn, il lui fit peu d'objections qui pussent la déterminer à rester, quoiqu'il fût vraiment fâché de cette séparation ; mais ces mots, *des affaires importantes*, faisaient

toujours sur lui un effet magique, et il se borna donc à supplier sa belle-sœur de revenir bientôt, en jetant un regard significatif sur Victorine et sir Charles.

M^{me} de Falkenhayn avait déclaré qu'elle ne ferait point d'adieux et qu'elle n'en recevrait pas; personne donc ne bougea dans la maison, excepté les domestiques, lorsque le lendemain, de très-bon matin, elle monta dans sa voiture de voyage seule avec sa femme-de-chambre. Victorine qui entendit le roulement de la voiture, enfonça la tête dans ses oreillers, versant un torrent de larmes; Angéline respecta de même la volonté de sa bienfaitrice, et n'alla point auprès d'elle au dernier moment, mais elle s'était levée et la regarda au travers des jalousies pour voir encore une fois cette figure chérie. « Tu pars, dit-elle à voix basse en élevant ses mains jointes et ses yeux au ciel, tu pars, et peut-être ne te reverrai-je jamais ! Puissent les bénédictions du Tout-Puissant t'accompagner quelque part que tu sois, puissent-elles épargner à ton âme le pressentiment de la nuit éternelle qui bientôt, bientôt enveloppera ton Angéline ! Puisse-tu trouver un être sur qui exercer ta bienfaisance comme tu

l'as fait pour moi, afin que tu n'éprouves aucun vide dans ta généreuse existence, quand je ne serai plus. Par toi et pour toi j'ai supporté la vie, mais je sens qu'elle m'abandonne : oh ! mon amie, mon ange sur la terre, j'irai retrouver celui qui m'attend dans les cieux. » Elle retomba épuisée et sans force, ce qui lui arrivait souvent ; sa vie ne tenait qu'à un fil qui semblait prêt à se rompre. Mais comme on était accoutumé à la voir ainsi, et qu'elle ne se plaignait jamais, personne ne s'en inquiétait.

CHAPITRE XXIII.

DANS sa longue lettre à la tante, Raymond lui indiquait succinctement les pays et les villes qu'il avait parcourus depuis qu'il s'était séparé d'elle et de Victorine ; il lui mandait qu'il n'avait séjourné que peu de semaines à Londres, avant de s'embarquer à Douvres, pour se rendre à Calais. Il avait traversé dans toute sa longueur la belle France, qu'on peut nommer à bon droit le jardin de l'Europe, pour arriver à Marseille. Il avait été obligé de s'arrêter plus ou moins long-temps dans les villes les plus importantes de ce royaume, qui se trouvaient sur sa route, pour régler quelques affaires difficiles de sa maison de commerce, dont quelques-unes la menaçaient de pertes considérables. Le bonheur l'avait favorisé, il avait en même temps formé de nouvelles relations,

et c'est ainsi qu'il avait employé l'hiver si court dans ces beaux climats.

« Laissons-le à présent parler lui-même.

« Je me disais souvent tout bas (écrivait-il) : « Sois tranquille, pauvre cœur tourmenté, lorsque l'impatience ou le dépit voulait s'emparer de moi à la vue de l'agitation continuelle des gens dont j'étais entouré, de leur activité pour le gain, et souvent de leurs basses intrigues ; sois tranquille, attends la nuit où tout le monde repose, c'est alors que tu respiras librement, seul avec tes pensées ; » et lorsque ma journée pénible et laborieuse était passée, je me hâtais de gagner mon appartement, presque avec le même attrait que si j'avais dû y recevoir une visite agréable, qui me dédommageât de tous mes ennuis. Il m'est impossible, madame, de vous peindre le sentiment de plaisir avec lequel je volais à mon bureau, lorsque tout était endormi autour de moi, avec lequel j'écrivais mon journal, ou je racontais à vous et à Victorine tout ce que j'avais vu et pensé pendant le jour. Je décrivais sans ordre et presque sans suite, les belles contrées que j'avais traversées, ces

» grands monumens d'une antiquité gigan-
» tesque que l'on trouve encore en si grand
» nombre dans le midi de la France. Lors-
» qu'enfin la fatigue me forçait à poser ma
» plume, il me semblait que j'avais été au-
» près de vous, auprès de la vie de ma vie,
» que je sais être en sûreté auprès de sa
» tante chérie, comme l'est un enfant dans
» les bras de sa mère. Cependant, pourquoi
» voudrais-je vous le dissimuler? quelque-
» fois aussi j'éprouve un isolement tel que
» doit l'éprouver un pauvre exilé dans les
» glaces et les déserts de la Sibérie, loin du
» beau soleil qui, dans des jours plus heu-
» reux et sous des formes plus riantes, l'é-
» clairait et le réchauffait. Pourquoi ne vous
» ferais-je pas l'aveu que souvent mon cœur
» et mon âme sentent vivement que je ne
» pourrais supporter bien long-temps en-
» core cette séparation de Victorine et de
» vous, qui me paraît déjà d'une longueur
» mortelle, habiter des contrées si lointaines
» qu'à peine un signe de votre souvenir, à
» peine une preuve de votre existence m'y
» parviendront? et cependant je ne puis me
» défendre de jeter sans cesse mes tristes
» regards sur le sombre avenir, et de calcu-

» ler d'avance, le cœur dévoré de désirs et
» d'impatience, la longue suite de jours qui
» s'écouleront dans cet immense éloigne-
» ment. Vous si bonne, si généreuse, vous
» ne pourriez pas repousser un malheureux
» qui s'approcherait de vous avec confiance ;
» permettez-moi donc d'ajouter encore un
» aveu à ceux que je viens de vous faire.

» A mes tourmens se joint le repentir amer
» de n'avoir jamais osé, quand j'étais près
» de vous, vous adresser une prière qui sans
» cesse venait errer sur mes lèvres ; la prière
» vive, instante de me donner, fût-ce même
» rarement, mais quelquefois enfin, et en aussi
» peu de lignes que vous le voudriez, de vos
» nouvelles et de celles de Victorine. Je répu-
» gnais à vous le demander, parce que j'avais
» promis au père de mon amie de renoncer
» à toute espèce de communication avec elle,
» pour un temps indéterminé. La persua-
» sion que Victorine elle-même m'engage-
» rait à ne manquer jamais d'aucune ma-
» nière à cette promesse, m'imposait silence.
» Ne sommes-nous pas, elle et moi, un seul
» être ? Tout sentiment qui parle à son cœur
» ne doit-il pas retentir dans le mien ? Ce-
» pendant lorsque je réfléchissais qu'aucune

» promesse ne me liait vis-à-vis de vous,
» madame, alors je perdais quelquefois de
» vue la ligne que je devais suivre, et ce qui
» pouvait m'être permis. « Qu'elle-même en
» décide, me dis-je enfin ! si M^{me} de Falken-
» hayn croit qu'il ne me soit pas défendu de
» lui écrire, elle m'y engagera elle-même,
» et offrira de me donner des nouvelles de
» Victorine. Combien de fois, respectable
» amie, n'ai-je pas attendu avec de violens
» battemens de cœur l'accomplissement de
» cet ardent désir ! Dans l'heureux temps où
» vous consentiez à me recevoir chaque ma-
» tin, en étant près de vous je croyais être
» aussi près d'elle, lorsque vous me parliez
» avec un intérêt vraiment maternel de
» notre longue et prochaine séparation. Me
» serai-je trompé lorsque dans ces momens
» je croyais lire dans vos yeux le désir de
» pouvoir dire au pauvre malheureux qui
» s'éloignait, et qui avait mis en vous tout
» son espoir, quelques mots de consolations
» dans son exil ? Mais vous aussi, vous gardiez
» le silence. Je me résignai donc enfin à re-
» noncer à cette consolation ; que vous seule
» pouviez me donner ; je pris même la ferme
» résolution de ne jamais vous écrire, pour

» m'épargner le tourment insupportable d'attendre en vain une réponse.

» Malgré cette résolution, j'ose aujourd'hui, avec une pleine confiance, vous adresser non-seulement ces lignes, mais encore mon journal, que je m'étais proposé de ne vous présenter que dans un temps plus heureux, si jamais ce temps existe pour moi ! mais c'est cette incertitude qui me décide. Un spectacle sublime au-delà de toute expression, mais en même temps très-effrayant, m'a convaincu ; il y a peu de jours, de la nécessité de mettre ordre à mes affaires avant de faire les premiers pas dans la route périlleuse que je dois parcourir. Je prends donc la liberté, madame, de déposer entre vos mains mes dernières volontés avant de quitter l'Europe ; je m'y décide avec la plus entière confiance dans votre indulgence et votre bonté ; je vous avoue même que je l'ai déjà fait en partie, sans que vous en ayez connaissance.

» Vous vous rappelez sans doute une petite cassette que je vous remis peu de jours avant mon départ, en vous priant de la garder ? je joins à cette lettre la clef de ce

» dépôt, que j'oubliai de vous remettre au
» moment de mon départ, étant trop absorbé
» par la douleur de mes tristes adieux. Cette
» cassette contient tout mon patrimoine en
» bons papiers, et une copie vidimée de mon
» testament, dont j'ai déposé l'original ca-
» cheté, entre les mains des tribunaux, et
» par lequel je lègue à Victorine, après ma
» mort, tout ce que je possède. Ce que je
» puis lui donner paraîtra sans doute bien
» insignifiant en comparaison des immenses
» richesses dont cette fille chérie doit héri-
» ter un jour, mais cela suffira pour l'af-
» franchir de la dépendance à laquelle tous
» les humains sont soumis, et qui pèse bien
» plus sur les femmes que sur nous. Mon
» mince héritage pourra peut-être la sauver
» un jour de la dure nécessité de sacrifier
» ses inclinations à cette gêne que la dépen-
» dance fait naître, de se laisser imposer des
» devoirs qu'elle ne pourrait remplir sans
» être malheureuse. Qu'elle est consolante
» l'idée de pouvoir ainsi assurer à ma bien-
» aimée le premier des biens, la liberté de
» son cœur, même lorsque je ne serai plus !
» Je vous prie donc, madame, et c'est ma
» dernière demande, jusqu'à ce que j'aie le

» bonheur de vous revoir, d'ouvrir cette cas-
» sette, et de joindre mon journal, lorsque
» vous l'aurez lu, aux autres papiers qui s'y
» trouvent déjà. Si je dois ne jamais revenir,
» sans doute M. Kleeborn ne fera point d'ob-
» jection à ce que ce dernier monument de ma
» triste et courte existence reste entre les
» mains de sa fille, lorsque je ne pourrai
» plus contrarier ses projets. Je croyais être
» auprès de Victorine en écrivant ce journal,
» peut-être sera-t-il permis à mon âme, dé-
» gagée de ses liens terrestres, de planer au-
» tour d'elle, lorsque, solitaire ou bien à vos
» côtés, elle lira d'un œil mouillé de larmes
» cet épanchement d'un cœur qui n'était
» rempli que d'elle, qui lui appartenait tout
» entier, tant qu'il a battu pour elle seule au
» monde. La cassette même dans laquelle j'ai
» déposé toute ma fortune, doit aussi appar-
» tenir après ma mort à Victorine, et je prie
» ma bien-aimée d'y attacher quelque prix,
» non-seulement pour moi, mais aussi pour
» l'amour de mon père, auquel elle était bien
» précieuse. Tant que ce père chéri a vécu,
» aucune main n'osait la toucher, et ses der-
» niers regards, ses regards mourans se por-
» tèrent sur elle. Je me rappelle avec une

» profonde douleur le dernier moment où il
» m'ordonna, par un signe, de la lui appor-
» ter pour la dernière fois ; il la regarda, et
» s'efforça péniblement de me dire quelque
» chose qui y avait rapport ; mais l'attaque
» d'apoplexie dont il fut atteint, l'avait, dès
» les premiers instans, privé de la parole,
» de la faculté d'écrire, et une seconde atta-
» que l'emporta bientôt après.

» Lorsque j'eus surmonté avec peine ma pro-
» fonde et vive affliction, j'ouvris cette cas-
» sette, je l'examinai avec le plus grand soin ;
» mais je n'y trouvai absolument que les do-
» cumens qui constataient sa fortune, tels
» qu'ils y sont encore renfermés. Je suis
» donc réduit à penser que ce petit meuble
» en lui-même avait un grand prix à ses
» yeux, comme souvenir des temps passés.
» Son âme si noble et si pure ne pouvait sû-
» rement pas être agitée à ce point dans ses
» derniers momens par quelque pensée rela-
» tive aux biens de ce monde. Aussi loin que
» ma mémoire peut s'étendre, je me rappelle
» avoir vu souvent ce père adoré en proie à
» une noire mélancolie, et combattant sans
» cesse de pénibles souvenirs ; et c'est ce qui
» confirme mes soupçons à l'égard de cette

» cassette; mais je n'eus jamais le courage
» de troubler les momens, trop rares, dans les-
» quels ma présence lui faisait oublier ses
» peines par des questions indiscrètes ou
» importunes; c'est ainsi que j'ai toujours
» ignoré l'histoire de sa jeunesse. Ma propre
» existence est, pour ainsi dire, une énigme
» pour moi, mais dont la solution me donne
» peu de souci; jamais mon père ne m'a
» parlé de sa famille ni de ma mère : depuis
» sa mort je ne connais personne à qui je
» tiens par des liens de parenté; j'ignore
» même le pays où je suis né. Je pourrais
» presque conclure, de quelques expressions
» échappées à mon père, qu'il n'était pas al-
» lemand, quoiqu'il possédât parfaitement la
» langue et les manières de ce pays, et qu'il
» m'eût élevé dans leur pratique.

» Il est sans doute superflu de vous prier
» de ne pas instruire Victorine des précau-
» tions que j'ai cru devoir prendre pour
» un avenir incertain, ainsi que du contenu
» de cette lettre; dites seulement à cette
» amie si chère que je vis encore et que je
» vais avec courage au-devant de l'accom-
» plissement de mes devoirs et de mes vœux.
» Il est permis, je crois, de lui faire savoir au

» moins cela ; il n'en faut pas davantage pour
» que nos âmes s'entendent.

» Permettez - moi maintenant , madame ,
» avant de vous dire adieu , de compléter ici
» mon journal , et de vous communiquer les
» événemens des derniers jours ; je suis sûr
» qu'ils exciteront d'autant plus votre intérêt
» que vous y trouverez le motif de cette let-
» tre et des demandes que j'ose vous adresser .»

» Je ne m'étendrai pas beaucoup sur les
occupations multipliées et souvent fort dés-
agréables qui ont tristement rempli le temps
que j'ai passé à Marseille ; ma seule récréa-
tion à la fin de ces pénibles journées était de
faire dans la soirée quelque promenade dès
que le soleil baissait vers l'horizon , et je
préfèrais ordinairement gravir par un sen-
tier assez escarpé le sommet d'une montagne
peu distante de la ville , pour jouir de la fraî-
cheur que la brise apporte de la mer à ces
heures , et d'une vue magnifique. Pareille à
une couronne murale , une antique citadelle
avec ses créneaux et ses tours brunies par
le temps et les avaries , orne la cime nue
d'un rocher , qui s'élance hardiment à cinq
cents pieds de hauteur au-dessus du niveau

de la mer, en formant le plus singulier contraste avec le bleu foncé de la voûte des cieux, sur laquelle ces masses de pierres se dessinent : je les considérais chaque jour avec de nouveaux délices. Tout près de là, la piété a érigé, depuis un temps immémorial, une chapelle consacrée à la sainte Vierge, sous le nom de *Notre-Dame-de-la-Garde* ; la forteresse et le rocher portent le nom de ce petit temple. Lorsque j'entrais dans cette chapelle, j'étais toujours saisi d'une émotion inexprimable, que m'inspiraient le site qu'elle occupe et sa destination. Placée sur la pointe la plus proéminente du rocher, elle redit long-temps encore au vaisseau qui vient de quitter le port, les adieux de sa patrie, lorsque toutes les autres parties du rivage ont déjà disparu à ses yeux. C'est elle qui apparaît la première au nautonier revenant d'un long voyage, pareille à une étoile qui s'élance au-dessus de l'onde pour lui présager le bonheur de revoir les objets qu'il chérit, avant même que son regard impatient puisse distinguer la terre. L'image miraculeuse de la Vierge, qu'on y adorait, fut ravie par les révolutionnaires dans le temps où des mains sacrilèges osaient se porter impunément sur

tous les objets consacrés au culte ; mais une antique piété vénère encore les lieux que cette image sanctifiait. Les marins implorent avec foi et pleine confiance la protection de *Notre-Dame-de-la-Garde*, lorsqu'ils mettent à la voile pour sortir du port, et les murs sont tapissés d'une quantité innombrable d'offrandes apportées en signe d'actions de grâces par des voyageurs qui croyaient devoir à l'intercession de la sainte Vierge la fin d'une longue captivité chez les Barbaresques, ou le bonheur d'avoir échappé aux tempêtes et aux naufrages qu'ils avaient affrontés. Matin et soir, les jeunes filles des environs, qui tremblent pour quelque existence chérie exposée à la furie du perfide élément, accourent dans ce sanctuaire ; elles parent le petit autel de fleurs nouvelles et de cierges bénis, puis retournent pleines d'espoir à leurs travaux lorsqu'elles ont recommandé leur frère, leur amant ou leur père à la puissante *Notre-Dame-de-la-Garde*. Souvent, en les voyant arriver, je pensais à Victorine, et cherchais à découvrir quelque ressemblance avec cet être chéri, qui, peut-être à la même heure, fait, pour son ami, de pieuses, d'ardentes prières qui montent jusqu'au trône de

l'éternel; enfin mon propre sentiment m'entraînait aussi aux pieds de ce pauvre petit autel, quoique dans mes opinions religieuses je ne croie pas avoir besoin d'un autre médiateur entre Dieu et moi que son divin Fils, et c'est lui que j'implorais avec ardeur. J'aimais surtout à m'arrêter long-temps sur la terrasse devant le petit fort, d'où l'on découvre une vue vraiment immense, que je ne pouvais comparer à nulle autre. La mer sans bornes apparentes, s'étendant comme l'éternité dans un lointain infini; cette ville si animée, si populeuse, avec tout le mouvement qui y règne sans cesse, dont aucun son ne vient à cette hauteur frapper mon oreille; ces rochers à formes pittoresques, cet immense port couvert de navires étrangers, d'une stature si variée, ornés de pavillons de toutes couleurs; ces milliers de bastides tout à l'entour, brillantes comme autant de diamans au milieu des myrtes, des orangers, des oliviers qui les ombragent; tous ces objets réunis qu'embrassent les regards, offrent au coucher du soleil un tableau qu'aucun pinceau ne peut rendre, qu'aucune plume ne pourrait tracer. Cependant tous ceux qui le voient sont tentés de l'essayer,

et moi-même dans ce moment je fais des efforts pour ne pas céder à ce désir. Ce fut encore là, excellente amie, que je me rendis le soir, avant mon départ projeté pour Toulon. Fatigué d'avoir fait de longues écritures, impatienté de mille contrariétés que j'avais éprouvées, je me mis en route un peu plus tard qu'à l'ordinaire; le soleil était déjà à son déclin, et je remarquais à peine qu'un voile mince et transparent commençait à couvrir comme une gaze le ciel toujours si serrein. Le chemin me parut singulièrement long, le rocher plus escarpé que jamais; l'air était pesant et ne m'apportait aucune fraîcheur, comme pendant les autres soirées, où le vent de mer s'élève et raffraichit l'atmosphère; une chaleur suffocante pour la saison rendait la respiration difficile, et je ressentais un abattement singulier qui semblait paralyser mes membres. Je fus donc très-satisfait d'atteindre enfin le sommet de la montagne; je m'empressai de gagner la terrasse, pour jouir encore une fois du superbe point de vue avant que la nuit vînt l'obscurcir. Dans ces régions méridionales le crépuscule est si court, que la nuit arrive au moment où le soleil se couche. Je voulais aussi dire adieu

au vieux invalide qui y est établi comme gardien, et qui, tant que le jour dure, observe chaque voile qui s'élève à l'horizon avec un grand télescope, pour annoncer à l'instant sa prochaine arrivée dans le port, par des signaux, dès qu'il peut reconnaître le pavillon du vaisseau qui s'approche. Dans mes fréquentes promenades à cet endroit il s'était formé entre ce bon vieillard et moi une espèce de relation amicale, et je voulais lui laisser un petit souvenir. J'avais gagné son cœur en l'écoutant avec complaisance, lorsqu'avec la loquacité si naturelle aux vieux Français, il me parlait du temps de sa jeunesse, que, semblable à tous les vieillards il vantait aux dépens du temps présent, lorsqu'il me racontait la pompe qui régnait à Versailles sous l'infortuné Louis XVI, exaltant la beauté, les grâces, la bonté de Marie-Antoinette, reine si infortunée, qui lui avait même, à ce qu'il assurait, adressé la parole un jour qu'il se trouvait en faction à la porte du château comme soldat dans les gardes-françaises. Ce loyal vétéran m'avait toujours reçu avec toute l'ancienne politesse si vraie, si franche de sa nation ; mais ce jour-là son accueil me parut différent. « Monsieur, re-

tournez chez vous, me dit-il du plus loin qu'il m'aperçut, retournez sur vos pas, au nom du ciel ! Que venez-vous faire ici ce soir ? Une horrible tempête se prépare, et elle est prête à éclater : regagnez promptement la ville, s'il en est temps encore. »

» Je ne compris pas d'abord ce que le vieux Renaud voulait dire, l'air était parfaitement calme, le feuillage n'était même pas agité ; tout le ciel se condensait et s'épaississait insensiblement, mais très-vite, et des nuages déchirés, d'un gris blanchâtre, s'élevaient au-dessus de la surface de la mer. Tout-à-coup une armée innombrable de gros et de petits oiseaux aquatiques volèrent de tous côtés vers le rivage, avec des cris aigus, discords et inquiets, cherchant avec anxiété un abri dans les crevasses et les grottes des rochers. Près du rivage la mer paraissait encore calme, on aurait dit que sa surface, claire, mais d'une teinte grisâtre, frémissait intérieurement sans jeter des vagues ; mais plus loin en pleine mer, il s'en formait déjà d'une hauteur énorme, et un bruit sourd et menaçant paraissait retentir dans les profondeurs de l'abîme.

» Semblable aux hirondelles de mer et

aux autres oiseaux que j'avais vus auparavant se hâter de gagner le rivage pour y trouver quelque abri, j'aperçus une quantité de points noirs prendre la même route, avec presque autant de célérité : c'étaient des bateaux de pêcheurs qui cherchaient, en employant toutes leurs forces, à atteindre la terre ; l'un d'eux chavira près de la côte, mais les robustes pêcheurs se sauvèrent à la nage. A quelque distance, deux bateaux plus grands s'avancèrent plus vite au milieu des nacelles ; comme des cygnes ils fendaient impétueusement les vagues écumantes ; ils entrèrent dans le port avant que les ailes noires de la tempête les eussent enveloppés. Sur terre, l'air était encore tout-à-fait calme ; mais la chaleur étouffante qui oppressait toute la nature pesait aussi sur moi ; je restais debout comme enraciné, incapable de faire un mouvement, attendant la terrible explosion. Mon vieux ami, tout aussi immobile, regardait au travers de son télescope, et quoique l'obscurité qui s'avancait ne lui permit pas de voir fort au loin, ses regards restaient attachés avec une angoisse inexprimable sur la plaine liquide, où les élémens combattaient avec une furie toujours crois-

sante. Il ne faisait plus aucune attention à moi, si ce n'est pour m'engager machinalement, de temps en temps, à m'en aller pendant que je le pouvais encore. Bientôt cela ne m'eût plus été possible; la tempête s'avavançait avec des sifflemens et un bruit épouvantable, auquel la mer répondait par un mugissement effrayant. Des vagues pareilles à des tours immenses ou à de hautes montagnes couronnées d'écume blanche comme de la neige, resplendissaient dans le crépuscule, s'élevaient, se brisaient contre les rochers pour s'amonceler de nouveau; le noir abîme montrait, en s'entr'ouvrant, un gouffre horrible qui semblait attendre sa proie pour l'engloutir à jamais. Aussi loin que la vue pouvait atteindre, la mer était en tourmente et paraissait comme une plaine bouleversée par un tremblement de terre; des éclairs sillonnaient les nuages, toute l'atmosphère paraissait enflammée; le tonnerre et les ondes grondaient à l'envi, la voûte des cieux semblait prête à s'écrouler dans les ondes qui se soulevaient comme des Titans pour l'attaquer. Un nuage noir ne laissait discerner aucun objet qu'à la lueur rapide des éclairs. Tout-à-coup à leur clarté éblouissante, qui

enflammait de tous côtés l'horizon, et de seconde en seconde brillait et disparaissait, je découvris, à peu de distance du rivage, un objet sombre que les vagues s'entre-rejetaient comme un ballon; tantôt elles le rapprochaient de nous en roulant, tantôt elles l'entraînaient au loin; on le voyait un instant se balancer sur les lames à une hauteur prodigieuse, tantôt il était entraîné dans les profondeurs de l'abîme; c'était un vaisseau. Grand Dieu ! un vaisseau ! comme les œuvres de l'homme sont petites en comparaison de l'immense ouvrage du Créateur et de la nature ! et que sommes-nous nous-mêmes, nous qui nous vantons de soumettre les élémens à notre faible volonté ? Bientôt la pluie commença à tomber à grosses et pesantes gouttes isolées, qui, à la lueur des éclairs ressemblaient à autant d'étincelles. Je ne songeais point à chercher un abri; il me semblait qu'il ne pouvait point en exister dans le monde, contre le pouvoir destructif de la nature. Pénétré jusqu'au fond de l'âme, je me sentais en présence du Créateur et maître de la terre, et je ne pouvais saisir aucune idée que celle de la grandeur inconcevable des bornes si restreintes de la pauvre huma-

nité. « Entrez, monsieur, me dit enfin mon vieux invalide, ne dédaignez pas mon humble toit, où vous serez au moins à l'abri de la pluie. » Il m'entraîna dans sa petite chaumière, située tout près de là. « Je vous l'ai dit d'avance, continua-t-il, je vous ai averti de retourner chez vous, mais vous n'avez pas voulu m'écouter. » Il m'aïda à ôter mon habit, que l'eau avait déjà percé, le suspendit devant son foyer, où il alluma un grand feu avec quelques ceps de vigne et des branches encore couvertes de feuilles de chêne-vert, qui croît abondamment dans ces parages. « Je suis accoutumé au tapage, grommelait-il d'un ton bourru, mais amicalement un vieux soldat sait tout supporter, mais un jeune monsieur comme vous, vous pourriez vous attirer une inflammation de poitrine; faites seulement cette fois ce que je veux : tenez, buvez une goutte de mon curaçao, cela vous fera du bien. » J'acceptai, pour le laisser vaquer à ses petites affaires sans le déranger. J'étais uniquement occupé à écouter le bruit de l'ouragan, qui grondait toujours tout autour de la chaumière. Tout-à-coup je crus démêler, au milieu du tumulte des éléments, le bruit distinct d'un coup de canon tiré assez

près; il fut suivi d'un second, puis d'un troisième.

« Notre sainte Dame-de-la-Garde, prenez pitié de ces pauvres gens ! nous risquons bien de ne pas les revoir dans ce monde, s'écria mon vieux invalide avec un soupir et une grande émotion. L'avez-vous entendu, monsieur ? c'est le signal de détresse. Oh ! oui, ce pauvre vaisseau est sûrement dans la plus grande détresse; mais hélas ! il n'a plus rien à espérer du secours des hommes; par un temps pareil aucun pilote n'osera se se mettre en mer.

— Je veux y aller, m'écriai-je en saisissant mon fusil qui pendait encore à la cheminée; dites-moi, Reynaud, où trouverai-je les garde-côtes ? je leur offrirai de l'argent, de l'or : peut-être que....

— Restez, restez donc, me dit l'invalide en me retenant fortement, vous leur offririez des millions, qu'il n'y aurait rien à faire. Les garde-côtes demeurent loin d'ici, près du port; il y a parmi eux des braves gens qui n'estiment pas leur vie quand il est possible de porter du secours; mais cette nuit tout essai pour s'approcher de ce bâtiment, serait une témérité insensée, et

ne servirait qu'à conduire directement à la mort la plus certaine : de mémoire d'homme on n'a vu de tempête pareille ! Je connais fort bien ce vaisseau, je crois qu'il a à bord des marins expérimentés, car depuis longtemps je le voyais louvoyer avec adresse ; c'est *le Phénix*, un superbe bâtiment, l'un des plus grands et des plus beaux de Marseille ; j'en suis sûr maintenant que j'ai pu le distinguer à l'aide de ma longue-vue. Il faut que, dans cette dernière traversée, il ait beaucoup souffert, par d'autres tempêtes, car il ne pouvait pas se bien diriger, sans cela il aurait tout aussi bien pu atteindre le port que la *Sincère* et le *Mercure* qui y sont entrés un peu avant l'explosion de l'orage..... Écoutez ! voilà qu'ils tirent encore le canon..... et encore..... les pauvres gens, que Dieu et tous les saints aient pitié d'eux et daignent les consoler en paradis ! périr si près du port, quel sort affreux ! »

» Dans ce moment la porte s'ouvrit avec violence, une jeune fille se précipita dans la chambre avec l'air du désespoir ; je me rappelai l'avoir vue souvent prier dans la chapelle. Ses longs cheveux noirs d'ébène flottaient épars autour de son visage pâle

comme la mort, ses habits étaient trempés de pluie; elle voulait parler, mais elle était hors d'haleine.

» Suson, mademoiselle Suson, au nom du ciel, d'où venez-vous dans cette nuit d'horreur ? s'écria le vieillard en joignant les mains de saisissement.

— Allumez votre lampe, votre lanterne, père Reynaud, bégaya la pauvre fille, il faut que je coure en bas sur la plage, n'entendez-vous pas ces signaux de détresse ? il faut que j'y aille, que je leur porte des secours. » En disant ces mots, ses genoux fléchirent, elle se laissa tomber. Le père Reynaud l'arrêta dans sa chute, elle tremblait convulsivement, mais elle ne perdit pas l'usage de ses sens. Nous la secourûmes aussi bien qu'il était en notre pouvoir; l'invalides la porta sur son antique fauteuil auprès du foyer, lui frotta les tempes d'une eau spiritueuse; il essaya même de lui en faire avaler quelques gouttes. « Pauvre, pauvre enfant ! soupirait-il de temps en temps, en la soignant, tandis qu'une larme brillait dans ses yeux éteints par l'âge. La malheureuse ! disait-il, gravir ce rocher par une nuit pareille, c'est incroyable ! Priez Dieu, mademoiselle Suson, Dieu

et la sainte Vierge pour ces pauvres gens, ils sont entre les mains du Tout-Puissant et n'ont plus d'espoir qu'en lui.

— Donnez-moi une lanterne, reprit Suson avec un regard farouche et presque égaré ; je vous le dis, père Reynand, il faut que j'aille au bord de la mer. » Elle voulut se lever, mais elle n'en eut pas la force, elle retomba à demi évanouie dans le fauteuil, et ses paupières se fermèrent d'elles-mêmes comme si elle succombait à la fatigue. « J'ai prié comme on n'a jamais prié, dit-elle d'une voix toujours plus éteinte, j'ai imploré Notre-Dame-de-la-Garde ; je savais qu'il devait arriver aujourd'hui, votre signalement me l'avait appris, on me l'a dit aussi à la ville ; j'ai été prosternée plus de six heures au pied de l'autel, la Vierge a exaucé mes vœux, elle m'a fait un signe ; il faut que je descende seule au rivage, je le sauverai ! Notre-Dame-de-la-Garde me.... conduira.... »

» La pauvre Suson prononça ces derniers mots comme si elle rêvait, sa jolie tête retomba en arrière, un sourire singulier traversa ses lèvres pâles, sa joue appuyée contre le dossier du fauteuil se colora légèrement, sa respiration devint moins sensible ; la na-

ture reprit ses droits en lui accordant l'oubli de ses angoisses mortelles dans un profond évanouissement.

« Elle dort, me dit le vieillard à voix basse ; le ciel en soit beni ! » Il fit le signe de la croix sur elle, puis il voulut aller sur la terrasse, pour essayer de voir ce qui se passait, et je l'accompagnai. La pluie avait cessé, mais la tempête grondait avec plus de violence, à peine pouvais-je résister à sa force pour me tenir debout ; des éclairs continuels répandaient encore par intervalle des torrens de feu sur la mer en courroux, et cette lumière vive et soudaine nous montrait plus distinctement le malheureux vaisseau, ballotté et luttant contre sa perte. Une nuit sépulcrale, impénétrable, nous environnait ensuite, seulement des petites étincelles qui disparaissaient subitement se laissaient voir dans les ténèbres du côté du malheureux bâtiment : c'était la lumière des canons que l'équipage du *Phénix* tirait continuellement pour appeler à l'aide, les secours humains ; mais le son s'évanouissait, à peine entendu, au milieu du tapage terrible des élémens, et se confondait avec le roulement continu du tonnerre. Nous bénis-

sions le ciel de ce que l'insensibilité de la pauvre Suson lui dérobait ce spectacle. Nous ne pouvions nous décider à rentrer dans la chaumière; réveiller cette pauvre enfant, c'était lui rendre toutes ses angoisses. J'accablais le vieillard de questions, pour savoir de lui s'il n'y avait aucun moyen d'aller au secours du vaisseau, qui paraissait destiné à périr, et de sauver au moins l'équipage; je le suppliais de les employer, de me les indiquer, mais il repoussait toutes mes instances, comme on cherche à faire taire un enfant qui demande l'impossible, quoique le cœur de ce brave soldat, familier depuis longtemps avec tous les genres de terreur, compatit aux douleurs de la malheureuse Suson. Il me raconta qu'elle était sa filleule, et la fille d'un pauvre pêcheur d'un petit village situé au pied des rochers de Notre-Dame-de-la-Garde. Suson, dit-il, était la plus jolie, la plus sage, la meilleure de toutes les jeunes filles des environs, aimée de tous ceux qui la connaissaient dès sa plus tendre enfance. Antoine, son fiancé, était parti comme matelot sur le Phénix; aussitôt après son retour il devait épouser Suson, et jamais..... L'émotion étouffa la voix du bon invalide, il

ne put continuer. Mon saisissement était extrême, je pensais à Victorine, et... Hélas ! madame, permettez que, pour vous ménager, et me ménager moi-même, je ne vous apprenne qu'en peu de mots quel fut le sort de ces infortunés amans ; mon cœur est déchiré d'une douleur qui se renouvelle dès que je me rappelle cette scène d'horreur :

» Nous rentrâmes enfin dans la chaumière, Suson n'y était plus ; elle était revenue de son évanouissement, et passant derrière nous sans que nous ayons pu nous en apercevoir, elle avait disparu. Le fracas de la tempête et le mugissement des vagues qui nous empêchaient même de nous entendre, à moins que nous ne fussions tout-à-fait rapprochés l'un de l'autre, avaient couvert aussi le bruit de ses pas. Nous appelâmes au secours quelques autres invalides qui habitaient le petit fort ; ils se joignirent à nous, nous entrâmes dans la chapelle, nous cherchâmes tout autour du rocher sur le chemin qui conduit à la ville, quoique les horreurs de cette nuit affreuse rendissent nos démarches pénibles et même dangereuses dans une obscurité profonde. Nous étions sans lumière ; Suson avait emporté la petite lanterne du père Reynaud. Toutes nos

recherches furent vaines, nous ne retrouvâmes point la pauvre Suson ; son parrain conclut qu'elle était retournée chez son père plus près du rivage.

» Le jour commençait à paraître, l'orage s'était dissipé, la tempête se calmait, mais la mer courroucée bouillonnait encore avec fureur, et les vagues écumantes envahissaient au loin le rivage. Le soleil se leva pur et radieux comme si ses rayons n'eussent dû luire que sur des heureux ; les ondes brillantes comme autant d'émeraudes, soulevaient leurs têtes couronnées de perles, comme pour une fête solennelle, avec une magnificence inexprimable, et se rejetaient les débris du vaisseau naufragé comme un signe de leur triomphe sur les fragiles œuvres des humains.

» Je sais à peine comment je revins à Marseille et dans mon logement. Le spectacle sublime, malgré toutes ses horreurs, dont j'avais été le témoin, Victorine, Suson, tout cela se réunissait confusément dans mon imagination pour former un seul et terrible tableau. Il me fut impossible de m'éloigner ce jour-là de Marseille, ainsi que je me l'étais proposé, sans savoir le sort de l'infortunée Suson et de l'équipage du vaisseau submergé

si près du port. Sans doute ces infortunés avaient tous trouvé la mort dans le formidable combat des élémens. Pendant cette première journée on ne put rien découvrir, mais le lendemain, lorsque la mer se fut retirée dans ses bornes et que la tourmente fut apaisée, les pêcheurs trouvèrent sur la plage plusieurs cadavres que les vagues avaient rendus à la terre; celui d'Antoine, le fiancé de Suson, fut le premier que l'on reconnut. Il était couché sur un petit tertre, non loin de la demeure de sa fiancée, encore à moitié dans l'eau dont les vagues venaient le couvrir, et à côté de lui Suson qui lui était restée fidèle jusqu'à la mort, privée aussi de la vie; elle le tenait étroitement embrassé comme si elle eût partagé avec lui tous les dangers du naufrage; elle était comme lui glacée, inanimée, et couverte à demi des vagues. Il ne fut pas possible de séparer ces deux victimes, qui n'avaient pu se réunir en vie, et qui sont unies à jamais dans le même tombeau.

» La malheureuse fille, après avoir quitté furtivement la chaumière du père Reynaud, descendit sans doute un sentier presque impraticable qui conduit droit au bord de la

mer. On ne comprend pas qu'elle ait pu réussir à suivre, au milieu des ténèbres, cette route qui est si rapide, si perpendiculaire, que les habitans les plus hardis de cette côte osent à peine s'y hasarder en plein jour. Probablement elle ne trouva la dépouille mortelle de son Antoine qu'au point du jour, encore ballottée par les vagues qui la jetèrent enfin sur le rivage en menaçant de l'entraîner de nouveau; elle avait sans doute voulu l'attirer plus avant sur la terre, mais ses forces étaient trop épuisées pour y parvenir; elle avait succombé elle-même à ses efforts pour rappeler à la vie son bien-aimé, et le ciel lui accorda de le suivre au tombeau. C'est un destin sur lequel on ne peut rien dire, il ne reste qu'à se taire avec respect et à se soumettre aux décrets de la Providence.

» Le second jour avant de me mettre en route pour Toulon, je sortis encore une fois de la ville pour revoir la mer, mais il m'aurait été impossible de visiter encore le rocher de Notre-Dame-de-la-Garde. Brillant comme une glace, à peine ondulée par quelques vagues légères qui paraissaient danser avec grâce, l'élément perfide s'étendait devant moi sans laisser apercevoir la moindre

trace de la tourmente qui l'agitait deux jours auparavant. Je restai long-temps plongé dans mes rêveries pour jouir de son aspect ; toutes les terreurs dont j'avais été témoin se présentèrent encore une fois à ma pensée, et c'est alors, ma digne amie, que je pris la résolution de vous envoyer ces feuilles et la clef de ma cassette.

» Cependant mon courage n'a point fléchi, et j'ose dire que ce que j'ai vu l'a au contraire ranimé, quoique la malheureuse destinée de la pauvre Suson et de son amant m'ait laissé une tristesse que je ne puis encore surmonter ; mais le vie des pauvres humains n'est-elle pas sans cesse exposée à mille dangers, même au milieu de leur famille et au sein de leurs habitations ? La terre n'est-elle pas, comme la mer, un immense sépulcre ? Chacune de nos respirations n'est-elle pas un miracle inexplicable qui prolonge notre vie d'une seconde à l'autre ? Nous devons toujours trembler ou toujours avoir de la confiance, et je prends ce dernier parti.

» Le même jour je me mis en route pour Toulon, je cherchais et je trouvai de nouvelles forces vitales en contemplant les merveilles d'une magnifique nature, si différente

de tout ce que j'avais vu jusqu'alors, et je parvins peu à peu à m'arracher aux tristes images qui s'offraient sans cesse à mon imagination. Tout ici est autre que dans notre Allemagne, et cependant infiniment attrayant. On ne sent, il est vrai, aucune trace de cette fraîcheur si agréable, qui nous communique un bien-être si doux dans les belles vallées du bord de l'Elbe, du Rhin et du Danube; on ne voit que peu de verdure; les oliviers qui croissent dans les fentes des rochers, le thym, la lavande, d'autres nombreux végétaux qui s'étendent comme un tapis sur le roc, ne présentent presque qu'une teinte d'un gris bleuâtre qui coupe la verdure sombre et presque noire des pittoresques cyprès, et répandent le soir et le matin des parfums presque enivrants. Le jasmin, le laurier, le romarin, unis au myrte, prennent ici la taille de grands arbres; toutes les fleurs que nous cultivons dans le nord avec tant de soin et dans des vases et des couches, croissent ici en liberté avec bien plus de luxe et de vigueur que dans nos serres chaudes. Des millions de cigales font résonner tout le jour et la nuit leur chant monotone pareil au son d'une cloche argentine, et les rochers, dans leur

forme pittoresque, étalent aux rayons d'un ardent soleil une variété magnifique de teintes tout-à-fait inconnues dans nos régions septentrionales.

» N'étant parti de Marseille que vers midi, je ne pus pas arriver à Toulon le même jour ; je fus obligé de passer la nuit à Cages, petit bourg situé au fond d'un ravin. Je partis de là le lendemain matin au lever du soleil, à cheval, escorté de mon domestique et d'un postillon qui me servait de guide. Nous traversâmes d'abord un superbe vallon entouré de rochers en côtoyant un torrent qui murmurait gaiement, et auquel venait se joindre avec empressement une quantité de sources argentées, se précipitant en cascade des hauteurs voisines pour parcourir un espace de terre végétale ; on voit des amandiers, des mûriers, de la vigne s'élever sur le sol pierreux ; d'innombrables fleurs se penchent sur les bords du ruisseau comme pour se mirer dans les ondes limpides : tout fleurit et reverdit avec l'éclat du printemps. Mais ce spectacle enchanteur finit bientôt, les rochers qui bordaient le chemin s'élevèrent avec hardiesse à une plus grande hauteur, le ruisseau si clair se métamorphosa

en un torrent qui se pressait en grondant et en écumant entre des bords resserrés, dans un lit rocailleux ; toute la nature prit un caractère plus sombre, plus sauvage. Peu à peu je ne vis plus aucune trace de végétation, en arrivant dans l'agreste et étroite vallée d'*Olliolles*. Autrefois, et même pendant la révolution, elle était regardée comme un repaire de brigands, et l'on nous avait donné l'avis de ne pas la traverser sans armes.

» Les longues guerres ont démoralisé et rendu féroces les hommes ; plusieurs de ceux que cette funeste période fit naître et grandir, et qui n'ont appris d'autre métier que celui de la rapine et du pillage, l'exercent encore par nécessité dans leur pays natal, surtout lorsqu'ils trouvent, comme dans cette vallée, un lieu que la nature elle-même semble avoir destiné à devenir un asile de crimes et d'œuvres de ténèbres. Jamais je n'avais vu désert plus effrayant ; c'est un labyrinthe confus d'affreuses cavernes et d'étroits défilés, qui s'étendent des deux côtés sur les bords du torrent, offrant à chaque pas aux malfaiteurs les moyens de se cacher ou de s'échapper. Quelquefois les rochers qui surplombent, se rapprochent tellement des

deux côtés de la route, qu'à peine on peut apercevoir encore le ciel; aucun rayon vivifiant du soleil ne peut pénétrer au fond de de cet abîme, et dissiper l'obscurité qui environne le voyageur. La nature y semble muette, on n'entend pas même le chant d'un oiseau; dans cette solitude, jusqu'à la cigale, tout se tait comme glacé d'effroi! aucun brin d'herbe ne perce plus le roc sec et dur de ces précipices.

» Plongé dans de profondes rêveries, je devançai mes compagnons de voyage en suivant le sentier solitaire et sombre, tandis que mon domestique, restant en arrière, se faisait raconter par le postillon toutes les histoires d'assassinats qui avaient été commis, et dont il plaçait le théâtre dans les lieux où nous nous trouvions. Les cheveux de mon honnête Dubois se hérissaient de terreur à ces récits, qu'il écoutait cependant avec cet intérêt que, même des hommes plus éclairés que lui, ne peuvent s'empêcher de prendre à des histoires de ce genre. Une histoire était-elle finie, il demandait aussitôt qu'on lui en racontât une autre. Je parvins enfin, tout en apparence, à une place de la vallée, où les rochers se rapprochaient et se croi-

saient d'une manière si singulière, qu'en regardant en arrière on ne sait d'où l'on est venu, et l'on comprend tout aussi peu par où l'on sortira de ce défilé. C'est là que j'aperçus à peu de distance, dans un endroit entouré de tous côtés de rochers perpendiculaires, deux hommes grands et forts, armés d'énormes bâtons, s'élancer d'une espèce de grotte à côté du chemin; leur mine farouche indiquait trop clairement le métier qu'ils exerçaient.

« Arrêtez ! » me cria celui qui était le plus près de moi en cherchant à saisir la bride de mon cheval, tandis que l'autre s'approchait de moi en courant. Au moment où je les aperçus, je pris un de mes pistolets, que je déchargeai en l'air au-dessus de leurs têtes, n'ayant encore aucun motif de leur faire du mal. Le bruit de la détonation fut répété par mille échos d'alentour au milieu de ces masses de rochers, et j'atteignis le but que je m'étais proposé. Dubois et le postillon parurent au même instant au détour du chemin, accourant au grand galop de leurs montures; les brigands prirent la fuite en les apercevant, et disparurent presque subitement.

« Ah ! monsieur, vous l'avez échappé belle ! s'écria le postillon, c'étaient de dangereux compagnons ; hâtons-nous de sortir de ce repaire d'assassins. » Je trouvai ce conseil bon, et je poussai mon cheval aussi vite que le terrain inégal, les montées escarpées, et les descentes rapides au bord du précipice, me le permettaient. Les rochers se rapprochaient toujours davantage, et formaient les contours les plus sombres et les plus bizarres. Tout-à-coup mon cheval fit un écart de côté, je tâchai de découvrir ce qui pouvait l'avoir épouvanté, et je vis avec horreur un homme presque nu, et qui paraissait privé de la vie, couché dans la fente du rocher à côté du chemin. Je sautai à bas de mon cheval pour examiner s'il donnait encore quelque signe de vie ; la frayeur de Dubois augmenta au point de devenir presque risible, en voyant que je m'arrêtais dans un endroit aussi dangereux ; le postillon aussi aurait préféré avancer, mais je ne fis aucune attention à leur impatience, et comme je pus tout de suite leur donner l'assurance que le malheureux dépouillé n'était pas mort, mais seulement étourdi par un coup violent qu'il avait reçu sur la tête,

ils se montrèrent empressés à seconder mes efforts pour le rendre à la vie. Selon toute apparence il était tombé entre les mains des brigands que je venais de rencontrer. Dubois et le postillon s'en entretenaient longuement, tout en lui donnant des soins, et ils en tirèrent la conclusion rassurante que ces assassins n'oseraient pas revenir de si tôt. Je ne puis exprimer la satisfaction que j'éprouvai en voyant le pauvre blessé donner les premiers signes de son retour à la vie, qu'il avait été si près de perdre. Jamais, jusqu'à ce moment, je n'avais connu ce bonheur si doux qu'on éprouve lorsqu'on a sauvé la vie à l'un de ses semblables, et je poussai un cri involontaire de ravissement quand son œil se rouvrit à la lumière. Il est vrai qu'il retomba au même instant évanoui; mais sa faiblesse nous fut utile pour prendre les mesures nécessaires afin de l'emmener avec nous sans qu'il éprouvât trop de douleur. Notre petite caravane chemina dès lors fort lentement jusqu'à ce que nous eûmes atteint la sortie de cette vallée, dont nous n'étions pas très-éloignés. Mille sentimens, mille idées confuses remplissaient mon âme; Suson et son malheureux sort se

présentèrent de nouveau à mon esprit, et la conviction que la mort de cet être si aimant, si intéressant, avait été cause que je m'étais trouvé là, à point nommé, pour sauver la vie de ce jeune malheureux, me donna tout à la fois une tristesse inexprimable, et une espèce de bonheur. En effet j'étais parti de Marseille plus tard que je ne me l'étais proposé, uniquement pour avoir des nouvelles de Suson. Ainsi la vie passe des ténèbres à la lumière; la mort produit de nouvelles existences, comme dans le firmament une nouvelle constellation s'élève majestueusement lorsque d'autres disparaissent, après avoir fourni leur carrière. La plus insignifiante de nos actions, en apparence, devient souvent le premier anneau d'une longue chaîne de résultats, et lorsque nous portons nos regards en arrière pour les considérer, nous sentons comme un frémissement mystérieux, qui nous dit que tout émane de la volonté d'un maître invisible. Selon toutes les probabilités, la conservation de la vie de ce jeune homme tenait à la promenade intempestive que j'avais faite à Notre-Dame-de-la-Garde, ainsi que toutes les suites qui dériveront de cette vie conservée, non-seulement pour lui-même,

mais pour tous ceux qui sont en relation avec lui, ou qui le seront à l'avenir. Que notre vie est grave, qu'elle est importante ! combien ne dépend-elle pas de ce que dans notre aveuglement nous osons nommer hasard ! Non, rien n'est hasard ; tout est conduit et combiné par un être sage et puissant ; mais qu'a-t-il ordonné de nous ? par quelles circonstances serons-nous conduits au but ? succomberons-nous, serons-nous sauvés ? Toute notre existence est un mystère sur lequel il ne faut pas trop réfléchir. Mais comment faire pour éloigner ces idées, lorsqu'elles nous sont suggérées de cette manière ?

» L'aspect de la riante et belle vallée qui s'offrit inopinément à ma vue, en sortant de cet agreste défilé, m'arracha à mes réflexions peut-être trop sérieuses, je conviens qu'è le contraste de ce que je voyais avec le sombre désert que je venais de quitter contribua sans doute à me faire envisager cette contrée dans un éclat magique ; mais dans ce moment il me semblait que j'étais subitement transporté des gouffres du Ténare dans les bosquets des Champs-Élysées. Je voyais pour la première fois dans la petite ville

d'Ollioulles, les cabanes entourées d'orangers, dans lesquels des milliers de rossignols faisaient entendre leurs chants, et dont les branches toujours vertes, revêtues des plus odorantes fleurs, d'un beau blanc argenté, se courbaient en même temps sous le poids de leurs fruits dorés.

» Heureusement notre postillon était natif de ce village; il ne nous fut donc pas difficile d'y procurer provisoirement à notre blessé un asile, jusqu'à ce que j'eusse pu parvenir à le faire soigner plus convenablement. Je laissai mon Dubois auprès de lui, et je me hâtai de gagner, aussi vite que possible, la ville de Toulon, dont nous n'étions pas fort éloignés, et d'où j'envoyai tout de suite un chirurgien et une litière à Ollioulles. Dès le jour suivant, j'eus le plaisir de voir arriver le malheureux blessé dans mon auberge, et je pus veiller moi-même aux soins qu'on lui prodigua par mes ordres. Jusqu'à présent il est encore d'une extrême faiblesse et presque sans mouvement; mais ses blessures ne sont pas dangereuses, et les médecins assurent positivement qu'il guérira. Leur espoir se fonde principalement sur la vigueur intérieure d'une constitution robuste, pure

et point corrompue, qui paraît, il est vrai, avoir été altérée par des peines, peut-être même par un travail dur et forcé; mais on peut s'attendre qu'avec les secours de l'art et des soins assidus, elle reprendra bientôt le dessus sur cet épuisement total, causé par une perte abondante de sang.

» Cet homme, très-jeune encore, est pour moi une apparition tout-à-fait énigmatique. Son corps, très-bien formé, est complètement amaigri; ses mains, d'une forme délicate et régulière, mais endurcies par le travail et couvertes en dedans de durillons, prouvent que jusqu'à présent il n'a pas mené une vie douce et oisive; cependant il y a quelque chose d'inexprimable dans sa figure si noble, et plus encore dans ses manières, dès qu'il reprend l'usage de ses sens, qui semble indiquer qu'il appartient à la classe de la société que nous sommes habitués à nommer relevée. Le médecin défend de lui parler, l'infortuné en aurait à peine la force; pendant la plus grande partie de la journée il est dans une espèce d'assoupissement qui ressemble à un évanouissement complet, sans presque donner le moindre signe de vie. Les brigands l'ayant dépouillé de tout ce

qu'il portait, il ne me reste rien qui puisse éclaircir mes soupçons sur ses rapports antérieurs; cependant j'ai, quelquefois l'idée qu'il est allemand, et cette circonstance augmente ma satisfaction de lui avoir sauvé la vie. L'air et le soleil ont tellement hâlé son teint, qu'il ne diffère point à cet égard des Français méridionaux; mais ses cheveux sont blonds, et quelquefois j'ai cru discerner dans ses plaintes, lorsqu'il éprouvait de fortes douleurs de ses blessures, quelques accens de ma langue maternelle.

» Demain je retourne à Marseille, les affaires qui m'attendent ne me permettent pas de rester un jour de plus à Toulon. Le malheur arrivé à mon protégé a réveillé l'attention de la police; la maréchaussée parcourt dans toutes les directions la vallée d'Ollioules, et la route est à présent parfaitement sûre. Mon inconnu reste ici sous la protection d'un loyal Allemand, M. Wesler, chef d'une maison de commerce respectable de cette ville. Dans quelle ville, un peu marquante en Europe, ne trouve-t-on pas des Allemands? Le médecin qui traite mon malade est aussi de cette nation; tous les deux supposent comme moi que l'inconnu est

notre compatriote, et s'intéressent activement à lui avec un vrai sentiment patriotique. M. Wesler se propose même de le recevoir dans sa maison, dès que sa santé permettra de le transporter ; je puis donc le quitter sans inquiétude sur son compte. Je lui laisse mon adresse et celle de ma maison de commerce, et M. Wesler pour lui faciliter son retour dans sa famille.

» Adieu, ma respectable amie, de long-temps, de bien long-temps vous n'aurez plus de mes nouvelles ; mais je sais que vous ne m'oublierez pas. Adieu, Victorine, adieu, ma bien-aimée, chère lumière de ma vie ! adieu, ma patrie, adieu, belle Europe ! Le vaisseau qui doit m'emmener est à l'ancre à Marseille, et prêt à partir. C'est un excellent voilier ; le capitaine est un pilote expérimenté et plein de bon sens, tout me prédit une traversée prompte et heureuse. Mon cœur bat de plaisir de pouvoir voler au-devant de mon but ; l'espoir de la réunion m'apparaît au travers des voiles de l'avenir. Ce que j'avais à mettre en ordre sur la terre est réglé, et je puis m'abandonner avec courage au sort que je vais affronter sous l'égide de notre ange tutélaire. »

CHAPITRE XXIV.

AVANT même d'avoir lu la lettre de Raymond, les armoiries que portait le cachet avaient sans doute contribué à faire trouver à la chanoinesse une grande ressemblance dans les traits de l'écriture de son jeune ami avec celle d'une autre main chérie, depuis long-temps réduite en poussière ; mais lorsqu'elle eut ôté de son enveloppe la petite clef d'or contenue dans le paquet, un second rayon brillant du passé vint encore luire à ses yeux, et l'éblouit, tellement qu'il lui fit presque perdre l'idée du temps présent. Sa main tremblante pouvait à peine retenir cette clef, elle la regardait encore, et c'était bien la même, elle ne pouvait s'y tromper. Presqu'involontairement elle pressa une petite rosette placée au-dessus de l'anneau, et, comme jadis, cette rosette céda à sa douce pression, s'écarta, et la clef sortit.

Mina croyait rêver : elle alla chercher avec une émotion inexprimable la cassette que Raymond lui avait confiée en partant ; elle l'avait déposée dans une armoire fermée, sans la sortir d'un étui de peau qui l'enveloppait, et si Raymond ne l'avait pas autorisée par sa lettre à l'ouvrir, elle la lui aurait rendue à son retour sans l'avoir touchée. Maintenant, en l'étant de son étui, M^{me} de Falkenhayn reconnut avec un plaisir inexprimable cette cassette pour celle qu'Adolphe de Léven conservait avec tant de soin, à laquelle il attachait un grand prix, puisqu'elle était un ancien bijou de famille appartenant de droit à l'aîné lorsqu'il se mariait. Souvent Mina avait admiré avec lui ce meuble antique, qu'il lui avait montré comme un chef-d'œuvre de l'art ; ces jolies fleurs, les gracieuses arabesques en or, si délicatement incrustés dans l'ivoire dont la cassette était revêtue extérieurement. Elle essaya de l'ouvrir avec la petite clef d'or, la serrure céda, le couvercle se leva de lui-même au moyen d'un ressort comme autrefois ; elle vit encore briller à ses yeux les plaques d'argent poli comme une glace, dont l'intérieur était recouvert de tous les côtés.

Tous les instans de bonheur qu'elle avait passés chez la duchesse de B. dans le ravissement d'un amour naissant, pur et vif, comme on l'éprouve dans la jeunesse, se présentèrent de nouveau à son cœur et à sa mémoire, et rejetèrent dans l'oubli le temps actuel et tout celui qui s'était écoulé depuis lors. Il lui semblait encore entendre le bruit léger des pas d'Adolphe lorsqu'il s'approchait doucement ; elle crut être à ce moment où, dans un aimable badinage, il se glissa furtivement derrière elle et regarda par-dessus son épaule pendant qu'elle examinait la cassette, pour voir son image réfléchie à côté de celle de sa Mina dans la surface des plaques d'argent. Dans cette illusion, elle croyait même sentir sur sa joue l'impression de l'haleine de son ami ; elle jeta involontairement ses regards sur le miroir d'argent ; mais hélas ! elle n'y vit plus l'image de cet ami si cher ni la sienne dans l'éclat d'une jeunesse et d'une beauté fanées depuis si longtemps, elle n'aperçut que sa figure vieillie par les années, altérée par les peines de la vie. Elle se couvrit le visage de ses mains et retomba en arrière sur le dossier de son fauteuil, comme si dans cet instant seulement

une puissance ennemie venait de lui ravir Adolphe et de détruire les charmes de son jeune âge. Tout ce qu'elle avait souffert, tout ce qu'elle avait perdu, les chagrins de sa vie, oubliés depuis bien des années, l'assaillirent avec une force nouvelle. L'idée de la vieillesse et tout ce qu'elle a de désespérant affectait bien moins Mina que le souvenir si vivant encore dans son cœur de la belle physionomie d'Adolphe, animée par le feu de la jeunesse et celui de l'amour. Elle n'est plus qu'une froide poussière. « Et moi, moi, dit-elle, j'ai pu lui survivre, j'ai pu me consoler, ou du moins supporter la vie ! j'ai pu vieillir froidement, attendre un long dépérissement, et le moment où lui-même, s'il revenait subitement à la vie, ne reconnaîtrait plus sa Mina. Quelle différence, grand Dieu ! entre aujourd'hui et le temps où ce même miroir répéta pour la dernière fois les traits d'Adolphe et les miens ! Que sont-ils maintenant ? » Et des larmes amères telles qu'elle ne croyait plus en avoir à répandre s'échappèrent de ses yeux.

On a pu juger déjà que son âme n'avait pas subi les mêmes changemens que son visage. Son imagination, comme on le voit,

était encore vive et son cœur plein de chaleur, mais la raison les dominait bientôt, et ne tarda pas à reprendre son empire. Soyons justes aussi, lecteurs, nous tous, les hommes comme les femmes, nous éprouverions ce que Mina sentit alors, si la vieillesse venait nous surprendre aussi subitement que le fait quelquefois la mort; mais la bonne Providence, toujours soigneuse de ménager ses enfans, nous conduit heureusement par des transitions douces et presque imperceptibles à l'instant où se flétrit la fleur de la beauté, ou s'affaiblissent les forces de la jeunesse, qui, lorsque nous en jouissons, nous paraissent devoir durer toujours de même.

Cependant le pouvoir que M^{me} de Falkenhayn s'était accoutumée à exercer sur elle-même, lui rendit bientôt la faculté d'examiner avec plus d'attention l'intérieur de la cassette. Elle y trouva d'abord tout ce que Raymond lui avait annoncé, une copie de son testament sous cachet, et les documens constituant sa fortune, qui ne laissait pas d'être assez considérable; elle prit tous les papiers, et s'appréta à ouvrir quelques tiroirs cachés dont Raymond ne connaissait point l'existence, et qui lui seraient aussi restés

inconnus si Adolphe de Léven ne lui en avait pas appris le secret, ne lui avait pas montré comment on pouvait s'en servir. Elle était convaincue à présent que le père de Raymond était ce frère cadet auquel il avait fait un si grand sacrifice, qu'il avait eu l'intention avant sa mort de les indiquer à son fils, et que le sentiment cruel de n'en avoir plus la force avait troublé ses derniers moments. Il fallait être initié dans ces secrets pour pouvoir soupçonner ces réduits mystérieux dans un aussi petit espace; le travail en or incrusté qui couvrait presque en entier l'ivoire en dehors, les plaques d'argent qui garnissaient tout l'intérieur, et paraissaient très-massives, pouvaient expliquer suffisamment l'épaisseur du fond et la pesanteur de l'objet.

Mina pressa de nouveau la rosette sur la poignée de la clef, qui renfermait un petit aimant, lequel, lorsqu'il était appliqué sur un petit bouton d'acier presque imperceptible sur un des côtés intérieurs, faisait agir un ressort qui ouvrait simultanément les plaques d'argent du fond et le revers du couvercle. Plusieurs liasses de papiers et de lettres pliées avec soin remplissaient l'es-

pace vide qui recelait ce secret si long-temps caché. Mina les regarda long-temps avec tristesse avant d'oser les toucher; son œil perçant découvrit d'abord sur quelques-unes de ces lettres l'écriture d'Adolphe de Léven, et il lui sembla que la bouche fermée depuis tant d'années allait s'ouvrir de nouveau pour lui adresser quelques mots de son amitié si tendre, et lui découvrir ce qui avait été depuis long-temps le sujet de ses pressentimens vagues et obscurs. Elle vit enfin briller parmi les papiers un petit étui d'or; elle le saisit d'une main tremblante, l'ouvrit, et y trouva une bague avec le portrait d'Adolphe. Les nobles traits, le regard animé de son ami étaient rendus sur ce petit espace avec une fidélité parfaite; elle revit cette figure chérie telle qu'elle lui apparut la première fois, mais en très-petite miniature, entourée de diamans. On l'avait peint avec le même habit qu'il portait au feu d'artifice donné en l'honneur de la duchesse de B***. L'étui qui avait renfermé ce portrait pendant tant d'années avait préservé ses couleurs, il n'était point terni, et l'on aurait dit qu'on venait de le peindre. Mina reconnut que c'était l'ouvrage d'un artiste très-distingué, mort depuis

long-temps, qui avait été un des habitués de la maison de son père, ce qui serra aussi son cœur. Elle considéra ce bijou avec plus d'attention, et finit par avoir la conviction que cette bague lui avait été destinée comme présent de noce, avant que son imprudence et un malheureux malentendu eussent éloigné d'elle Adolphe; son chiffre, réuni à celui de son ami, se trouvait gravé dans l'intérieur du cercle de l'anneau. La douleur violente qu'elle venait de surmonter avec tant d'efforts ne se réveilla pas lorsqu'elle fit cette découverte, mais un sentiment profond de tristesse s'empara d'elle, et elle s'y livra sans résistance, y trouvant même une espèce de jouissance douloureuse. Elle prit un portrait d'Adolphe, qu'elle portait toujours; il s'y trouvait représenté tel qu'il était lorsqu'il lui dit adieu pour la dernière fois. Elle compara sa belle figure de vieillard avec l'image vivante de sa jeunesse qu'elle avait aussi sous les yeux : encore une fois elle chercha sa propre figure dans le miroir d'argent, et profondément saisie de la rapidité du songe que nous nommons la vie, elle put avec calme rendre grâce à la main bienfaisante de la Providence qui l'avait enfin con-

duite près du but où, selon ses pieuses espérances, Adolphe l'attendait depuis longtemps. Elle reprit enfin assez de force pour parcourir les papiers cachés depuis tant d'années, et cette occupation triste et sérieuse la rendit entièrement à elle-même.

Tout fut expliqué, et son saisissement quand elle vit Raymond la première fois causant avec Muller, et le plaisir qu'elle avait éprouvé dans leurs entretiens du matin. Elle avait attribué ces impressions à une ressemblance de sa figure avec celle d'Adolphe, elle sait à présent qu'il est son neveu, et sent vivement l'obligation qu'elle s'est imposée d'agir activement pour le bien-être futur de ce jeune homme, qu'elle doit considérer dorénavant comme ayant été remis par Adolphe lui-même sous sa protection. Elle lut donc avec une attention soutenue tous les papiers qu'elle trouva dans le réduit caché; elle employa toute la force de son caractère à combattre la foule de sentimens variés que cette lecture intéressante faisait, à chaque ligne, naître dans son cœur, en menaçant de troubler de nouveau le calme dont elle jouissait, et qui, plus que jamais, lui était nécessaire pour suivre sa lecture et prendre une résolution

fixe. Ce qu'elle y trouva la convainquit du devoir et de la possibilité de représenter Adolphe de Léven, d'agir en son nom, et de faire un grand bien en honorant les cendres chéries et la mémoire de son noble ami, en relevant sa famille par ce rejeton digne à tous égards de lui. L'habitude si longue qu'elle avait de s'occuper du bonheur d'autrui se réveilla chez elle avec toute sa vivacité, et, faisant abstraction de tout autre idée, elle réfléchit profondément sur ce qu'il y avait à faire sans retard. Ce fut alors qu'elle se décida si promptement à faire le voyage quelle entreprit, ainsi qu'on l'a vu, le lendemain matin.

CHAPITRE XXV.

Après le départ de la bonne tante, tout resta sur le même pied dans la maison de M. Kleeborn; celui-ci cependant était chaque jour de plus mauvaise humeur; et, n'ayant plus sa belle-sœur pour le contenir, il s'y livrait davantage. Victorine et Angéline sentaient aussi tous les jours plus péniblement l'absence de leur amie maternelle. Mais, par l'ordre du maître, les fêtes et les plaisirs se succédaient presque sans interruption; à la fin de l'hiver ces fêtes devinrent même tellement nombreuses, qu'elles finirent par fatiguer et ennuyer ceux y qui prenaient part. L'un des inconvéniens de cette vie si dissipée est de ne pouvoir y renoncer quand on commence à en être rassasié; une fois lancé dans ce tourbillon, on est obligé de continuer à le suivre pendant quelque temps, sans y prendre ni goût, ni plaisir, mais par habitude et

pour ne pas se distinguer. Après un bal très-brillant qui s'était prolongé jusqu'au point du jour, toute la famille Kleeborn était réunie au déjeuner de midi, chacun était fatigué à l'excès, et tous, même Babet, se délectaient de l'idée que ce lendemain de bal serait probablement un jour de repos, lorsque, contre toute attente, sir Charles entra pour s'informer de la santé des dames, et leur demander s'il pourrait avoir, ce soir-là, l'avantage de les accompagner au théâtre, où l'on donnait pour la première fois un opéra que l'on vantait fort. Toutes le regardèrent avec surprise, jamais on ne l'avait vu paraître d'aussi bonne heure, jamais on ne l'avait vu si poli, si prévenant. Cependant Victorine dit qu'elle était trop fatiguée pour ne pas préférer de rester à la maison; Agathe répondit de même, et l'on ne fit aucune attention à la remarque de Babet, que c'était au théâtre où l'on se reposait le mieux. M. Kleeborn lui-même ne se souciait pas de voir le nouvel opéra, et il invita amicalement sir Charles à venir plutôt passer la soirée avec eux dans le petit cercle de sa famille.

« Je ne puis certainement résister à une proposition si agréable, répondit sir Charles ;

dussé-je sacrifier un plaisir plus vif que celui d'entendre psalmodier de la musique allemande par des gosiers tudesques, je viendrai certainement, ajouta-t-il du ton le plus poli, quoique dans le fond je ne devrais pas céder à cet attrait. Il faut vous avouer que depuis quelque temps j'ai négligé les affaires de ma maison d'une manière impardonnable; à côté de mille mauvaises habitudes, j'ai encore celle de ne pouvoir travailler que par accès : mon bureau succombe sous le poids d'une quantité de dépêches très-importantes, que j'aurais dû expédier dès long-temps, sans parler de nombreuses lettres auxquelles je n'ai pas répondu. Voilà mon excuse, dit-il en montrant les dames, comment s'arracher à tout ce qu'il y a de plus séduisant pour ce qu'il y a de plus ennuyeux ? Pardon, monsieur Kleeborn, je serai plus sage une autre fois, et j'ai envie de commencer aujourd'hui. Mon secrétaire est depuis six heures du matin à son pupitre, il faut que je fasse partir deux estafettes demain avant le jour, et je devrais encore écrire par le courrier de ce soir : cependant, comme je m'étais déjà décidé à travailler toute la nuit, dans le cas où ces dames auraient voulu aller au théâtre, je

puis, à plus forte raison, faire ce léger sacrifice au plaisir inappréciable de passer la soirée avec vous. »

M. Kleeborn n'y tint pas, il fallut qu'il interrompît l'éloquent orateur, ses yeux brillaient de joie, jamais il n'avait entendu ce jeune homme parler de ses affaires avec autant de zèle, et jusqu'à vouloir y consacrer la nuit entière. Tout ravi de cette découverte, il commença à prier, à exhorter sir Charles à ménager sa précieuse santé, à se garder des longues veilles, si échauffantes, dangereuses même, qui finiraient par miner sa constitution naturellement délicate; il protesta qu'il serait au désespoir que son jeune ami persistât à lui sacrifier le sommeil de la nuit suivante, etc., etc. Il s'en suivit de belles paroles, une lutte de politesses, un combat de générosité. Sir Charles insistait sur la permission de pouvoir passer la soirée dans le cercle étroit de famille; M. Kleeborn persistait à le lui défendre, et il s'écoula assez de temps jusqu'à ce que sir Charles trouva bon de céder. « Vous me condamnez à l'exil, dit-il en poussant un profond soupir, je suis malheureux, mais j'obéis et je pars : puisqu'il ne m'est pas permis de rester près de

vous aujourd'hui, je ne veux voir que Wilkinson et ses maudites écritures ; je vais dès ce moment m'enfermer dans mon cabinet jusqu'à demain matin, rien au monde ne pourra m'en faire sortir, fût-ce même la délicieuse Catalini, m'appelant de sa voix de syène. » Il partit en saluant tout le monde, avec un désespoir tragi-comique. Horst, qui, sans mot dire, avait écouté toute la conversation, le suivit de près en faisant d'avance ses excuses de ce que probablement il ne reviendrait pas de tout le jour, ayant aussi des affaires importantes qui le retiendraient ; M. Kleeborn y fit à peine attention, il ne parlait que de sir Charles, dont il était enchanté. « J'ai toujours prédit, disait-il en se frottant les mains, que ce jeune homme deviendrait un homme essentiel pour les affaires : vous voyez qu'il y prend goût ; travailler toute la nuit à son âge, combien cela promet pour l'avenir ! Il est de bonne race pour le commerce, et bon sang ne peut mentir, etc., etc. » Il continua sur ce ton, et l'entretien fut peu agréable pour Victorine.

Cependant le jour s'écoulait lentement ; chacun bâillait, et c'était un vrai lendemain

de fête. L'heure du spectacle approchait, et M. Kleeborn, qui s'ennuyait de la lassitude générale, réfléchissait qu'il eût été plus sage d'aller au spectacle, et de tuer ainsi cette longue soirée déjà perdue pour le plaisir et le travail, lorsque tout-à-coup le capitaine Horst entra avec la fille de son major, la jolie Natalie de C., amie d'Agathe, qui venait d'Altona pour la voir, et dans l'espoir d'entendre en même temps l'opéra nouveau et d'avoir une place dans la loge Kleeborn. Sur les instances réitérées de Henri Horst, on se décida bientôt, en l'honneur de la nouvelle arrivée, à se rendre au spectacle, quoique l'heure où l'on commençait fût déjà passée. M. Kleeborn fut enchanté d'avoir un prétexte de changer la résolution qu'il avait annoncée le matin, d'autant plus qu'il trouvait M^{lle} Natalie fort à son gré, et qu'ainsi que beaucoup d'hommes sur le retour, il se piquait d'être fort galant avec les jeunes beautés. Agathe et Babet parurent très-contentes, quoique la dernière fût piquée qu'on n'eût pas accepté d'abord d'aller avec sir Charles qui n'y serait pas ; mais le plaisir était toujours plaisir pour elles. Victorine seule préféra rester à la maison avec Angéline, qui

avait les nerfs trop irritables pour aller au spectacle. Horst parut très-contrarié en apprenant cette résolution, et il insista si vivement et si sérieusement pour que Victorine fût de la partie, qu'Angéline se joignit à lui pour la solliciter de céder. Cependant Victorine continuait à s'y refuser ; les supplications de Henri devinrent plus pressantes, et prirent un caractère d'inquiétude si singulier, qu'elle finit par consentir à y aller uniquement pour obliger son futur cousin, et malgré elle ; elle pensa qu'au moins elle n'y verrait pas sir Charles. Cependant le prix que le capitaine mettait à cette complaisance lui paraissait ridicule, elle ne put s'empêcher de lui en faire quelques plaisanteries ; mais en le regardant plus attentivement elle fut presque effrayée de l'expression sérieuse et solennelle de sa physionomie, qu'il cherchait en vain à dissimuler sous le masque du badinage ; elle fut saisie d'une espèce de terreur secrète, qu'elle ne pouvait pas mieux expliquer que la manière singulière du capitaine, toujours si franc et si calme. Il en résulta une inquiétude intérieure qui la fit presser le départ général.

L'opéra était commencé, et le plus grand

silence régnait dans l'auditoire très-nombreux ce jour-là, il était donc naturel que l'arrivée tardive et assez bruyante d'autant de monde fit de l'effet dans la salle, et attirât l'attention sur ces quatre jolies femmes; mais cette attention parut bientôt leur être uniquement consacrée aux dépens de la scène, que personne ne regardait plus. Long-temps après que les innocentes causes de ce dérangement eurent pris leur place, tous les yeux étaient fixés sur elles; une espèce de murmure, de chuchotement général se faisait entendre dans les loges comme au parterre, et finit par produire un bruit désagréable dans la salle, qui aurait empêché d'entendre les acteurs, si on avait voulu les écouter; mais personne n'y paraissait disposé. M. Kleeborn remarqua bien un mouvement extraordinaire parmi les spectateurs; jusque là il était resté dans le fond de la loge avec une de ses connaissances, mais enfin il s'avança sur le bord et se pencha même en avant pour chercher à découvrir la cause de ce qu'il voyait et entendait. Il était certes bien éloigné de la soupçonner. Il prit sa lorgnette et parcourut de l'œil tous les rangs de loges, tandis que les chuchote-

mens redoublaient et que tous les regards se portaient sur lui. Mais qui pourrait peindre son étonnement, lorsqu'il aperçut, dans la loge en face de la sienne, une dame seule qui ne se distinguait pas moins par sa toilette riche et élégante, mais trop chargée et fantastique, que par sa beauté vraiment frappante; et derrière elle, tout près d'elle, dans son attitude négligée, étendu sur plusieurs chaises, et le dos entièrement tourné au théâtre, sir Charles Wissman, qui, sans faire aucune attention ni à l'opéra ni à ce qui se passait dans la salle, paraissait profondément occupé à compter les fleurs du schall de cachemire de sa belle voisine. L'aspect de ce groupe fit oublier au négociant l'inquiétude du public, qui ne se calmait point encore, et qu'il ne songea à attribuer à rien qui y eût rapport. Il cherchait à deviner qui pouvait être cette belle dame qui avait eu le pouvoir de faire sortir son gendre futur du cabinet où il s'était renfermé à double tour avec son secrétaire et ses papiers : c'était une étrangère, il en était convaincu; non-seulement par sa toilette remarquable, mais surtout parce qu'une femme indigène n'aurait pas osé blesser aussi publiquement la

décence, et l'usage généralement observé dans les grandes villes en allant au théâtre seule avec un jeune homme. Il comprit alors la cause du murmure, et plaignit sincèrement cette pauvre personne qui, sans doute, ne connaissait pas les mœurs de l'endroit, et s'était exposée à ce désagrément. Sir Charles aurait dû l'avertir, mais il le connaissait trop insouciant, trop étourdi pour penser aux conséquences d'un pareil oubli des convenances; d'ailleurs il a sans doute été surpris par l'arrivée subite de cette dame qui, peut-être, est d'un rang trop élevé pour qu'il ait osé le lui dire. Il était sur le point d'aller auprès d'elle pour la prier de venir dans sa loge, ainsi que sir Charles, lorsque, ayant auparavant jeté encore un coup d'œil dans la salle, il remarqua, avec le plus grand étonnement, que c'était lui-même qui était devenu l'objet de l'attention de tous ses amis, de toutes ses connaissances, de tout le public. Les uns le regardaient avec un intérêt mêlé d'inquiétude, d'autres avec l'expression de la malice et le sourire de la malveillance satisfaite, et la plupart seulement avec curiosité et dans l'attente de ce qui allait arriver. Le couple seul vis-à-vis de lui paraissait ne pas

le voir. Ce qui se passait sur la scène attirait seul toute l'attention de cette belle dame, et il aurait été difficile de décider si sir Charles dormait ou s'il était éveillé. M. Kleeborn se retira de nouveau au fond de sa loge pour parler de cette singulière apparition au capitaine Horst, qui, le dos appuyé contre une colonne, avait aussi le regard attaché sur ce couple isolé, avec un air attentif et sérieux. Au moment où M. Kleeborn s'approchait il se sentit frapper doucement l'épaule et entendit une voix bien connue qui lui souhaitait le bon soir. Dans la société, et surtout dans les grandes villes, on rencontre souvent des célibataires de moyen âge, qui ont leurs entrées libres dans toutes les bonnes maisons, que l'on reçoit parce que dans le fond ils sont assez aimables; ils parlent de tout, savent toutes les nouvelles, toutes les anecdotes; sont toujours prêts à donner des conseils, jouent gros ou petit jeu, comme on le désire; s'accommodent de tout, et, sous le masque d'une naïve franchise, exercent une espèce de tutelle despotique sur les vieux comme sur les jeunes; en se faisant, dans toutes les occasions, les confidens de chacun. Ils ne font tout cela que pour se procurer

une place aux repas, dans la loge, et dans toutes les parties de plaisir où l'on croit être obligé de les inviter.

Tel était le docteur Erwing, qui venait de saluer si familièrement M. Kleeborn : « Eh bien ! lui demanda-t-il tout de suite, que dites-vous de la nouvelle comète qui s'élève sur notre horizon ; comment trouvez-vous la divine Rosabelle ? »

M. Kleeborn était encore trop préoccupé pour comprendre ce que le docteur voulait dire : « Rosabelle ! répéta-t-il d'un air distrait ; de qui parlez-vous, docteur ? »

— Oui, oui, Rosabelle, c'est bien son nom, ou Rose-Epine, comme vous le voudrez, reprit Erwing en riant. Il est probable que c'est le nom que lui donnera le vieux papa de Hollande ; son cher agneau laissera sans doute beaucoup de sa laine accrochée à ce beau buisson, car il faut convenir qu'elle est belle ; n'en êtes-vous pas ébloui ?

— Je ne vous comprends pas, répondit M. Kleeborn avec une indifférence affectée, quoiqu'il fût facile de voir à sa physionomie altérée qu'il comprenait tout.

— Ma foi il serait trop plaisant, s'écria Erwing, que vous fussiez le seul à Hambourg

à ne pas savoir ce que toute la ville sait depuis trois semaines. Oui, il y a précisément trois semaines qu'il la fit chercher à Paris par son valet-de-chambre; apparemment il aimait mieux l'avoir ici que de l'entretenir à Paris : il l'a logée dans le faubourg et dans une maison charmante, avec un jardin; elle vit là, et se fait appeler M^{me} la comtesse. Vous voyez bien que je sais tout, jusqu'au moindre détail; ainsi, mon cher Kleeborn, ne faites pas le mystérieux avec moi. Il est clair qu'en qualité de son futur beau-père, vous ne pouvez pas être des petits déjeûners qu'il donne chez elle à nous autres jeunes gens, en petit comité; et ma foi tant pis pour vous, mon cher, ils sont exquis, délicieux, sur ma parole. Il s'entend à merveille à recevoir des convives, il faut lui rendre cette justice. Si seulement ce damné roi Pharaon n'était pas toujours au nombre des convives... ce maudit jeu d'enfer, je ne puis le souffrir, mais il faut hurler, dit-on, avec les loups.

— *Lui, il, et toujours lui*, repartit M. Kleeborn en étouffant de colère. » Mais Erwing, voyant qu'il commençait à élever la voix, l'entraîna promptement dans les corridors, et fit ce qu'il put pour le calmer :

« Ne vous fâchez pas ainsi, mon cher et ancien ami, au moins pas contre moi qui vous suis si sincèrement attaché; ce ne sont que des écarts de jeunesse; n'en avons-nous pas tous à nous reprocher ? »

— Monsieur, s'écria Kleeborn, toujours plus courroucé, de quelle jeunesse, de quelles erreurs voulez-vous parler ?

— Vraiment, vous ne savez rien ? interrompit Erwing; comment aurais-je pu le supposer, moi qui ai vu journellement ce jeune homme dans votre maison, paraissant, en quelque sorte, être déjà de la famille ? Jusqu'à présent j'ai cru que vous vouliez tout ignorer, mais puisqu'il en est autrement, et que vous y attachez assez d'importance pour vous mettre dans une telle colère... Vous n'ignorez pas que tout le monde le sait; je ne fais jamais de contes, je ne m'occupe point de commérages, ni de bruits de ville, je ne parle que de ce que je sais positivement; mais il faut bien que vous soyez instruit de ce qui regarde le fils de votre meilleur ami, et à ce qu'on assure, bientôt le vôtre. Mais... ce ne sont pas de mes affaires... Écoutez-moi donc, et je vais vous conter toute l'histoire dès son origine.

M. Kleeborn fut obligé de faire de grands efforts pour prendre ce poison qu'on lui distillait goutte à goutte ; mais heureusement quelques-uns de ses véritables amis , qui avaient entendu sa conversation avec le docteur , vinrent les joindre , et confirmèrent par leurs assertions le récit d'Erwing , pendant lequel M. Kleeborn se livra au plus violent emportement.

Le capitaine Horst était aussi venu se joindre à ce petit cercle. Le vieux négociant , indigné et vivement offensé , insistait pour retourner à l'instant chez lui avec toute sa famille ; mais le capitaine , avec beaucoup de sens , trouva qu'il était plus convenable que les dames restassent au théâtre tranquillement jusqu'à la fin du spectacle. Il n'eut que le temps de les recommander à la protection du docteur Erwing , accoutumé à remplir de tels emplois , puis de courir après M. Kleeborn , qui était déjà parti , en le chargeant de ramener à l'instant sa fille , ses nièces et leur ami , pour l'empêcher , s'il était possible , de faire quelque démarche violente.

Pendant que tout cela se passait , la belle étrangère parla à son chevalier en désignant

la loge vis-à-vis d'eux, ce qui tira sir Charles de sa rêverie; il leva les yeux sur la loge Kleeborn, et nous devons avouer que, malgré son insouciance apathique, il resta comme anéanti en voyant la société qui s'y trouvait; et, en apercevant le sourire ironique de la plupart des spectateurs, il éprouva un sentiment de colère inexprimable, croyant qu'on l'avait trompé, épié, et livré avec intention, ainsi que sa belle compagne, à la dérision générale. Il se vit déjà le plastron de la ville, l'objet de toutes les conversations, d'une manière bien différente de celle qui avait si fort flatté sa vanité. Sa première idée fut de braver effrontément les rieurs; mais il trouva bientôt que, vis-à-vis de deux mille personnes, ce serait une entreprise un peu téméraire. Il se redressa cependant, et se plaça debout dans l'endroit le plus éclairé de la loge. Mais, après quelques minutes, en voyant que le parterre commençait à s'émouvoir, sa position lui parut tellement insupportable, qu'après avoir dit deux mots bas à la belle dame, il lui offrit son bras et l'emmena, sans avoir égard au désir pressant qu'elle lui témoignait de rester. Victorine donna dans cette occasion une nouvelle

preuve de la force de son caractère, en se montrant extérieurement calme et tranquille, quoiqu'elle eût besoin pour cela de beaucoup d'efforts intérieurs : le plaisir pour elle-même, le chagrin de l'humiliation qu'éprouvait son père, la crainte du moment où elle le reverrait, agitaient son âme en sens divers, et lui donnaient le pressentiment que son sort allait se décider. La manière dont le capitaine Horst l'avait presque forcée de se rendre ce soir-là au spectacle lui disait clairement qu'il n'était pas étranger à cette singulière rencontre, et elle était incertaine si elle devait lui en savoir gré ou le blâmer; elle était de plus tourmentée par l'importunité du docteur Erwing, qui cherchait à pénétrer quel effet produisait sur elle la conduite de sir Charles. Il ne lui fut pas facile de retenir ce curieux indiscret dans les bornes convenables, avec dignité et sans le blesser ouvertement. Pour s'en débarrasser, elle feignit de donner à l'opéra toute l'attention qu'Agathe et Natalie y apportaient réellement. La pauvre Babet, précipitée tout-à-coup du paradis qu'elle s'était créé, ne conserva pas son sang-froid et jouait un triste rôle. Sous le prétexte d'un mal de tête insupportable,



elle s'était placée en arrière au fond de la loge, et son oreille fine et tendue n'avait pas perdu un mot de l'entretien de son oncle avec le docteur Erwing. Des larmes, qu'elle s'efforçait en vain de retenir, coulaient sur ses joues cramoisies et tombaient sur la croix de corail qu'elle portait au cou, comme un monument d'un bonheur de quelques heures, anéanti pour jamais.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

66670073



